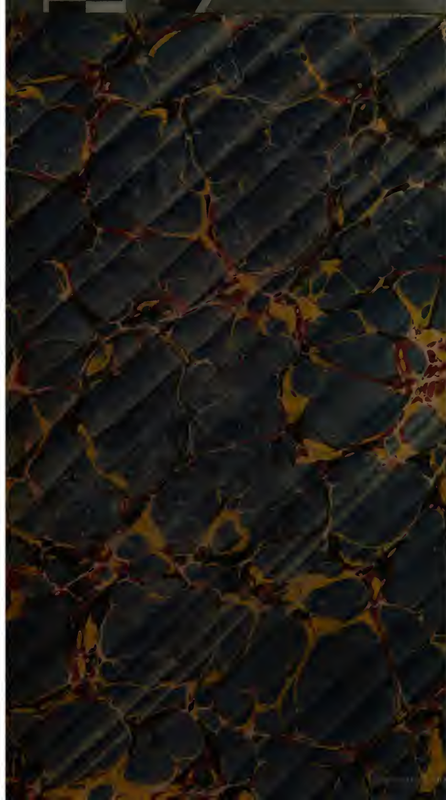


LES APRÈS-DINERS

DE

CAMBACÉRÈS.

TOME III.

Imprimerie de Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Eperon, n. 7.

LES APRÈS-DINERS

DE S. A. S.

CAMBACÉRÈS,

SECOND CONSUL,

PRINCE ARCHICHANCELIER DE L'EMPIRE, DUC DE PARME, ETC.,

OU

RÉVÉLATIONS

DE PLUSIEURS GRANDS PERSONNAGES

SUR L'ANCIEN RÉGIME, LE DIRECTOIRE, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION,

Recueillies et publiées

PAR LE BARON

E.-L. DE LAMOTHE LANGON,

Auditeur au Conseil d'État impérial,

Auteur de l'Histoire de l'Inquisition en France,
des Mémoires de S. M. Louis XVIII et de ceux de madame Dubarry, etc.

> Parler sans haine et sans crainte, dire la vérité,
> toute la vérité, rien que la vérité.

TOME TROISIÈME.



Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1837

LES APRÈS-DINERS

DE

CAMBACÉRÈS,

SECOND CONSUL, PRINCE, ARCHICHANCELIER, ETC., ETC.

CHAPITRE PREMIER.

Matinée du 6 mars 1815. — L'abbé aide de camp du comte de Blacas. — Mécontentement de l'armée. — Détails peu connus. — Je révèle à ma famille la nouvelle du débarquement. — État calme de Paris. — Fragment significatif du *Journal des Débats* du 6 mars. — MarcLangy encore en scène. — Souvenirs de notre jeunesse. — Conversation curieuse avec lui. — Entrevue avec le peintre David; son épouvante. — Marigné; son enthousiasme. — Propos du public touchant Bonaparte. — Conversation avec le comte B***. — Citation de Talma. — Les deux actrices. Mademoiselle B***. — Aveu tardif et obscur des journaux. — Rumeurs et bruits divers. — Peinture de Paris à la nouvelle fatale. — Détails sur la manière dont le roi apprit cet événement. — Son mot à M. de Blacas. — Le duc de Dalmatie. Mesures prises. — Le duc de Damas-Crux. — Le baron de Vitrolles. — S. A. S. le duc de Bourbon. — MONSIEUR. — S. A. S. le duc d'Orléans. — Faute commise en envoyant MONSIEUR à Lyon. — Propos de Napoléon à ce sujet. — Louis XVIII et le baron de Vitrolles. — Anarchie aux Tuileries et aux environs. Le comte de B*** V***. — Détails intéressans.

Je dormis peu dans la nuit mémorable qui sépara le dimanche 5 mars 1815 du lundi 6, ou,

pour mieux dire, je ne pus trouver un instant de repos. Les mots : *Il est débarqué!* pesaient sur mon cœur comme un cauchemar terrible. *Il est débarqué!* qu'est-ce que cela présageait? Mon Dieu! qu'allions-nous devenir? Que dirait la France en apprenant cette nouvelle, que feraitelle? Satisfaite du régime actuel, prendrait-elle parti pour les Bourbons, ou bien, séduite par la gloire de l'empire, battrait-elle des mains pour appeler *l'aigle, qui volerait de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame?*

Ces questions si diverses n'étaient pas faciles à résoudre; cependant, même dès ce 5 mars, les chances étaient en faveur de Napoléon. M. de Blacas avait perdu le parti des royalistes; ce n'est pas assez de la fidélité et des sentimens les plus nobles, il faut encore du génie, lorsque les destinées d'un grand royaume vous sont remises; et, en fait de hautes qualités administratives, militaires ou diplomatiques, la Providence les refusa, en 1815, à M. de Blacas, comme elle les a refusées, en 1830, à M. de Polignac.

Il y a eu même amour du maître, même loyauté, même beauté de caractère, mais égale ignorance des hommes, des choses, impéritie

commune amenant une double catastrophe qui a précipité du trône deux rois, deux frères, deux exilés, qui paraissaient néanmoins avoir conquis l'attachement de la majorité de la nation.

M. de Blacas, pour gouverner plus facilement, avait imaginé de *fermer le roi* (c'est l'expression propre); il mit son maître et se mit lui-même sous trente-six verrous. Nul, à part les élus, ne parvenait à lui; même, quand on avait à le prévenir d'un fait intéressant, le salut de l'État, on ne pouvait le voir. Un digne abbé, bien pensant, mais très ridicule, était son aide de camp; ce brave homme, dont le nom erre au bout de mes lèvres sans que ma plume puisse le saisir, avait mission de répondre à chacun, soit magistrat, militaire, bourgeois ou financier; on ne dépassait pas M. l'abbé...., dont le nom m'échappe... Eh bien! cet homme si nul était alors un personnage. Les badauds lui voyaient déjà le chapeau de cardinal.

C'était déjà bien assez impolitique que d'avoir mis un abbé au ministère de l'intérieur, fallait il encore doubler d'un abbé le premier ministre, l'*omnis homo*? Et encore, quel pourpoint, quelle doublure! Cela faisait peine et pitié à la fois.

Une foule de médiocrités dorées accaparaient le crédit; les hommes forts de l'empire étaient chassés; on flattait certaines nullités, et on croyait avoir conquis la masse.

M. de Blacas voyait en lui la France, et comme il adorait le roi, comme il était pur des pieds jusqu'à la tête, comme il aurait donné sa vie pour l'auguste famille, il s'imaginait que les autres en feraient autant; il n'en était rien. L'armée mécontente avait, pour l'exciter, la mauvaise humeur des maréchaux; à part les ducs de Bellune, de Reggio, de Feltre, de Trévise, de Raguse et le comte Pérignon, tous les autres, sans même en exclure Augereau, auraient préféré leur ancien général à leur nouveau maître, si on leur en eût laissé le choix. Quelques uns, comme Davoust et Masséna, soupiraient après son retour; presque tous les lieutenans-généraux, les maréchaux de camp ne rêvaient que de lui; il eut pour ennemis, au second retour, trois ou quatre colonels, c'était peu. Quant aux épauletiers, oh! pour ceux-là, sur cent il en avait quatre-vingt-quinze; peut-être avait-il l'universalité des sous-officiers et des soldats; ceux-ci souffraient d'entendre rabaisser ces grandes batailles dont ils tiraient

tant de gloire, et de voir monter aux Tuileries en vainqueurs arrogans ceux qui eussent encore tremblé à leurs pieds si les élémens et la trahison n'eussent pas accablé le courage et le génie.

Les administrations subalternes étaient pour Napoléon; tous les agens de la police le redemandaient; le commerce, toujours ingrat envers les Bourbons, niait la prospérité qu'ils avaient amenée; les bourgeois souffraient de la sotte vanité de quelques anoblis, hommes et femmes; les paysans, qui en masse avaient tant gagné à la Révolution, virent rentrer nos princes avec méfiance, se figurant, bien à tort, qu'ils rameneraient tôt ou tard les droits seigneuriaux, la corvée, la dîme et la restitution des propriétés nationales.

Cela était faux, mais la peur existait; et l'on dit qu'on ne guérit pas de la peur. Enfin, l'amour de la nouveauté, du changement, devait être d'un immense secours à Napoléon; on se tournerait vers lui par la même raison qui avait fait que, l'année précédente, on avait couru au roi.

Je voyais ces choses, mais je voyais plus loin encore; je craignais que, par un guet-apens abominable, l'étranger n'eût entraîné Napoléon à

son échauffourée, sans l'appui d'un concours certain, et que, la descente effectuée, il ne fût abandonné. Je ne me trompai pas.

On a pour la première fois imprimé dans un ouvrage, dont les pièces et les faits qu'il renferme sont recueillis dans d'excellentes sources, *les Mémoires d'un pair de France*, un traité qui aurait été conclu entre Napoléon et l'Autriche. Schlegel n'a pas inséré ce document dans *les pièces destinées à éclairer les Français*. Cependant on m'en a tant parlé pendant les Cent Jours, on s'est tant plaint du leurre, que je ne peux m'empêcher de croire qu'il y avait quelque chose de vrai. D'ailleurs le marquis de Beausset fournit là dessus des preuves palpables. Si on nie le traité, on ne niera pas du moins les encouragemens verbaux.

Préoccupé de ce qui frappait mon imagination, indécis s'il fallait me réjouir ou m'affliger, je me levai triste, inquiet, découragé. Mon état alarma ma femme, et son frère, alors garde du corps, ne fut pas moins étonné de mon humeur sombre; je crus devoir leur avouer ce que je savais depuis la veille. Ma femme fut sur le point de s'évanouir; les larmes abondantes qu'elle versa

sur le malheur des Bourbons attristèrent mon cœur. Son frère reçut ma révélation avec incrédulité, et s'en moqua; j'en appelai au temps, ne demandant à ce noble officier, tout dévoué à la cause royale, que de se taire hors de la maison; la crainte qu'il ressentait de me compromettre lui fit garder le silence. Néanmoins il sortit pour aller à la découverte; il n'apprit pas grand'-chose ce jour-là, pendant lequel ceux qui n'étaient pas du secret restèrent encore dans une ignorance absolue.

Je ne pus, de mon côté, me déterminer à aller chez le prince de Cambacérès; je craignais la première explosion de son mécontentement; je le savais encore très fâché de ce que je lui avais appris si tard ce qui se passait; je préférais que d'autres s'exposassent à sa colère et à ses reproches : d'ailleurs je ne les méritais pas; car enfin si j'avais assisté à la conspiration, je n'y avais du moins pris aucune part active. C'est un point sur lequel je suis net, et nul ne me prouvera le contraire.

Je sortis, je parcourus les boulevarts et les quais; on y circulait tranquillement; la fatale nouvelle y était donc inconnue. J'entrai dans un

café, je pris le *Journal des Débats*; j'y lus cette phrase insignifiante pour le vulgaire, significative pour moi seul; elle disait :

La situation de l'Italie et les mouvemens qui semblent s'y préparer ayant fait juger nécessaire d'assembler un corps d'observation entre Lyon et Chambéry, plusieurs régimens ont reçu l'ordre de se mettre en route pour cette destination.

Je mis le doigt sur ces paroles obscures, et me dis *in petto* : il est donc vrai, il a touché le rivage, ce revenant terrible, ce colosse ! Cela ne fit qu'augmenter mon agitation; une pensée soudaine me frappa, je courus chez Marchangy, alors substitut du procureur du roi.

Marchangy était beau par l'excès même de sa laideur; sa maigreur eût permis de faire un cours d'ostéologie sur son corps; mais, sous cette enveloppe peu attrayante, si l'on en excepte ses yeux, qui resplendissaient d'esprit et de vivacité, la nature cachait une ame élevée, hardie, audacieuse, remplie d'ambition; une éloquence grande, forte, pathétique, insinuante, découlait de cette bouche hideuse; il y avait en lui tant de talens et de génie, qu'il ne pouvait compter e s

conquêtes; les femmes l'adoraient, et, dans sa malice, il prenait plaisir à nommer celles à qui il avait inspiré des passions.

Gai, spirituel, railleur, bon compagnon, aimant la table, les spectacles, les plaisirs bruyans, il passait tour à tour du silence de son cabinet au tumulte du monde. Il eût été un écrivain de premier ordre s'il eût voulu n'écouter que ses inspirations; mais comme ce qu'il écrivait était toujours en contradiction avec son opinion intime, cela mettait de la contrainte, de l'embarras dans ses productions; il avait deviné le romantisme, il lui sacrifia, afin d'avoir des prôneurs, car il lui en fallait, il en voulait à tout prix; de sorte qu'il composait lui-même les articles des journaux qui rendaient compte de *la Gaule poétique* et de *Tristan le voyageur* (1).

Mais la littérature n'était chez lui qu'un goût secondaire, ou plutôt elle ne devait être qu'un des leviers dont il se servirait pour s'élever plus haut. L'ambition était sa véritable passion; faire fortune, devenir puissant, tel était son but; il y tra-

(1) M. Cassano, directeur du *Pilote*, peut donner là dessus des renseignemens certains. L. L. L.

vaillait perpétuellement, il en perdait l'appétit ; il y eût sacrifié sa famille, ses amis et lui-même.

Je me souviens qu'en 1808, moi n'étant encore que simple particulier, et lui aspirant substitut, nous nous réunissions dans son petit et modeste appartement, au rez-de-chaussée, rue de l'Université, n° 49, en face de la rue de Poitiers (Parseval Grandmaison, de l'Académie française, occupait le premier étage). Là, nous déjeûnions avec un pâté, mets unique et tour à tour acheté par l'un de nous : il me parlait de l'époque où il serait grand-juge, ministre de la justice, et il ne riait pas. Au reste, la mort le surprit lorsque, selon toute apparence, il allait être nommé garde des sceaux. S'il avait pu entrer à la Chambre des députés, il évinçait M. de Peyronnet ; aussi que ne fit-pas celui-ci pour l'empêcher d'y parvenir ! Avec le temps je raconterai cela.

Or, lorsque l'ambition se trace une semblable route, il faut qu'elle ne recule devant aucun obstacle. La conscience de l'homme politique diffère de celle de l'homme privé ; en ce que celui-ci écoute l'honneur, la délicatesse, la vertu, tandis

que celui-là ne voit que le succès, et se répète sans cesse : *Qui veut la fin veut les moyens.* Aussi c'était là le refrain, la maxime constante de Marchangy ; et je vais le montrer non en royaliste passionné, comme il le devint dans la suite, mais en homme avide qui veut aller loin, et qu'aucune pensée de fidélité n'arrête.

J'allai donc chez lui, il n'était pas encore parti pour se rendre au palais.

« Qu'y a-t-il de nouveau? » me demanda-t-il.

« Me ferez-vous arrêter si je vous confie ce que je sais ?

— » Ah... je ne sais... à ma place... Vous êtes mon ami...

—» Ne serais-je pas plutôt un des échelons de votre marchepied ?»

Il rit ; je l'avais deviné.

« Que savez-vous? est-ce une conspiration, mon cher? si elle est réelle, laissez-moi vous guider, notre fortune est faite.

—» Dans ce cas, dis-je, écoutez-moi : Napoléon est en France. »

Marchangy ne pouvait pâlir, la souffrance physique ayant déjà imprimé sur ses traits le ca-

chet de la mort, mais il rougit, sa bouche se contracta, ses yeux resplendirent, il me fit peur.

« En France! » répéta-t-il d'une voix étouffée.

Il saisissait déjà une plume..., puis la rejetant:

« C'est un conte. »

— » Vrai comme Dieu est au ciel. »

Il sourit, cet homme depuis si éminemment religieux. Il était voltairien en 1808, mais il devint dévot en 1814.

« Et où se cache-t-il?

—» A la tête d'une armée; il a débarqué en Provence, il est en marche sur Paris.

—» Mensonge. »

J'aperçus les *Débats* sur sa table.

« Voyez, dis-je, lisez. »

Il prit avidement la gazette; je lui montrai, au recto de la première page, la phrase que j'ai citée plus haut, il la médita, et enfin jetant la feuille avec dépit:

« Que faire?

—» Je venais vous demander conseil.

— » Oh! vous, qu'importe! vous êtes isolé...; attendez ne vous montrez pas, on vous oubliera, et au jour de la victoire, paraissez, vantez ce que vous aurez fait pour le vainqueur, appuyez-vous

du témoignage de ceux qui vous auront imité; personne ne vous démentira, et vous aurez une large part dans les récompenses ; mais moi qui suis en évidence, mais moi..., c'est horrible que de placer ainsi les gens entre leurs affections et leurs devoirs.

— » Pour lesquels vous déciderez-vous, » demandai-je malicieusement. Marchangy me regarda ; ses yeux devinrent des poignards :

« Est-ce à un ami à faire une question pareille? Ma position est affreuse, est-il juste de l'aggraver encore? Au revoir, mon cher; vous comprenez que, dans un tel moment, on a besoin de se concerter avec ses amis intimes, qui eux-mêmes... Adieu, nous nous reverrons, n'est-ce pas?

— » Aux Tuileries, » dis-je.

« Oui..., non..., partout..., chez vous..., chez moi, c'est plus sûr. »

Je ne le revis pas de quelques jours, la route que nous suivîmes n'était pas la même. Dix heures sonnaient; où aller? j'étais comme la femme de La Fontaine. Mon secret me pesait, je me rendis chez le peintre David; il logeait rue d'Enfer n° 3; je le trouvai déjeûnant avec son

excellente femme, qui était tellement occupée des soins de sa famille, qu'il ne restait plus en elle aucune sensibilité pour autrui.

David ne savait rien, je lui fis tomber le morceau de la bouche; il me demanda où il fallait fuir, il ne voyait ce retour qu'avec peine. « *On nous en menaçait*, dit-il, d'un accent plaintif, que deviendrons-nous?

— » Tu seras encore premier peintre du Gouvernement, » s'écria sa femme.

« Et plus tard pendu.

— » Fi! le vilain présage, dis-je; si vous m'en croyez, tenez prêts vos beaux tableaux pour les remettre au grand jour.

— » Oh! Monsieur, ne commettons pas d'imprudence; on va m'épier, me soupçonner; je m'enfermerai, je ne verrai personne. »

En sortant de chez lui, je me disais : Et cet homme a été révolutionnaire! De quelle espèce était donc cette fièvre qui donnait du courage à ceux qui n'en avaient pas?

En descendant la rue de l'Odéon, je rencontrai M. de Marigné, attaché à l'Université à je ne sais quel titre; il me reconnut, vint à moi, et me saisissant par le collet :

« Oh! Monsieur, sauvez-moi la vie; garantissez-moi que Bonaparte sera pris et pendu.

— » Et pourquoi, s'il vous plaît? » dis-je.

« Pourquoi! il a rompu son ban; il est rentré en France; le lâche, le misérable, il périra.

— » Amène-t-il cent mille hommes?

— » Cinq ou six cents, moins peut-être.

» Oh! que vous avez raison, dis-je; c'est bien l'action d'un lâche de venir avec une poignée de monde attaquer un roi puissant! »

Marigné était à tel point enfoncé dans sa colère qu'il ne me comprit pas; je feignis de douter de la nouvelle, le conjurai de ne pas la répandre; il ne me le promit pas. Ce fut lui qui, peu de jours après, parla avec tant d'extravagance chez madame de Cheminot. Je rapporterai les détails de cette soirée où je vis pour la première fois M. de Viennet.

Partout où j'allais, cette nouvelle prodigieuse agitait les esprits; on craignait des maux sns nombre. Les uns disaient:

» Qu'avons-nous à redouter? Que peut-il y avoir de menaçant dans la démarche d'un homme qui sans doute agit en corsaire? Appellera-t-on

armée régulière la poignée de gens qui le suivent avec effroi? Un seul corps régulier les arrêtera, les saisira, leur arrachera les armes; et en les fusillant sur-le-champ, on fera un acte tout ensemble de prudence et de justice; ce sera une leçon pour l'avenir. A quoi bon multiplier les moyens de résistance? Le roi n'a qu'à parler, tout sera dit. Ce misérable n'a pas été saisi dans le golfe de Juan; eh bien! il le sera à Digne, à Vizille; et si, contre toute apparence, il va jusqu'à Grenoble, certes il n'y entrera pas. »

C'est ainsi qu'au château l'on se rassurait mutuellement: ailleurs on tenait un autre langage. Le comte de B*** me reçut un compas à la main, et ayant devant lui une carte de France:

« Voyez, me dit-il, la route que l'empereur va suivre: voici ses journées d'étape, il couchera aux Tuileries le 22 de ce mois, au plus tard.

— » Et les obstacles?

— » Il n'y en aura pas; nous sommes tous d'accord.

— » Et les royalistes?

— » Ils ne se sont jamais opposés avec succès à une attaque sérieuse; voyez toutes les journées de la Révolution. Je viens d'ordonner à mon valet

de chambre de nettoyer mon costume, et je serai en position à son retour; faites comme moi.

— » Oh! dis-je, lorsque, vers la fin de l'année dernière, j'ai vu les fautes innombrables que faisait la cour, j'ai écrit en province pour qu'on m'envoyât mes costumes d'auditeur; je les ai reçus, ils sont prêts.

— » Monsieur, voilà l'Europe bouleversée; la grandeur de l'entreprise nous empêche de voir ce qui en arrivera. »

J'allai, ce même soir, à la Comédie Française; on jouait *les Templiers* et le *Mercure galant*. Talma, que je vis dans sa loge, nageait dans la joie; il me serra dans ses bras en me disant ces vers d'Esther:

« Il fut des juifs, il fut une insolente race;
Un seul osa d'Aman affronter le courroux:
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

Je fus témoin, dans le foyer, d'une vive querelle entre deux charmantes actrices, l'une bonapartiste, mademoiselle M***, l'autre royaliste, mademoiselle B***.

« Ce vil monstre, me dit celle-ci, n'a-t-il pas empêché Alexandre (l'empereur de Russie) de me venir voir à Paris.

— » Malepeste ! m'écriai-je, c'est bien moins que de ne pas avoir dansé avec vous. »

Mademoiselle B*** avait de l'esprit et de la mémoire ; elle se rappela le propos de Lauzun à madame de Sévigné, et elle rit. La querelle cessa.

A onze heures, je rentrai chez moi, j'y trouvai cinquante lettres, billets, mots sur papier ouvert, tous au sujet du grand événement. Beaucoup d'indécision régnait dans tous ces écrits ; plus d'une fidélité se montrait déjà chancelante ; on attendait avec anxiété ce que le *Moniteur* dirait le lendemain ; le lendemain, il se tut ; lui et tous les journaux contenaient seulement l'annonce suivante : MONSIEUR *est parti ce matin à cinq heures pour Lyon : on dit que monseigneur le duc de Berri et monseigneur le duc d'Orléans partiront demain, le premier pour Besançon, le second pour Lyon. La santé du roi va toujours de mieux en mieux. S. M. a présidé le conseil.*

Ainsi rien encore de direct touchant ce que, dès la première minute, il eût fallu apprendre à tout le royaume. Ainsi se maintenait ce sot et criminel système de déception, dont on recon-

naît, chaque jour, l'inutilité, et que néanmoins on perpétue.

Mais ce que le Gouvernement taisait, les cent bouches de la renommée en faisaient retentir Paris. Dès le mardi matin, on sut que Napoléon, ayant *rompu son ban* (phrase des imbécilles), s'avançait à marches forcées à travers le royaume. —Il est pris, disait l'un; — il triomphe, disait l'autre. — Sa troupe l'abandonne. — Des régimens entiers se joignent à lui. — Les campagnes en armes le poursuivent. — Tous les villageois le nomment leur prince et leur libérateur. —Battu, traqué, poursuivi, il cherche son salut dans les Alpes. — Vainqueur sans combat, il va entrer à Grenoble; tout le Dauphiné a repris les trois couleurs.

Ainsi les nouvelles étaient contradictoires selon les lieux, les gens, les opinions, les intérêts; on ne rencontrait que des groupes peu nombreux livrés à une conversation animée. On tombait dans la haine, l'exagération, la défiance; les cœurs s'aigrissaient, on n'entendait que récriminations, on ne se rapprochait que pour se quereller, que pour se reprocher mutuellement le retour de Bonaparte.

« On n'en a pas assez fait. — Voilà où a conduit l'exagération. — La sévérité du roi eût prévenu cette catastrophe. — En amadouant les partis, on ne les eût pas livrés à Napoléon. — Les soldats sont des traîtres, les administrateurs des fourbes. — Les émigrés sont par trop avides, les prêtres trop arrogans. — Ah ! si l'on en eût pendu des centaines ! — Ah ! si l'on eût imposé silence à ceux qui ont alarmé la nation. — Il aurait fallu faire rendre gorge aux sangsues publiques. — Vous avez ébranlé le trône en rendant inconstante et précaire la possession des biens nationaux. »

J'entendais ces choses et mille autres dans les rues, dans les salons : la cour elle-même perdait de son calme apparent ; certains fronts se relevaient, la flatterie était moins générale ; un peu de temps encore, et l'ingratitude arrogante allait la remplacer.

Ce fut un coup de théâtre étrange que celui qui eut lieu dans l'intérieur des Tuileries, lorsque le télégraphe de Lyon annonça, dans la matinée du dimanche, le fatal débarquement. Je sais, de science certaine, que M. de Blacas en eut une joie folle ; le roi ne la partagea pas, il écouta

ce que son favori, l'abbé de Montesquiou, et le prince de Poix, lui dirent, en cachant son visage dans ses mains.

Le roi comprit la portée de cette attaque, et en réponse aux niaiseries qu'on lui débitait dans le but d'en atténuer l'effet:

« Voilà donc, dit-il, la Révolution qui recommence! Que de fautes nous y ont ramenés! et on la disait finie; on me conseillait de dormir, j'ai dormi, en effet, du sommeil de Pline l'Ancien, sur un volcan qui me dévorera à mon réveil comme le Vésuve fit du Romain. »

Le comte de Blacas essaya de tourner la chose en plaisanterie.

« Mon ami, reprit le roi, tu as de l'esprit, mais j'ai été furieusement dupe, quand j'ai pris ton dévouement pour du génie. »

Le roi, en s'exprimant ainsi, entrait dans la bonne voie, il en sortit de nouveau en se méfiant du ministre de la guerre. Le maréchal Soult, ce grand guerrier, cette fleur de nos armées, s'était rallié franchement à la nouvelle monarchie. Royaliste aux Tuileries, il y allait de franc jeu. La médiocrité envieuse, la jalousie le représentèrent comme partisan du Corse, comme de moitié dans

la conspiration ; on le dit traître, ce qui était un mensonge, et on se priva volontairement de cette dernière planche de salut.

Lorsqu'il vint trouver le roi ce funeste jour, il dit avoir donné des ordres pour que les troupes entourassent les débarqués d'un cercle de fer ; mais il leur fallait des chefs, et il ne cacha pas que les soldats verraient avec peine des courtisans inhabiles à leur tête ; cette observation parut être une suite du complot. Pour le déjouer, on décida que Monseigneur le duc d'Angoulême commanderait tout le midi, ayant sous ses ordres le comte de Damas-Crux, pour la partie active ; et le baron de Vitrolles, pour l'administration. S. A. R. Monsieur et S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans eurent la charge de répondre de l'est. S. E. le duc de Trévise allait avec eux ; on fit partir S. A. S. Monseigneur le duc de Bourbon pour l'ouest (la Bretagne) ; S. A. R. Monseigneur le duc de Berri fut tenu, pour ainsi dire, à l'écart : autre faute, car c'était déconsidérer celui qui était en réalité le pivot de la monarchie, et sur lequel reposaient les espérances des amis de la royauté.

Le comte ou duc de Damas-Crux était de

ces fidélités malheureuses, capable de mourir pour le roi, mais nullement capable de le servir; vertu, piété, loyauté des temps antiques, esprit de société, manières de cour, désintéressement, longanimité, mansuétude; rien ne lui manquait, hors le talent, hors ce qui décide du succès. Qu'on me place où l'on voudra, j'y périrai pour mon maître, disait-il; lorsqu'il aurait dû, au contraire, savoir placer les autres, et surtout les faire agir.

Le baron de Vitrolles, naguère conducteur ou entrepreneur de diligences, ce qui, dans le midi, se ressemble beaucoup, ne manquait ni de naissance ni de perspicacité : hardi jusqu'à l'audace, voulant, lui aussi, la fin sans s'embarrasser des moyens, il aurait pu être utile à son parti, si sa capacité eût été au niveau des grandes choses; mais elle était étroite, mesquine, tâtillonne, mercantile, paperassière, soupçonneuse; si bien qu'il s'embarrassa dans ses propres filets, et que, voulant prendre un élan gigantesque, il tomba dès le début. D'ailleurs, que pouvait-il faire, étant subordonné à M. de Damas-Crux, qui, un peu jaloux de lui, l'entravait dans tout ce qu'il entreprenait?

S. A. R. Monseigneur le duc de Bourbon, il faut en convenir, manquait complètement de moyens : nouveau Nemrod, passant sa vie dans les forêts ou avec les femmes, il trouvait l'oubli de ses chagrins, sans s'apercevoir qu'il y perdait sa gloire. Ce dernier des Condé aurait dû, à l'appel des batailles, répondre comme le coursier de Job : *Allons* ! Au lieu de cela, il n'allait pas, il se laissait conduire. Il entreprit de soulever dix départemens, sans sortir de sa chaise de poste ; les traditions du vainqueur de Lens, de Rocroi, de Fribourg, de Senef, étaient perdues pour lui ; S. A. S. eut à la fois la honte et la douleur de recevoir un passe-port d'un simple colonel de gendarmerie, de quitter le royaume sans avoir pu faire ce que l'intrépide, l'immortel La Roche-Jacquelin fit le lendemain de son départ. Non, ce prince malheureux ne se ressouvint pas de la mort affreuse du héros son fils, et il ne céda pas à la douce joie de mourir ou de vaincre en combattant l'assassin de ce fils.

D'un autre côté, était-ce *Monsieur* qu'il fallait envoyer contre Bonaparte ? Les vertus de ce grand prince sont essentiellement douces, fraternelles et civiles. C'est dans l'intérieur, dans

la paix, à l'ombre de l'olivier qu'elles éclatent; son éducation, en ne lui enlevant pas le désir de la gloire, lui ravit les moyens de développer ses facultés belliqueuses; on évita de lui enseigner la stratégie, on craignit qu'il n'en sût trop pour la paix du royaume. Aussi, sa course au camp de Saint-Roch fut uniquement une promenade, il y fit montre de bravoure personnelle; on le détourna de tenter les moyens d'acquérir de l'expérience militaire; on eut l'infamie, en 1789, de l'obliger à sortir du royaume, lorsqu'il ne demandait qu'à y rester. Une intrigue décida le départ de S. A. R.

Monseigneur le comte d'Artois, secondé par le baron de Breteuil, qui ne voulait rien laisser à faire aux autres, envié par le prince de Condé, qui aspirait au commandement suprême, craint plus tard par son frère, d'abord régent, puis roi, fut continuellement écarté des champs de bataille. Cette malveillance se prolongea; les Anglais s'en rendirent les instrumens en conduisant le prince à la vue de la Bretagne, sans lui permettre d'y descendre, lorsqu'il le demandait à grands cris, et que des larmes généreuses coulaient sur ses joues..

Maintenant même, quand il semblait que l'heure était venue pour lui de tirer l'épée et de s'en servir, on mettait à ses côtés le duc d'Orléans, qui avait intérêt à ce que *Monsieur* ne développât point des talens militaires, et le maréchal duc de Trévise, dont l'ambition travaillait de façon à retenir pour lui seul le fruit de cette campagne.

Ainsi, dès sa jeunesse et à chaque époque de sa vie, une force majeure s'était opposée à ce qu'il moissonnât des lauriers. On ne lui permit jamais de coucher sur un champ de bataille, où il lui eût été si beau de dormir sur des lauriers conquis par son génie et sa valeur. On avait semé en lui la méfiance de lui-même; sa modestie poussée à l'excès, sa piété surhumaine lui interdisaient cette confiance en son propre jugement dont on lui faisait un péché, et qui, chez les princes, est une vertu.

Il y avait donc de la maladresse, sinon de la malignité à opposer *Monsieur* au génie actif, à l'expérience militaire de l'empereur Napoléon; ce n'était pas là sa place, c'eût été celle de M. le duc d'Orléans; la politique l'aurait indiquée, quand ce n'aurait été que pour con-

traindre ce prince à gagner ses éperons dans la cause royale.

M. le duc d'Orléans s'était battu pour la république. Comblé de bienfaits par Louis XVIII, il avait assurément à cœur de lui en manifester sa reconnaissance; jamais plus belle occasion ne pouvait se présenter.

Lui seul eût donc suffi à Lyon, où il ne pouvait nuire; l'y envoyer en second, rendait sa position fausse et nuisait à celle de Monsieur; ils devaient se faire tort réciproquement; et jamais on n'a pu mieux appliquer les deux vers grotesques de Scarron :

> Deux soleils renfermés dans un lieu trop étroit
> Rendent trop excessif le contraire du froid.

D'ailleurs, convenait-il d'exposer Monsieur aux chances d'une déroute ou d'une fuite? Un prince, dans sa position, devait marcher à coup sûr; ce ne fut pas la perfidie qui noua cette mesure politique, mais ce fut la fatale impéritie de M. de Blacas.

Aussi, qu'arriva-t-il? que Monsieur ne fit que ce qu'à sa place, Alexandre, César, Charlemagne auraient fait : un homme seul ne bat pas

une armée; celle qui devait seconder le prince passait à l'ennemi, sous ses yeux; la frayeur des uns, l'incapacité des autres, la trahison du plus grand nombre, ne lui laissèrent pas même le loisir de tenter la résistance; il n'arriva à Lyon que pour en repartir aussitôt.

« J'eus de l'inquiétude, dit Napoléon au comte Regnauld, quand j'appris que Monsieur partait pour venir à moi; je fus rassuré quand je sus le nom de ses deux acolytes, chacun ayant intérêt à ce qu'il ne fît rien sans leur secours. Ils se diviseront, dis-je, et lui n'y verra que du feu. Je ne me trompai pas; d'ailleurs, qu'aurait fait le prince, poursuivit l'empereur, sans une armée? Celle sur laquelle il comptait était déjà à moi; il lui en aurait fallu une d'émigrés, de Suisses, de nobles, de fanatiques, alors je ne dis pas; mais en deux jours de temps, en vingt-quatre heures, on n'improvise pas de gros bataillons. Le duc d'Orléans, seul, m'aurait embarrassé un instant, en compagnie il m'aidait; j'eus honte, pour mes adversaires, de cette course malencontreuse; c'est moi qui ai imaginé la plaisanterie du garde d'honneur qui seul aurait accompagné

Monsieur dans sa retraite. Hélas! il ne se trouva même pas un seul royaliste assez peu effrayé pour montrer de la générosité. »

M. de Vitrolles, prêt à partir pour aller rejoindre, à Toulouse, S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême, conseilla au roi de sortir de Paris, et de se rapprocher des Pyrénées.

« Ce serait, repartit S. M., une démarche singulière; quoi! Monsieur, vous me proposez de commencer par la fin? Donnez, je vous prie, d'autres conseils à mon neveu; quant à moi, je disputerai le terrain toise à toise, pied à pied. »

Et il l'eût fait comme il le disait; mais ce grand roi trouva autour de lui en 1815 les terreurs qui, en 1789, perdirent la monarchie, et on lui attribua la peur des autres, tandis qu'il était le seul qui ne tremblât pas. Je dis vrai; que l'on questionne là dessus M. de Vèse, il dira si le roi, si Monsieur ne voulaient pas se défendre les armes à la main; si ce sont eux ou autrui qui déterminèrent le départ.

Dès que la nouvelle du débarquement fut parvenue à Paris, l'anarchie prit possession des Tuileries, ainsi que des divers ministères. Les travaux, les opérations s'arrêtèrent spontané-

ment; on s'entre-regarda, on parla, on divagua, on ne fit plus rien.

Une foule sans cesse renouvelée d'hommes et de femmes, de tout rang, en tout costume, montait, descendait les escaliers du château. Les pleurs, les cris, les phrases entrecoupées, les fureurs, les imprécations, le désespoir, les appels à la vengeance, les chants de guerre, les prières, les menaces, les démonstrations, les vues ambitieuses jouant le désintéressement, la folie, l'extravagance, le blanc changé en noir, le noir devenu blanc, les femmes évanouies, les hommes en pleurs, toutes les passions humaines soulevées, voilà ce que le jardin, le palais des Tuileries, le Carrousel[1], les rues, les quais voisins présentèrent, depuis ce moment jusqu'au 20 suivant, à l'étude de l'observateur philosophe.

Des nouvelles contradictoires tombaient dru comme la grêle; chacun avait *sa lettre, sa bonne source, son homme influent qui lui avait dit...*; on ne savait à qui entendre. La foule, en apparence toute royaliste, rêvait des victoires pour les Bourbons et la déroute de Bonaparte; la foule, qui ne cesse d'être féroce, alla jusqu'à assommer

plusieurs individus qui criaient : *Vive Napoléon!* J'ai vu des femmes, des jeunes filles frapper ces insensés à coups de parapluie.

J'ai vu le stupide comte de Barruel Beauvert, cause, involontaire sans doute, d'un de ces meurtres ; il traversait la cour des Tuileries ; un homme assez bien vêtu lui demande des nouvelles :

« Monsieur, lui dit-il, S. A. R. monseigneur le comte d'Artois a tué le monstre de sa propre main à la bataille des Marais-Bourgoin. »

L'individu se met à rire ; le comte l'injurie, ledit émissaire de Napoléon le pousse de son poing, et s'éloigne. Aussitôt des cannes, des parapluies, des couteaux sont levés contre ce pauvre diable ; il perd la tête, frappe à son tour, blesse un de ses adversaires au front par mégarde ; on tombe sur lui, et, quand on le relève, c'était un corps privé de vie.

CHAPITRE II.

Bourienne et ses Mémoires. — Il est fait ministre aux approches du 20 mars. — M. de Besplas. — Visite à l'archichancelier. — Récit d'une conversation entre Cambacérès et Fouché. — Robespierre, anecdote. — Le général Quesnel. — Des cauchemars extraordinaires. — Les souterrains de l'empereur Julien. — Les associés de la Mort. — La Bible louée par un athée. — *Tu ne tueras point.* — Un haut frère. — L'emploi du temps. — Billet mortuaire d'un nouveau genre. — Le restaurateur Lambert. — Ce que veut l'anarchie. — Ce que procure la royauté. — L'égalité n'est pas dans la nature. — *Le glas des trépassés.* — *La petite mort.* — *La voix de saint Benoît.* — La dernière fois ! ! !

Dans ce moment, toute arme paraissait utile. Bourienne se présenta. La haine qu'il portait à Napoléon lui servit de passe-port. On le poussa à la direction de la police, abandonnée par l'excellent M. Dandré. Bourienne, affamé d'argent et de vengeance, lança sur la route de Bonaparte des Maubreuils renouvelés.

C'est une chose pitoyable que l'importance que, par une spéculation mercantile, on a donnée à cet ennemi de Napoléon. Si jamais ouvrage vil a paru, c'est celui qui porte le titre de *Mémoires de Bourienne*. Dans ces pages mensongères, écrites par tout le monde, où l'on a admis tel pour un volume, tel autre pour cent pages, celui-ci pour un chapitre, cet autre pour une anecdote ; compilation où mille individus ont mis la main, où dix opinions divergentes éclatent, l'auteur principal n'a fourni pour contingent que les élucubrations de sa jalousie maigre, étriquée, naine. Il souffle son venin sur son ami ; il empoisonne Joséphine ; il calomnie la reine Hortense ; il n'a de la verve que lorsqu'il a le bonheur de dire du mal.

Chassé par Bonaparte, l'Europe sait pourquoi, la cause de la seconde disgrace de ce Verrès moderne, de ce concussionnaire éhonté, ne lui est pas moins connue ; et lorsqu'on lit, dans ce qu'on appelle ses *Mémoires*, qu'il tint tête à Bonaparte, qu'il lui dit, en présence de témoins, vous me..., le livre tombe des mains, et on s'écrie avec Pascal : *Mentiris impudentissimè.*

Ce fut cet homme que l'on fit préfet de po-

lice ; mais il ne fit rien, parce qu'il n'eut pas le temps de mal faire. Si sa nomination eût été avancée d'un mois, nous aurions bien d'autres reproches à lui faire. Il n'a pu nuire à son bienfaiteur. Quand je dis qu'il ne fit rien, je me trompe, il tenta de bouleverser la face de Paris, sans inspirer de confiance à ses habitans. Il compromit l'autorité en la mettant à la merci des placards; et, sans le concours de la garde nationale, les voleurs, les assassins se fussent emparés des rues. La police poursuivait les bonapartistes et restait impuissante en face des incendiaires et des filous.

On aurait tort de croire que le Gouvernement eût la moindre inquiétude le 10 mars, époque où la question était décidée, puisque, dès le 6, Napoléon occupait Grenoble, et que ce même 10 il couchait à Lyon. Ce jour-là, dis-je, un de mes parens, homme de sens et de probité, ex-officier d'artillerie, parvint, de grand matin, auprès du ministre de l'intérieur, abbé de Montesquiou-Fezensac ; ils s'étaient connus autrefois, ils avaient conspiré depuis ensemble, et une liaison franche les réunissait.

M. de Besplas trouva l'abbé occupé à tortil-

lonner plusieurs grandes feuilles de papier de couleur dont il faisait des allumettes élégantes. A v ue dc ce travail bizarre, il ne put s'empêcher de dire :

« Tout va donc bien, puisque Monseigneur s'amuse ?

— » Vous voilà donc, M. de Saint-Germain (allusion à la ville que mon parent habitait. Il avait un appartement extérieur au couvent des Dames de Saint-Thomas, où il vivait là saintement avec une vieille demoiselle de l'Écluse, pieuse et royaliste, ces qualités sont inséparables); arrivez-vous en députation de la ville à la fameuse terrasse? Venez-vous me proposer de commander notre artillerie contre le terrible tyran, l'invincible Bonaparte ?

— » Je croyais, Monseigneur, l'affaire plus sérieuse; mais, au ton de gaîté de Votre Excellence, je me rassure.

— » On a pris d'abord la chose au vif, répondit l'abbé; on a cru à une conspiration générale. Rien ne bouge, hors deux écervelés; c'est une échauffourée, une folie, un coup de tête. L'homme est perdu; Lyon sera son tombeau; il a avancé tant qu'il n'a rencontré personne; main-

tenant il hésite, il tâtonne; nous le tenons; le maréchal Ney part; il s'engage à nous le ramener enchaîné dans une cage de fer. »

M. de Besplas ne put croire à tant de confiance en face d'un péril aussi imminent; il se sentit donc moins effrayé, et se contenta de dire que, sans doute, on avait pris les précautions nécessaires.

« Certainement, mon ami, certainement; nous sommes en mesure. Bonaparte ne nous échappera pas; nous ne le laisserons en paix que lorsqu'il sera en cage; il faut en finir avec lui.»

En ce moment on apporta une dépêche télégraphique : elle annonçait que les princes, les autorités quittaient Lyon à onze heures, attendu que la troupe que M. le comte d'Artois passait en revue manifestait son affection pour Bonaparte, et que la population n'était pas moins criminelle.

L'empressement de l'abbé de Montesquiou à lire cette dépêche ne lui avait pas permis de renvoyer M. de Besplas. L'importance de ces nouvelles lui fit oublier sa présence, et il s'écria :

« *Mon Dieu, nous sommes perdus!*

— » Que dites-vous là, mon ami? Quoi! perdus? Il triompherait? »

L'abbé, stupéfait de son imprudence, ne put que demander un silence qui lui fut promis. Alors il compléta la révélation, et donna connaissance à M. de Besplas de la dépêche tout entière; puis, lui recommandant de nouveau la discrétion, il partit pour le conseil, où, suivant l'usage, on ne décida rien.

Ce fut le mardi 7 mars que je me présentai chez le prince. Une mélancolie profonde couvrait son visage; il paraissait malade; il était réellement accablé. Je ne le trouvai pas seul; il y avait les intimes. J'entrai. La question inévitable me fut adressée :

« *Que savez-vous?*

— » Le duc d'Otrante, dis-je, est à Paris, au Château. »

On s'entre-regarda, et le prince s'adressant au comte Dubois :

« Eh bien! quand je vous le disais.

— » Mais la nouvelle est-elle vraie?

— » Celui qui me l'a dite est, en général, bien

informé ; il ne prend pas ses renseignemens au hasard.

— » Qui a-t-il vu ? le sauriez-vous ?

— » On croit que c'est Monsieur. »

A ces mots, il y eut une révolte générale. La crédulité, cette fois, ne put aller jusque-là. On rit long-temps de cette nouvelle ; elle était vraie pourtant. Alors on présuma qu'il avait parlé à M. de Blacas et peut-être en présence du roi, plus capable de soutenir la vue d'un régicide. Puis on dit :

« Mais qui trahit-il ?

Moi. Eux et nous, tout l'univers.

Le Prince. Vous avez bonne opinion du prochain.

Moi. C'est que je le vois travailler, et à l'ouvrier je juge l'ouvrage.

Le Prince. Hier, Fouché est venu me voir ; il m'a paru furieux. Cet homme, m'a-t-il dit, nous perdra ; il est fou. Que vient-il faire? Les choses auraient mieux été par la suite; et voilà qu'il nous replonge dans le chaos. —Je lui ai répondu : C'est fort bien; mais si son retour vous contrarie tant, pourquoi avez-vous négocié avec lui? — Mon Dieu ! il m'a écrit, je lui ai répondu. Il

m'a témoigné l'envie de revenir; je suis poli; je lui ai mandé qu'on le verrait avec plaisir. — Est-ce tout? — Oui, tout. Moi, me mêler d'intrigues! ah! l'on ne me connaît guère! Je bêche mon jardin, c'est beaucoup plus amusant. — A ces derniers mots, la colère m'a pris : Pensez-vous, lui ai-je dit, que j'ignore toutes vos manœuvres? Vous êtes le seul auteur de son retour. Fouché s'est mis à rire. — Allons, ne vous fâchez pas. Les Bourbons sont des imbécilles, des ingrats. J'ai rendu au roi d'immenses services; il n'en a tenu aucun compte. Ma foi, je n'ai pas été fâché de lui porter cette botte; voyons comment il la parera. — Que ferez-vous en définitive? — Rien; je ne peux rien; mais je travaillerai pour Bonaparte; car, enfin, celui-là est notre pis-aller. — Ce sont là, Messieurs, ses propres paroles. Et voilà Monsieur (dit le prince en me désignant du doigt) qui nous apprend que le duc d'Otrante est monté au Château. »

Je m'inclinai; j'étais sûr de mon fait. Le prince poursuivit :

« Il est certain que personne au monde ne peut savoir précisément ce que fait Fouché; je me souviens que, peu de jours avant le 9 thermidor,

je vis, à ma grande surprise, Robespierre entrer chez moi; nous étions peu liés, sa morgue d'avocat s'irritait de ma réserve d'ancien magistrat; je me prodiguais peu; je ne parlais guère plus à la Convention, et, à part certains rapports dont on me chargeait, j'avais cessé de jouer un rôle; ma réserve était dictée, je l'avoue, par la peur et la prudence; je m'imaginais qu'en ne me montrant pas on m'oublierait; j'avais raison : néanmoins, j'eus une furieuse frayeur, lorsque je vis arriver mon *incorruptible et vertueux collègue*.

» Malgré sa mine de chat-pard, malgré sa scélératesse si bien connue, la coquetterie de Robespierre, son élégance, ses gilets bleus, roses, ou blancs, légèrement brodés en or, en argent et en soie, ses cols, son jabot, son linge toujours frais, toujours blanc, charmaient les yeux. On ne pouvait pas croire que sous cette enveloppe élégante il y eût un buveur de sang; cela était pourtant ainsi; mon Dieu! à quelle époque vivions-nous? Je frémis quand j'y songe, et s'il y a des fous qui regrettent la République, c'est qu'ils ne possèdent pas une obole, ou qu'ils sont affamés de chair humaine.

» Plus Robespierre me causait du dégoût et m'inspirait d'horreur, moins je me sentais porté à le lui laisser connaître; aussi je lui fis de mon mieux les honneurs de mon modeste réduit. Nous nous tutoyions tous; vilains que nous étions, c'était l'étiquette, malheur à qui s'en fût formalisé, il eût été envoyé droit à Fouquier-Tainville, *comme atteint et convaincu de regretter l'ancien régime, d'en employer les formes serviles et de conspirer pour son rétablissement.*

« Ami, dit Robespierre, je ne te vois plus, tu m'en veux?

— » Que l'Être suprême m'en préserve, dis-je, tu ne m'as rien fait.

— » Il y a des gens qui veulent me mettre mal avec tous mes collègues; des perfides qui brouilleraient le pape et Jésus-Christ. »

» La comparaison me parut bizarre.

« Dis-moi ce que Fouché est en droit de te reprocher?

— » Je l'ignore.

— » Il m'a dit tantôt que tu lui en voulais beaucoup.

— » S'il m'en veut, c'est possible; quant à moi, je ne l'aime ni ne le hais.

— » Il conspire, c'est un traître, reprit Robespierre en s'échauffant; chaque fois qu'il vient chez moi, c'est pour me dénoncer certains de mes collègues; à l'entendre, tous aspirent après ma mort... »

» Dans mon effroi, je fis un geste d'indignation. Robespierre continua :

« Je sais bien que cela n'est pas; vous êtes des gens sages, pas turbulens, pas ambitieux, bons républicains au fond, quoique trop modérés, mais chacun a son caractère, tous ne peuvent avoir la même énergie. J'ai deviné le but de Fouché, il voudrait me brouiller avec tout le monde, afin que je restasse seul; cela ne sera pas, je suis venu m'en expliquer avec toi, je voudrais savoir en faveur de qui Fouché conspire.

— » Je n'en sais rien, dis-je, seulement je voudrais qu'il ne me mêlât pas dans ses combinaisons.

— » Laisse-le faire, ne sors pas de ta tranquillité, tu t'en trouveras bien; laisse passer encore quelques semaines, elles seront pénibles, je le sais; mais, au bout de ce temps, l'ordre renaîtra en France, et la République, aujour-

d'hui turbulente, sera paisible, parce qu'un gouvernement vertueux, éclairé, ferme, ou, pour mieux dire, vigoureux, la dominera. »

» Robespierre me quitta sans s'expliquer davantage, il me laissait entrevoir que ce serait lui qui dirigerait tout; c'était son but, son désir; mais le lâche n'osa jamais étendre la main pour saisir le pouvoir.

» Robespierre me tint parole, car, la première fois qu'il monta à la tribune depuis la visite qu'il m'avait faite, ce fut pour attaquer Fouché. Celui-ci, se voyant perdu, se rattacha promptement aux auteurs du 9 thermidor. Je cherchai à le voir pendant les jours qui suivirent celui où Robespierre m'avait fait une si belle peur. Je le rencontrai dans le jardin du Luxembourg, j'allai à lui, je le querellai vigoureusement; il me répondit avec gaité que, lorsque l'on voulait faire une omelette, il fallait casser les œufs.

» Plus tard je pris ma revanche. Mis en accusation en août 1794, arrêté, il dut la vie à l'amnistie qui termina l'existence de la Convention. Vous savez le reste de son histoire. »

J'aurais pu joindre à ce récit du prince ce que

Fouché avait tenté naguère auprès de moi; je n'en fis rien, trouvant peu convenable de confier à autrui ce qu'on ne peut lui apprendre que par un aveu dont on ne connait pas tout le péril; ce n'est que lorsqu'on a terminé sa carrière politique qu'il est permis de ne plus rien cacher de ces faits curieux et rares qui servent à l'instruction et au divertissement des gens de bien.

Pendant tout ce mois de mars, le ciel se montra pluvieux et froid, des vents orageux agitèrent l'atmosphère, des torrens de pluie grossirent les rivières et empêchèrent la populace de se livrer à ces démonstrations insensées qui la rendent si dangereuse lorsqu'on la soulève.

Quand on sut que Napoléon avait abandonné l'île d'Elbe, quand on vit certaines personnes tenter de soulever en son nom divers points de la France, alors on retira de l'oubli des accusations portées contre les partisans de l'ex-empereur, et qui se rattachaient à la mort d'un général obscur que l'on avait trouvé noyé dans la Seine, vers les derniers mois de 1814. Il est resté dans mes papiers, d'une écriture autre que la mienne, une note sur la mort du général Quesnel; je ne m'en suis pas servi jusqu'à ce

moment. Je vais la transcrire, c'est un document extraordinaire et qui se lie à l'histoire des sociétés secrètes. J'ignore de qui je le tiens, et j'avoue que je n'imagine pas d'où il m'est venu et dans quel but on me l'a adressé. Le voici :

« Tout m'annonce que je touche à mon heure dernière; le mal qui me dévore est tout moral, il est hors du domaine de la médecine et néanmoins il exerce visiblement ses ravages sur mon corps : c'est une mélancolie noire, profonde, continue, une sensibilité d'organes extrême, le plus léger bruit me fait frémir de tous mes membres; une voix inconnue, le contact d'une main étrangère, soit qu'elle se pose sur mon épaule ou sur mes bras, provoquent soudain une sueur glacée. Les émanations de la rose, les parfums délicieux de la violette, de la fleur d'oranger se métamorphosent pour moi, lorsque certaine idée m'assiège, en odeur nauséabonde, et me rappellent la vapeur fétide qui soulève le cœur lorsque l'on ouvre près de nous une tombe.

» Je ne dors plus; si je m'assoupis par momens, je suis livré à d'horribles cauchemars plus bizarres, plus fantastiques les uns que les autres, et dont la répétition cruelle et pénible me

rend affreuse cette apparence de sommeil; par exemple, la nuit passée, j'ai renouvelé sur moi-même le supplice d'Ugolin.

» J'étais collé, membre contre membre, à un spectre hideux, puant, dégoûtant, couvert d'insectes immondes; sa tête s'appuyait contre ma poitrine, que sa bouche dévorait, en me causant d'inexprimables douleurs; et moi, les dents enfoncées dans son crâne, les lèvres inondées de son sang infect, je déchirais sa chair, je mâchais sa chevelure, une répugnance invincible me repoussait de cet atroce repas, et une volonté impérieuse me contraignait à le continuer.

» Deux nuits auparavant, autre Héliogabale, j'énervais mes sens, je flétrissais mon imagination, je dégradais mon ame par les débauches insensées auxquelles je me livrais. Une tristesse douloureuse m'accompagnait au milieu de ces plaisirs abominables; j'avais le sentiment de ma dégradation, je voyais, je souffrais du mépris que j'inspirais, et néanmoins je continuais publiquement ces orgies, ces outrages aux lois humaines et divines; que j'étais malheureux!

» D'autres fois, mon rêve de quelques minutes semble se prolonger pendant un laps de temps

énorme; chaque journée est marquée par une faute, par un crime, par une perte qui pèse sur mon cœur; je vois mourir tous ceux qui me sont chers; moi, célibataire infortuné, j'ai alors une belle et nombreuse famille; je suis riche, puissant, et les calamités de Job recommencent pour moi.

» Je me suis vu, pendant une nuit entière, en face du cadavre de mon fils unique, cherchant à le nettoyer, à le défendre des attaques cruelles des vers de la tombe, des souris rongeuses, des goules affamées, et nul ne m'aidait dans ce triste travail, et la décomposition du corps s'effectuait, et mon fils disparaissait en empoisonnant l'air. Oh! ce cauchemar a été le plus cruel de tous.

» Le trépas m'en délivrera, ou plutôt, après avoir cessé de vivre, je le recommencerai plus épouvantable, car il sera éternel. L'opium ne peut rien contre ces hallucinations nerveuses et nocturnes; il ne fait qu'abattre ma vigueur, et prolonger mon supplice en m'enlevant l'énergie morale qui m'en délivrerait.

» J'avais vingt-cinq ans, sorti des classes inférieures de la société, je m'étais, en dix

ans de service, élevé au grade de capitaine; je portais avec orgueil sur ma poitrine cette étoile, récompense de neuf blessures et de douze campagnes, car, au temps de Napoléon, les années militaires comptaient double. J'avais en diverses rencontres enlevé trois batteries à l'ennemi, arraché deux drapeaux aux mains généreuses qui ne me les laissèrent prendre que lorsque ceux qui les tenaient eurent perdu la vie. Je savais que cette bravoure peu commune obtiendrait une grande récompense ; le grade de chef de bataillon, un majorat de baron, allaient m'appartenir; il ne fallait plus que la signature de l'empereur.

» Les revers de 1812 et de 1813 surviennent, l'empereur tombe, les Bourbons s'élèvent; mes brevets non signés sont déchirés, on me chasse de l'armée comme bonapartiste, on m'enlève mon grade, je reste avec des dettes; la femme que j'allais épouser me préfère un blanc-bec dont les aïeux payèrent leur noblesse avec de l'or acquis en *gabeloux*.

» La pauvreté, l'avilissement qui accompagnèrent tant de pertes m'exaspérèrent ; je rêvai vengeance; je la voulais, on me la présenta ; il s'a-

gissait de ramener Bonaparte, de m'associer à des camarades de combats et d'infortunes; je consentis à tout, on me démêla parmi les conjurés; on me chargea de suivre le général Quesnel, de veiller sur lui : le malheureux, il était faible, il avait des remords...., qui n'en a pas? est-ce que j'en manque? Bref, on craignait que, devenant traître, il ne nous livrât à nos ennemis.

» Ma jeunesse, mes malheurs touchèrent le général; il accepta mon amitié; nous fûmes bientôt inséparables, sa bourse fut la mienne; j'y puisai avec discrétion. Lui-même n'était pas riche; mais enfin ses secours me sauvèrent de la mendicité, et peut-être du crime.

» Cependant on ne cessait de me recommander une vigilance sévère; on enflammait, on alarmait mon fanatisme en me montrant l'humiliation de notre patrie, la perte de notre gloire, l'ingratitude de la restauration.

» Deux fois par semaine nous nous réunissions, soit pour recevoir de nouveaux adeptes, soit pour vérifier notre nombre, nous compter moralement. Il existe, au midi de Paris et sous les quartiers de la rive gauche de la Seine, une mul-

titude de cavernes immenses, ouvrage des Gaulois, des Romains et de nos ancêtres; de là ils retirèrent ces masses de pierres qui servirent à édifier Paris; là ils cachaient, aux jours difficiles, leurs provisions, leurs meubles et leurs personnes.

» L'autorité connaît la plupart de ces souterrains, elle les explore, les surveille, les ferme; mais un grand nombre échappe à son investigation. C'était dans une de ces grottes travail des Romains, et située sur l'un des flancs de la montagne Sainte-Geneviève, que nous nous réunissions. Là se voient encore des débris antiques, des voûtes en plein cintre, des bas-reliefs où l'on retrouve l'aigle triomphante. Je crois, dans un coin obscur, avoir rencontré l'effigie et le nom de l'impie philosophe Julien.

» Une nuit j'y étais seul et de garde, car chacun de nous, à tour de rôle, y descendait, s'y promenait à la clarté de lampes qui ne devaient jamais s'éteindre et que la sentinelle était chargée d'entretenir. Au signal donné, je faisais manœuvrer une machine au moyen de laquelle tombait la trappe, artistement recouverte d'une dalle énorme et si conforme à celles qui l'entouraien

et qui pavaient la carrière supérieure, que l'œil exercé d'un carrier lui-même aurait eu de la peine à la désigner. Une échelle s'adaptait à l'ouverture et établissait la communication avec l'étage supérieur.

» Ce n'était pourtant pas là la seule issue qui conduisît de ce lieu souterrain à la surface de la terre; il y en avait une seconde; mais j'ignorais où elle était située. Les seuls adeptes la connaissaient. On prétendait qu'elle donnait dans les caves du Luxembourg ou dans celles d'un des hôtels des rues de Tournon et de Vaugirard, ou enfin dans l'intérieur même de Saint-Sulpice; tout cela était indécis, vague, confus.

» J'étais donc seul dans ma station de douze heures, devant marcher pendant une partie de ce temps, visiter les lampes, les garnir d'huile; je pouvais lire, manger, mais, sous aucun prétexte, me livrer au sommeil; une pareille infraction découverte par un inspecteur ou censeur, au moyen de l'autre issue, était sévèrement punie.

» Je montais ma garde avec ennui; cette solitude me déplaisait; deux fois j'avais parcouru la caverne dans toute son étendue, j'avais alimenté les lampes, j'avais essayé de manger; il ne me

restait plus qu'à me délasser au moyen de la lecture. J'avais oublié d'apporter des livres; un seul se trouvait dans la salle de réception, c'était celui sur lequel on faisait jurer le récipiendaire : la Bible, ce livre primitif, ce résumé de superstitions antiques, ouvrage détestable pour l'homme qui s'éclaire des lumières de la raison, et qui pourtant est dans la main de presque tous les hommes; il est lu à la fois par le Romain et l'habitant de la nouvelle Zélande; le matelot l'emporte dans ses courses aventureuses sur l'Océan, et nul autre livre peut-être n'est, comme lui, descendu avec les mineurs à douze cents pieds sous terre. Ce triomphe de la superstition m'est insupportable! Nous qui ne croyions pas à l'immortalité de l'ame, nous qui étions alors en révolte contre la société, eh bien! pour nous attacher la conscience de nos conjurés, c'était la Bible que nous avions choisie. Oh! que les préjugés d'enfance ont de pouvoir! Que Voltaire avait raison de s'acharner après ce volume, qui surnage seul sur les débris de tant d'empires, de tant de religions et de sectes, et qui demeure un monument précieux d'un âge tellement re-

culé, que le manuscrit le plus ancien en est séparé par un espace de plusieurs siècles (1).

» Je déteste la Bible; si elle disait vrai, elle prononcerait ma condamnation; je la pris pourtant un instant dans les mains, je l'ouvris, et mes yeux s'arrêtèrent sur ce prétendu commandement : *Tu ne tueras point...*; je sautai plusieurs feuillets, et cette phrase absurde tomba sous mes yeux : *Je poursuivrai le crime du père jusqu'à la quatrième génération...*; je feuillette encore..., je vois le Dieu de Moïse qui marque de son sceau le premier meurtrier... Le meurtrier, selon lui, est coupable, et moi qui aurais voulu anéantir le dernier des Bourbons!

» Je repoussai le volume stupide, et, appuyant mes bras sur la table, je me mis à réfléchir; j'é-

(1) Les fragmens de Sanchoniaton, auteur d'une Cosmogonie phénicienne; Hésiode qui, avec Homère, inventa les dieux grecs.

Tous ces écrits sont jeunes devant l'antiquité de Moïse, ainsi que les prétendus livres sacrés des Chinois et des Indiens, même les hiéroglyphes de la vieille Méroé.

L. L. L.

tais dans cette posture, qui simulait un sommeil que l'on pouvait croire véritable, lorsque je sentis une main légère se poser sur mon front, et une voix me dire :

« Êtes-vous en faute, Monsieur ? »

» A cet attouchement, à cette question, je redresse la tête avec vivacité, et en un instant je suis debout.

« Qui me soupçonne? » dis-je, avant d'avoir regardé celui qui me parlait.

» C'était un homme de taille ordinaire, grandi néanmoins par son costume; un ample domino noir descendait jusqu'à ses pieds; le capuchon enveloppait sa tête; son visage était défendu par un masque à mentonnière mobile, et des gants noirs achevaient de donner à ce personnage l'apparence d'un fantôme. Il me fit le signe de reconnaissance, me rendit le mot d'ordre; il était en règle. Il m'apprit, en outre, que j'avais devant moi un des chefs, et, malgré notre égalité républicaine, je demeurais à une distance incommensurable de son pouvoir et de sa dignité.

» Il me demanda mon nom, je le lui dis; mon emploi, je le lui fis connaître.

« C'est donc vous qui *êtes de garde* auprès du général Quesnel?

— » Oui, *haut-frère* » (c'était son titre).

— » Eh bien! mon enfant, votre corde est-elle savonnée? votre poignard soigneusement aiguisé? Avez-vous fait provision de courage, de résignation et de vertu?

— » Est-il traître, » dis-je, d'une voix pleine d'émotion.

« Il y a tout lieu de le croire; tantôt on décidera de son sort; on compte sur vous, on le peut, n'est-ce pas? vous êtes un brave?

— » J'ai fait mes preuves.

— » On le sait, aussi vous possédez notre estime, notre affection, et avant peu vous succéderez au premier triumvir qui se confondra modestement parmi les frères. »

» A des époques fixes, un de nos trois chefs, qu'on appelait *triumvirs* quand on les prenait collectivement, et chacun individuellement *haut-frère*, sortait de ses fonctions élevées, reprenait rang entre nous, en conservant le droit de siéger dans le conseil suprême. Il est singulier que l'égalité ne puisse, même chez les adep-

tes, reprendre complètement son empire pour l'homme qui, une fois, en est sorti.

» Mon cœur se gonfla de vanité à ces paroles flatteuses; cependant je me rappelais les services que Quesnel m'avait rendus, sa bonhomie, les marques d'amitié qu'il m'avait données, et je frémis en songeant que peut-être on me choisirait pour le frapper à mort; le discours du haut-frère ne me le faisait que trop présumer; je me tus, il continua.

« Ce soir, on s'assemble, nous avons à recevoir un espion de police, et un brave de la grande armée, puis un autre fourbe, qui, comme le premier, vient pour surprendre nos secrets; vous verrez comment nous savons punir, récompenser, et tromper le trompeur. »

» Il employa une phrase latine, que je ne compris pas, mais dont ma vanité m'empêcha de demander l'explication (1); il continua, me cajola, m'enivra d'une fureur républicaine, exalta Marat et Robespierre, Danton, Couthon, Saint-Just, Hébert, tous patriotes prodigues de

(1) *Par pari refertur.* L. L. L.

sang, car sans le sang versé rien n'est solide; le sang est le meilleur ciment: «ces braves, dit-il, se dévorèrent entre eux; ce fut leur faute, l'ambition les égara, aucun ne fut traître; tous, je le sais, tous, à ces époques terribles.....,

.... Portèrent dans leur cœur
La liberté gravée et les rois en horreur.

»Retenez bien ces beaux vers et la phrase célèbre de Grégoire X.

»Aussi, jeune homme, employez votre temps, n'en perdez pas une heure, cette dissipation est effroyable; procurez-vous un ouvrage... d'un homme de mérite..., d'un homme de bien..., sur l'emploi du temps, il vous profitera, son auteur est un vertueux patriote; il a pu tremper sa main dans le sang d'un roi dont lui-même ordonna le supplice, rien ne manqua à son bonheur et à sa gloire; quand vous n'aurez rien à faire, lisez même la Bible, ses contes amusent.

—«Voyez, dis-je, en cherchant dans le funeste volume, et en mettant sous ses yeux les passages que j'ai cités.»

»Il fit comme moi, il le repoussa, et les pages, par l'effet d'un hasard extraordinaire, s'ouvrant

par l'effet du choc, nous laissèrent voir cette réponse du prétendu Homme-Dieu (1) : *Respectez les princes lors même qu'ils seraient des tyrans.*

» Le *Haut-Chef* cracha sur le livre; cet homme a les passions violentes, il se révoltait contre sa condamnation.

» Midi sonna, le signal se fit entendre, on venait me relever, mon compagnon disparut; je remontai vers les régions supérieures, je trouvai chez moi, en rentrant, un billet de Quesnel ainsi conçu :

Séance extraordinaire. « *Les enfans de la joie ont résolu de se réunir à minuit; la fête sera brillante, trois amis viennent à nous, on me charge, frère, de te le dire; en conséquence, comme il faut de la frugalité pour ne pas arriver là sans faire honneur au festin, nous dînerons ensemble à cinq heures précises, devant le café de la Rotonde, et dans la galerie s'il fait mauvais temps. Adieu.* »

» A cinq heures, je débouchai du péristyle de la Montansier, car il pleuvait, et le général

(1) Évangélistes. L. L. L.

se présenta venant du café des Aveugles. Nous allâmes chez Lambert, fameux restaurateur pour les gens bien nés, que les prix de Véry, de Beauvillers, des Frères Provençaux, de Balaine, épouvantaient; on y dinait bien, et sans se ruiner; quand nous eûmes fini, le ciel étant pur, nous rentrâmes au Palais-Royal, et fuyant le *four* (1), à cause des *mouchards* (espions), nous demeurâmes dans le jardin.

« Ami., me dit Quesnel, es-tu tranquille? »

—» Non, dis-je, les Bourbons règnent.

—» Nous rendent-ils malheureux?

—» Ils nous humilient.

—» La France est florissante.

—» Et avilie.

—» Les étrangers l'avilissent.

—» J'y vois des vainqueurs.»

» Quesnel soupira, et me regarda:

« Mon ami, j'ai des doutes.

—» Tant pis, tu te rappelles nos sermens.

—» Oui, la mort aux traîtres; est-ce donc

(1) Ou *camp des Tartares*, noms qui désignaient ces hideuses galeries en bois qui ont été remplacées au Palais-Royal par la belle *galerie d'Orléans*. L. L. L.

trahir que de craindre de ramener en France la guerre civile ? Allons-nous rappeler Bonaparte ? on nous le promet, mais, au fond, l'on travaille pour la république ; n'est-ce pas là une trahison d'un autre genre ? »

»J'éludai la réponse en disant :

« Il s'agit, avant tout, de renverser les Bourbons ; leur tyrannie, leur bigotisme me sont insupportables ; les prêtres me sont odieux avec les gendarmes et les jésuites ; d'ailleurs, je veux la liberté, l'égalité, la loi agraire, le niveau sur toutes les têtes, le bonheur pour tous...

— » Et le chaos... Insensé, tu extravagues ; peut-on appeler tyrannie le règne des lois, la répression du vice, la protection accordée au commerce, à l'agriculture, aux arts ? Un roi est un père, sa piété est le gage de ses vertus ; il est, par sa position, juste, clément, charitable, impartial. Quant aux prêtres, sont-ils donc d'une caste à part ? Loin de là, tu trouveras parmi eux ton oncle, ton frère, ton fils, ton ami ; ils prêchent l'amour du travail, les bonnes mœurs, la résignation, la fidélité. Tu hais les gendarmes ; sans eux les routes seraient-elles sûres ? s'il n'y en avait pas, pourrait-on habiter Paris ? Je les ai

toujours trouvés polis, serviables, car je ne leur ai jamais parlé avec dédain ou avec arrogance. Les jésuites, soit, qu'on les chasse, puisqu'on est assez peu raisonnable pour les poursuivre; j'avouerai, quant à moi, que je ne les crois coupables de rien de ce dont on les charge. Mais, puisqu'on veut en faire des boucs émissaires, cédons au préjugé populaire. En attendant, les connais-tu? tu n'as lu leur histoire qu'écrite par leurs ennemis, et ta cloche ne rend qu'un son. Tu veux la liberté, dis-tu. Étions-nous plus libres l'an passé ou bien en 1793? Oh! alors la statue de la liberté s'élevait en face de l'échafaud où chaque jour on égorgeait des victimes. Tu veux aussi l'égalité; tu ne l'auras pas, la nature la repousse. Le caillou que tu foules aux pieds est une pierre comme le Saint-Gothard; mais est-il égal à lui? Regarde autour de toi; ne vois-tu pas un homme beau et un autre laid, un fort et un faible, un savant et un sot; l'un n'est-il pas vertueux et l'autre scélérat? Où est dans tout cela l'égalité, je te le demande? On ne peut la rencontrer que devant la loi, et la loi n'est équitablement interprétée que dans un gouvernement sans passions; or un roi seul n'en a pas; car

placé au dessus de tous, pour lui les individualités s'effacent, il ne voit que les masses; quand il punit, c'est sans colère, car son orgueil n'en est pas touché. Dans une république, au contraire, c'est ton égal qui règne, il t'est facile de l'offenser, et comme demain il redeviendra ton égal, il faut qu'il se venge aujourd'hui. Comme il te connaît personnellement, il va droit à toi et vite, voilà pourquoi les jugemens républicains sont toujours injustes; de là les exils, les proscriptions, les supplices, les réactions, les haines impitoyables. Ta loi agraire, imposée au profit de la paresse et de la débauche, devra être renouvelée tous les dix ans, sous peine d'être perpétuellement renversée; elle annule l'industrie, elle amène la famine, les haines, les récriminations. Pour assurer le vrai bonheur des hommes, il faudrait que, comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, il n'y eût qu'un seul roi sur la terre.»

» Quesnel cessa de parler, et je tombai dans une tristesse profonde; sa trahison était manifeste, il avait passé dans les rangs ennemis. J'en eus tant de douleur, tant de rage, que, sous un prétexte vague, je le quittai, promettant de le rejoin-

dre à l'heure indiquée. J'entrai aux Français, je me livrai à des réflexions pénibles; je me dis enfin : Si la patrie veut mon bras, eh bien ! je dois mon bras à la patrie.

» Cependant, lorsque je me retrouvai avec le général Quesnel, lorsque j'entendis sa voix amie, ses expressions affectueuses, mon cœur se serra, j'éprouvai une horrible souffrance morale, ma grande maladie commençait sans doute. Cependant je me contins, je cachai en moi-même ce qui me causait tant de douleur.

« L'air ne vous semble-t-il pas lourd, mon ami ? dit le général ; quant à moi, je suis triste, anéanti, je vois des étincelles devant mes yeux, et dans mon oreille retentit un bruit particulier.

— » Je l'ai entendu aussi quelquefois, » dis-je.

« Dans mon pays, le peuple appelle ce bruit mystérieux *le glas des trépassés.* »

» Je frémis à ces mots.

« C'est une superstition, » dis-je.

« Pas tant que vous pensez, reprit le général. Par exemple, ce bourdonnement a reçu ce nom parce que l'on a souvent observé que les gens qui s'en plaignaient sont morts peu après. Il ne faut pas se presser de rire de l'expé-

rience des hommes, elle est toujours le résultat de l'étude, de la réflexion. Ajouterai-je que je sens aussi ce que nos villageois appellent *la petite mort*, ce frisson rapide qui nous donne par momens ce qu'on nomme vulgairement la chair de poule? Enfin, pour achever de vous faire rire à mes dépens, je vous dirai que je me suis aperçu qu'en dinant vous aviez, à deux reprises, posé votre couteau et le mien en forme de croix, et que, la nuit dernière, j'ai été réveillé par *la voix de saint Benoît.*

— » Oh! pour ceci, dis-je, il me faut une explication, mon ignorance est complète. Qu'est-ce que la voix de saint Benoît?

— » Ce sont ces bruits éclatans que fait entendre le bois travaillant par l'alternative de la chaleur et de l'humidité, ces craquemens subits des vieilles commodes, des grands bureaux, des buffets antiques; le vulgaire crédule prétend que saint Benoît, sachant que ceux qu'il aime doivent bientôt mourir, trouble ainsi leur sommeil ou leur solitude pour les avertir de se préparer à la mort. »

» La manière pleine de simplicité avec laquelle le général me donnait ces naïves et cu-

rieuses explications me plongeait, de mon côté, dans une rêverie pénible, averti que j'étais du péril que courait Quesnel. La chose alla si loin, que, cédant à un entraînement que le patriotisme m'aurait reproché :

« Je vous avoue, dis-je, qu'à votre place et souffrant comme vous l'êtes, au lieu de me rendre à l'assemblée, j'irais me coucher; une maladie vous menace, faites-vous faire du punch, tenez-vous chaud, transpirez, et demain nous rirons du *glas des trépassés*, de *la petite mort*, des couteaux mis en croix et de *l'effrayante voix de saint Benoît*.

— » J'en ai eu effectivement envie, une voix intérieure me le dit, mais je n'en ferai rien; je veux aller voir nos frères, afin de leur faire mes adieux, car ce sera pour la dernière fois. »

» Le son de voix, l'expression épouvantablement sourde, lugubre à la fois et plaintive avec laquelle le général prononça ces mots, ne furent pas naturels; il s'y mêlait certainement un présage sinistre; *ce sera pour la dernière fois* fut prononcé comme si Quesnel prenait congé de nous et de la vie. Mon cœur en frémit, mais en même temps il s'exalta; je le sentis plein de fa-

natisme ; j'aurais pu répéter les vers que Voltaire met dans la bouche de Séide, dans la tragédie de Mahomet, tant notre situation était semblable, tant, par l'ordre impitoyable de la destinée, le général Quesnel justifiait sa sentence de mort en la prononçant lui-même. »

CHAPITRE III.

Chien qui hurle. — Les souterrains. — Trois initiés. — L'espion de la police parisienne. — Le niais républicain. — L'espion de la police européenne.— Réception des trois initiés. — Un jugement terrible. — Accusation, débats, condamnation.. — Un homme muré. — Un général assassiné et noyé. — Trois niais empoisonnés.— Le *Journal des Débats*.— Comment on annonça le débarquement de Napoléon aux Parisiens. — Plaisanteries sur un fait grave. — Le maréchal Ney.— Détails.— LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — Conversation de Carnot et de Cambacérès. — Le duc de Feltre remplaçant le duc de Dalmatie.

« Nous touchions à la porte de la maison par laquelle l'on descendait dans les souterrains, lorsqu'un chien fit entendre un hurlement prolongé, qu'il continua si long-temps, que ce bruit sinistre retentit jusque très avant dans le souterrain. J'enregistrais ces présages si étranges,

si multipliés ; mais je crois que le général n'y fit aucune attention. Les hommes que la mort entraîne cheminent machinalement jusqu'à la tombe, où ils s'ensevelissent pour toujours.

» Ce fut ce qui arriva dans cette fatale circonstance. L'assemblée était nombreuse ; trois récipiendaires se présentaient. L'un de nos triumvirs m'avait expliqué ce qu'ils étaient ; le premier, espion maladroit de la police ordinaire, était un misérable, portant sur ses traits hideux la perversité de son ame ; vil coquin, sans pudeur, indifférent au vice, à la vertu, vivant au jour le jour ; mais heureux, quand il était payé pour commettre une mauvaise action, car il y trouvait

. . . . . Double profit : à faire
Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Rempli de confiance en ses chefs, il était persuadé que leur pouvoir saurait le retirer de tout mauvais pas, et ne savait pas qu'il est des positions dans lesquelles les secours extérieurs ne peuvent être d'aucune utilité. Je n'ai jamais su le vrai nom de ce scélérat ; il portait parmi nous celui de chevalier de Saint-Blamont ; la croix de Saint-

Louis brillait sur sa poitrine. Mais il était facile de distinguer que le porteur n'avait fait d'autres campagnes que sur le pavé de Paris, et que sa décoration était aussi fausse que son nom et ses paroles.

» Sa stupide friponnerie avait pu seule lui prêter l'audace nécessaire pour jouer parmi nous le rôle dont il espérait tirer un si bon parti. Nos triumvirs savaient à fond son histoire; ils savaient que, le matin même, il était allé dénoncer l'assemblée à laquelle il assistait le soir; aussi avait-on eu soin de l'induire en erreur. S'attendant à officier dans les cavernes de Montmartre, c'était de ce côté qu'il avait dirigé les investigations du bonhomme d'André, et pendant ce temps on le tenait déjà captif sous la montagne Sainte-Geneviève.

» Le second initié, moitié soldat, moitié ouvrier, y allait bon jeu, bon argent. Deux mille hommes comme lui auraient suffi pour renverser Louis XVIII de dessus son trône. Républicain et bonapartiste à la fois, pleurant Marat et Napoléon, il faisait, dans sa petite capacité, un amalgame étrange de l'anarchie et du despotisme. On pouvait compter sur lui pour agir, mais il ne fal-

lait jamais lui demander si l'on devait aller à droite ou à gauche, car pour toute réponse il aurait dit : *Marchons en avant, sacrebleu! tuons-les tous ou qu'ils nous tuent.* Ces mots résumaient sa politique et sa stratégie.

» Le troisième était souple et rusé ; Allemand d'origine, élevé en Italie, il appartenait à la police du prince de Metternich. On comptait sur lui pour tromper les cabinets étrangers ; aussi feignait-on à son égard une confiance sans bornes; on lui peignait les ressources de la conjuration comme formidables, de sorte qu'il la dénoncerait à son tour comme très dangereuse, et l'on obtenait par son entremise des ménagemens et même des passe-ports pour tel ou tel adepte. On avait décidé de le rendre témoin d'une de nos scènes sanglantes, afin de le remplir de frayeur lui, et, par contre-coup, les cœurs des gouvernans. C'était là sa sauvegarde et la cause pour laquelle, quoique bien connu, il ne subissait pas encore le sort du vil et inutile Saint-Blamont.

» Les initiés, en habit de ville, ou en domino, à leur fantaisie, mais nécessairement masqués, arrivaient de plusieurs côtés. Nous devions être au grand complet, entre six à sept cents ; il fallait

que l'étranger, le baron de Wolfingsberg, prît une idée démesurée de la grande vente.

» On amena les trois aspirans, chacun revêtu d'une blouse rouge, d'un pantalon blanc, d'un manteau bleu; une coiffure faite exprès couvrait les yeux de telle sorte qu'ils ne voyaient rien, pas même cette clarté faible qui perce souvent à travers un mouchoir plié en plusieurs doubles. On fit subir à ces personnages diverses épreuves singulières, effrayantes; ils s'en tirèrent avec bonheur. Déjà Saint-Blamont s'applaudissait de nous avoir trompés; il attendait avec impatience l'instant où, délivré de son bandeau, il lui serait permis de voir. Il espérait obtenir une confiance dont il se servirait pour nous perdre. L'infame! il ne se doutait pas que le moment où le bandeau tomberait de ses yeux serait aussi celui où nous serions éclairés sur son compte.

» Il entendit avec une joie inexprimable le FRÈRE président lui commander de quitter sa toque; il la souleva, la laissa tomber à ses pieds, et, dès qu'il ne fut plus ébloui par ce passage subit des ténèbres à la lumière, il porta un œil furtif sur la salle et sur ceux qui la remplissaient.

» Son élévation était peu considérable et pas proportionnée à sa grandeur. La totalité *des Compagnons, des Frères et Amis, des Bons-Cousins, des Lions Vengeurs, des Enfans de l'Aigle, des Amis du Coq, des Jardiniers, de la Violette, des Bons-Enfans, des Soutiens de* 93, *des Jacobins régénérés*, etc., toutes ces dénominations différentes sous lesquelles les associations étaient connues, rassemblées au centre, la remplissait à peine.

» Les uns étaient assis par terre, ou sur des fragmens de pierres, sur des inégalités du sol; d'autres se tenaient debout, adossés à la muraille; d'autres encore marchaient, plongés en apparence dans de graves méditations. La précaution qu'ils avaient prise de venir tous masqués, fort incommode pour des agens de la police, déplut singulièrement à Saint-Blamont et au baron de Wolfingsberg, mais fut indifférente au soldat ouvrier Bonnard, dont le nom était fort peu en rapport avec le caractère.

» On laissa le trio s'accoutumer à la lueur des lampes, et déjà ils croyaient la cérémonie de l'initiation terminée, quand *le frère procureur général* se leva. L'enceinte où il siégeait avec nos

chefs était une estrade élevée de six pieds, d'où partait une suite de degrés qui ajoutait six autres pieds à la distance qui séparait ses amis du reste de l'assemblée. Là, on avait établi un rang triple de siéges où prenaient place trois fois trente-trois juges, qui, avec les triumvirs, formaient cent deux chefs. Le parquet, institué pour parodier en tout les juridictions royales, consistait en un procureur général, quatre avocats généraux et seize substituts. Ce parquet était chargé de la police, et lorsqu'il accusait, c'était en pleine connaissance de cause, et l'affaire était déjà complétement instruite. Chacun de nous le redoutait. Sa rigueur inflexible n'était adoucie par rien de ce qui a ordinairement tant d'empire sur l'esprit des magistrats réguliers. Le salut commun étant la loi suprême, notre existence se trouvait attachée à l'inflexible rigueur de ce parquet souterrain.

» On ignorait les noms de tous ces personnages; on en devinait, à la vérité, quelques uns à la voix, mais ils faisaient les plus grands efforts pour la déguiser; de sorte qu'il devenait presque impossible de les désigner par leurs noms. Cette incertitude rendait timides les plus hardis; on se

méfiait de tout le monde, et l'on se disait que peut-être on se trouvait en présence de ses juges ou de ses accusateurs.

» J'ai dit que, l'initiation étant arrivée à sa dernière scène, le procureur général syndic se leva; il ôta sa toque aux trois couleurs, salua d'abord l'assemblée comme pour rendre hommage à la souveraineté du peuple représenté par elle, et puis rendit au tribunal la même marque de respect ou d'affection. Il était si peu ordinaire que ce terrible magistrat parlât en une occasion semblable, que tous, hormis ceux qui avaient été prévenus, frémirent et éprouvèrent une inquiétude vague. Cela n'annonçait rien de bon pour les trois nouveaux venus. Leur ignorance leur épargna ce moment d'inquiétude; mais bientôt après ils tremblèrent en écoutant le début sinistre de l'homme de sang.

« Frères, dit-il, vous semblez satisfaits, vous vous réjouissez déjà de voir s'augmenter vos rangs héroïques; votre bonne foi, votre confiance vertueuse, ouvrent vos bras à ces nouveaux venus; ils partageront votre travail, ils lutteront avec vous. Nous nous reposerons sur eux en cas de péril. Eh bien! mes amis, frémissez

d'indignation ; parmi ces trois, il y a un traître : oui, il y en a un.... Cette rumeur qui s'élève, et qui me reproche une prévention injuste, ne m'irrite, ne m'effraie point; votre vertu répugne, je le conçois, à admettre la possibilité de cette infamie, elle existe pourtant. Oui, citoyens, il y a parmi nous un traître, et je le nomme, c'est le prétendu chevalier de Saint-Blamont ; tout est menteur en lui, son titre, sa décoration, son nom ; c'est un fourbe, un perfide; qu'il me démente, qu'il nie s'il ose; mais qu'il se rappelle qu'il ne suffit pas de nier ; il faut prouver qu'on n'est pas coupable, et c'est ce que je le défie de faire. Non, il ne se sauvera pas de l'arrêt de mort que je provoque; je ne tarderai pas à vous convaincre de sa complète culpabilité. »

» Si le nom de Saint-Blamont avait un peu calmé la vive inquiétude qui agitait l'Allemand, il ne se sentit pas encore tout à fait rassuré; car le baron n'ignorait pas que lui aussi était venu chez nous, non pour nous servir, mais pour nous perdre. Ses yeux peignaient son effroi, le misérable se serait perdu lui-même, si le procureur général qui l'observait, et qui savait la détermination des triumvirs, ne fût venu à son secours, en deman-

dant que, pendant le cours des débats, les deux néophytes, non impliqués dans l'affaire, s'éloignassent de l'accusé, et cachés comme nous sous le capuchon du domino, pussent couvrir leurs traits, respirer librement et prendre, en frères et amis reconnus, leur part de la solennité du débat.

» Cela fut accordé par les triumvirs, à la joie inexprimable du baron; mais le frére Bonnard reçut cette grâce avec une indifférence marquée.

» La foudre, en tombant, aurait sans doute moins ému l'officier de police que cette effroyable accusation. Il est affreux de passer d'une sécurité compléte à une inquiétude affreuse; de se voir ramener au bord du précipice, dont on croyait s'être éloigné sans retour. Le faux Saint-Blamont, faible, anéanti, perdant déjà tout espoir, ne se flattait plus d'échapper à la mort qu'il avait méritée; il pâlissait, ses lèvres devenaient bleues; ses yeux laissaient échapper des larmes de sang, et ses genoux se dérobaient sous lui. Il cherchait des paroles pour en composer des phrases, et ne trouvait que des sons inarticulés, confus. Un murmure sourd de colère, de vengeance, frappait son oreille; déjà

chaque auditeur était devenu pour lui un ennemi, et, au besoin, aurait servi de bourreau. Là, il n'y avait plus de pitié, de bienveillance, de générosité; l'infame en avait voulu à notre vie; c'était à la sienne maintenant que nous en voulions; il comprenait tout cela, il voyait son péril; la rage le suffoquait. Oh! le malheureux! que cette dernière heure dut accumuler sur lui de souffrances atroces! Si l'enfer existe, il a dû en sentir d'avance les tortures!

» Le procureur général s'était arrêté; il attendait que l'accusé parlât, et, comme nous, il n'entendait que des sons vagues qui n'offraient aucun sens : il reprit la parole :

« Saint-Blamont, dit-il, où as-tu été ce matin?

— » Je ne sais...., j'ignore....

— » Tu étais, dès sept heures, dans la rue de l'Hirondelle; tu es monté au second étage, tu as sonné deux fois, frappé deux coups, et appelé à deux reprises; la porte a été ouverte; tu as dit à l'homme chez qui tu venais : *J'apporte du bon; ce soir, cette canaille m'aura révélé son secret; nous serons dans les cavernes de Montmartre : qu'on en surveille les alentours. Plus de quatre cents conjurés assisteront à*

cette comédie. — L'homme t'a donné un mot d'écrit, tu l'as porté au caissier de la police générale ; il t'a remis deux cents louis, dont cent en or, le reste en deux billets de mille francs chacun, et puis l'appoint. Un de ces billets a été donné à ta maîtresse, l'or et l'argent sont sur toi, moins ce qui t'a servi à payer un dîner à ton répondant. — Messieurs, poursuivit l'orateur, le traître que vous voyez devant nous est un de ces insensés, perdus de débauche et de vices, d'abord en guerre avec la police, et, en définitive, les plus soumis de ses serviteurs ; il nous a vendus pour dix mille francs : qu'il le nie.

— » Parlez, Saint-Blamont, dit le chef des juges, nous sommes ici pour vous écouter, et vous déclarer innocent ou coupable ; bonne, sévère et prompte justice vous sera faite. »

» La tournure sinistre de ces encouragemens redoubla l'anxiété de l'homme de la police. Il nia, mais sans apporter de preuves; il osa prendre Dieu à témoin de sa vertu, on le ramena à la question ; on retira de ses poches deux rouleaux de cinquante louis et plusieurs pièces d'argent ; on lui demanda de répondre au procureur général, qui, allant plus loin, raconta,

depuis un mois, le détail précis de toutes ses actions, de toutes ses démarches. On aurait cru qu'un génie fidèle l'avait suivi pas à pas depuis qu'il se levait le matin jusqu'à ce qu'il se couchât.

» Lui, hurlant, se débattant contre l'évidence, récriminant, se coupant parfois, fut enfin obligé de céder, de s'avouer vaincu. Alors on ne l'écouta plus, on alla aux voix, elles lui furent fatales, on prononça la sentence, elle le condamnait à mort.

» Aussitôt que le chef des triumvirs l'eut prononcée, on se précipita sur le condamné, et, malgré son épouvantable et vigoureuse résistance, on l'attacha au moyen de cordes flexibles, jusqu'à ce qu'il ne pût faire aucun mouvement; on lui mit un bâillon dans la bouche, qui ne lui permit ni les cris de détresse, ni les supplications; et la voix suprême dit encore :

» Que celui qui a voulu la ruine des frères devienne l'un des piliers qui soutiennent ce grand établissement.

» Je ne comprenais pas le sens de ces paroles, n'ayant pas vu encore d'exécution de ce genre parmi nous; mais alors regardant autour de moi, je vis que cinq pilastres énormes

s'élevaient du sol à la voûte, à des distances inégales, et je remarquai que près d'eux il y en avait d'autres qui ne s'élevaient qu'à trois pieds de terre et qui étaient creux.

» Je les examinais encore avec une terreur mystérieuse, quand quatre frères vigoureux enlevèrent le malheureux Blamont et le posèrent debout dans le creux d'un des piliers; aussitôt d'autres frères allèrent chercher du mortier préparé, des pierres équarries, et en notre présence commencèrent une construction affreuse. Le traître fut *bâti*, c'est le mot. On le noya dans le mortier, on le mura dans les quartiers de roche; en vain cherchait-il à s'opposer à ce funeste supplice, il était trop bien garrotté. Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que cette colonne qui cachait un coupable montait déjà bien au dessus de la tête de Saint-Blamont, de sorte que l'on n'entendait plus que très imparfaitement les hurlemens étouffés dont la discontinuation annonça sa mort.

» Un silence effrayant régnait dans l'assemblée, nul ne parlait, nul ne donnait une marque de pitié à cet homme ainsi puni. Je demeurais, comme les autres, dans une immobilité solen-

nelle, lorsqu'on m'appela ; je frissonnai, mon innocence ne me rassurait guère dans cette heure de vengeance. Je suivis mon guide, j'entrai après lui dans une grotte, où je trouvai deux frères qui m'attendaient; on nous laissa là, pendant plusieurs minutes, livrés à nos réflexions : elles furent sinistres. Enfin le *haut frère*, qui nous avait présidés, vint à nous, et, sans m'adresser particulièrement la parole, il nous dit :

« Frères, cette nuit sera sanglante; deux victimes sont nécessaires à notre sécurité. Une vient de tomber devant notre justice inflexible; l'autre attend la mort dont elle ne se doute pas. Des motifs de haute politique ne permettent point que celle-ci souffre le même supplice; le mystère doit envelopper sa fin. Une voiture vous attend; vous y monterez avec le coupable. Vous le reconnaîtrez à son costume; il porte un habit bleu, une décoration; il sera le seul qui n'aura pas de masque; d'ailleurs tous les trois vous savez son nom, et on vous le prononcera lors du départ. Mes frères, celui qui hésiterait à le mettre à mort doit s'attendre à périr à sa place. Si nous pardonnions, nous cesserions d'exister. Ce second traître a formé la résolution de nous dénoncer demain;

il l'exécuterait; le prévenir n'est pas vengeance, mais nécessité. *Allez, frères, amis, bons courtiers*; travaillez à l'intérêt commun de la société et de la patrie.

» Je présume que mes deux autres compagnons durent, comme moi, ressentir de pénibles angoisses; quant à moi, je savais par instinct quel était celui que nous frapperions. Ce ne pouvait être que le malheureux Quesnel. Placé auprès de lui pendant toute la durée de l'acte terrible qui venait d'avoir lieu, j'avais pu juger à ses serremens de main avec combien de dégoût et d'horreur il voyait s'accomplir cette juste vengeance; ses sentimens, qu'il ne cachait pas assez, m'avaient fait peur pour lui et pour moi; je me rappelais d'ailleurs ses pressentimens si singuliers.

» Mais que mon ame était bourrelée, à quelle angoisse ne la livrait-on pas? C'était mon ami... O fanatisme! que tu as de puissance, soit que tu nous parles au nom de la patrie ou de la religion!

» A l'ordre du haut frère, on apporta une bouteille de vin de Lunel; mes camarades en burent chacun deux grands verres; je me contentai de

mouiller mes lèvres : une fièvre brûlante me dévorait. Le haut frère s'étonna de ma sobriété ; je lui en dis la raison; il m'approuva ; mais, pour étancher la soif qui me dévorait, il sortit lui-même pour me faire préparer un verre de limonade. Je le remerciai de ses soins obligeans. Il reparut peu après ; un frère servant le suivait ; il m'apportait cette boisson rafraîchissante. Je l'avalai avec tant d'empressement, qu'une goutte entrant dans le canal respiratoire, je revomis par un mouvement prompt et machinal ce que j'avais bu, et je répandis, en outre, ce qui restait dans le verre.

» Au même moment, on vint dire que la voiture et le frère Quesnel nous attendaient. O torture ! ô désespoir ! je ne vivais plus ; l'effroi, la rage, le découragement me saisirent ; je ne vis plus rien, j'allai ; je ne peux trop dire ce qui se passa depuis le moment où nous montâmes dans le fiacre jusqu'à celui où le malheureux général assassiné fut précipité dans la Seine......

» Le coup achevé, les trois frères ne remontèrent plus en voiture ; l'un nous quitta ; il n'alla pas loin : on sut que, près de chez lui, il avait été frappé d'une apoplexie foudroyante. Celui qui

partit avec moi et qui resta pour me soutenir, car j'avais perdu la tête; celui-là, dis-je, parvenu jusque dans ma modeste chambre, s'assit, posa ses mains sur son front, puis se leva, puis retomba...; ses yeux se remplirent d'un feu sombre, une écume verdâtre se montra au bord de ses lèvres.

« Je suis empoisonné, me dit-il; notre compagnon l'est aussi, et vous l'êtes comme nous.

— » Quoi ! tant de crimes! m'écriai-je; à quoi bon?

— » A leur sûreté; nous sommes des instrumens dont ils se servent, des boules dont ils jouent..... Où allez-vous?

— » Chercher du secours.

— » C'est inutile, je me meurs; pensez à vous.

— » Je n'ai rien bu....., je me rappelle la limonade....., quelques gouttes seront à peine descendues dans mon estomac....; mais vous....

— » J'en ai fini avec la vie : voilà où conduisent les conspirations. Adieu. »

« Il fit quelques pas, chancela, tomba; je perdis de nouveau la tête, je sonnai, j'appelai, j'invoquai la pitié publique. Dix personnes accoururent à la fois. Mon compagnon leur dit :

« Messieurs, j'ai voulu mourir; j'ai mal calculé la dose de poison; l'effet est plus prompt que je ne le croyais; je suis seulement fâché de causer de l'embarras à monsieur, qui, sans me connaître, m'a recueilli dans la rue; cette déclaration importe à sa sûreté. »

» Il n'ajouta rien; à quoi bon? il nous eût enveloppés tous dans la même procédure. Cependant je compris que la vengeance lui aurait été douce; il me la demanda; je la lui promis. Les hommes de l'art s'efforcèrent de le secourir, mais sans succès : une heure après, il avait été rejoindre notre victime. Quant à moi, j'en fus quitte pour de légères tranchées, je me sauvai. La police m'interrogea. Je répondis que, revenant de la Comédie Française, j'avais rencontré cet homme luttant avec la mort, et que je l'avais recueilli par pitié : d'ailleurs sa déclaration ayant été publique, on ne me tracassa pas. Les parens de notre troisième camarade crurent sa mort naturelle.

» On chercha le général Quesnel; on ne le trouva pas d'abord, et lorsque, plus tard, son cadavre eut été retiré de la Seine, on ne put que former des conjectures sur les causes de sa fin.

» Le lendemain, on m'écrivit pour que je me

rendisse à l'assemblée. Je ne répondis pas, je quittai Paris, j'errai en Europe, en proie à la maladie que j'ai déjà signalée, craignant d'accuser tous mes amis, déplorant la politique infernale des chefs. Combien de temps encore vivrai-je ainsi!... »

Une autre main, après cette dernière phrase, a écrit :

« L'auteur de cette relation singulière, qui » est, selon toute apparence, le fruit d'une ima- » gination déréglée, est mort à Lausanne le » 31 janvier 1815. »

Le crime qui avait ôté la vie au général Quesnel occupa beaucoup la police et la société; le peuple même s'intéressa à cette disparition inexplicable; et, lorsque l'on sut Napoléon de retour, les ennemis de ce grand homme accusèrent ses partisans de s'être débarrassés de Quesnel dont ils soupçonnaient la fidélité. Que de contes on nous a faits sur lui! La notice ci-dessus m'a paru la plus curieuse sans que j'y attache plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Le Gouvernement, instruit, dès le dimanche, de la tentative de Napoléon, la tint secrète aux Parisiens jusqu'au 8 mars; ce jour-là, tous les jour-

naux simultanément se remplirent de nouvelles menteuses, hasardées, et presque toutes favorables au pouvoir. Le *Journal des Débats*, très royaliste depuis 1814, et il faut le dire avec franchise, *soupçonné* de l'être pendant tout le règne de Napoléon, à cause du choix de ses rédacteurs, de sa tendance religieuse et politique, annonça en ces termes à ses lecteurs ce que, sans même être l'ennemi de Napoléon, on pouvait regarder comme une calamité véritable, car toute révolution, au moment où elle éclate, nuit plus au pays qu'elle ne le sert:

« Bonaparte s'est évadé de l'île d'Elbe où l'im» prudente magnanimité des souverains lui avait » donné une souveraineté pour prix des cala» mités qu'il avait si souvent portées dans leurs » États..... A la tête de quelques centaines d'Ita» liens et de Polonais, il a osé mettre le pied sur » une terre qui l'a réprouvé pour toujours..... » Dieu permettra qu'il meure de la mort des » traîtres; la terre de France l'a rejeté, il y re» vient, la terre de France le dévorera. »

Le reste de l'article était sur le même ton, et plus ardent encore; mais ce ton changea à pro-

portion que le péril croissait. Une bonne plaisanterie que l'on fit fut celle-ci :

« Le monstre a quitté l'île d'Elbe; le brigand a débarqué dans le golfe de Cannes; l'usurpateur est entré à Grenoble; le Corse a reçu les autorités à Lyon; Bonaparte voit son armée renforcée de celle du maréchal Ney; le rival redoutable des Bourbons a revu à Fontainebleau cette Chambre où il signa son abdication; S. M. I. couchera ce soir aux Tuileries. »

Ce fut la gradation observée par beaucoup de gens; cependant il fallait d'autres mesures que la convocation des Chambres, que des proclamations, que des paroles rassurantes, que des cajoleries adressées à l'armée; il fallait combattre, Aucun prince de la famille royale ne réunissant la confiance du soldat, on chercha un maréchal; on en avait autour de soi d'incorruptibles, on prit le plus faible, celui qui, par une de ces mille singularités de la Providence, se montrait aigle sur le champ de bataille et oison partout ailleurs.

S. A. le prince de la Moskowa, duc d'Elchin-

gen, le maréchal Ney, avait fait des prodiges de valeur dans toutes les campagnes où il s'était mis en avant; héros cher aux troupes, énergique, vif, subtil devant l'ennemi, c'était un de ces foudres de guerre dont le nom seul faisait trembler l'Europe. Il dormait alors sur ses lauriers, mais il dormait mécontent.

Cet homme rare, rentré dans la vie privée, était tâtillon, musard, petit bourgeois; il vivait avec les femmes, très humble serviteur de la sienne; faible, timide, craintif, méticuleux, on ne le reconnaissait pas; il n'avait jamais su s'élever à la hauteur de sa nouvelle sphère, il s'y croyait déplacé; l'orgueil, qui chez lui eût été naturel, se changeait en une vanité de boutique; il pleurait du peu de cas que la cour faisait de ses services, et il entrait en fureur quand la duchesse, au retour des Tuileries, lui avouait que Madame Royale ne lui avait rien dit.

Ce colosse de gloire était jaloux d'un obscur gentilhomme; il aurait troqué sa gloire contre le moindre nom d'autrefois.

Michel Ney avait soif de la faveur royale; il passait le temps à faire des courbettes pour l'obtenir, à se désespérer de ne pas la posséder; tour

à tour soumis et mécontent, il jurait un jour par Saint-Louis, et écoutait le lendemain un conspirateur imbécille.

Au milieu de ces fluctuations par lesquelles cet illustre capitaine compromettait sa renommée, il ne se doutait pas combien il était petit quand il paraissait aux Tuileries, et quelle aurait été sa grandeur s'il se fût tenu à l'écart; mais il faut aux militaires l'encens de la cour; ils paieraient de leur vie un regard du monarque; la gloire pour eux n'est rien, la faveur est tout.

Au milieu donc de ces chagrins sans fondement, de ces tortures ridicules qu'il s'appliquait à lui-même, arriva la nouvelle du débarquement de Bonaparte. Un homme affectueux aurait couru à cet ancien ami; un homme habile serait tombé malade. Le maréchal Ney alla offrir ses services au roi; on ne lui dit ni oui ni non; il s'éloigna de mauvaise humeur, mais on le rappela, et il était de retour au Château avant même que ne fût revenu le courrier envoyé après lui.

On lui offrit le commandement suprême des troupes; il accepta, mais il voulut revoir le roi. Dans cette audience, il déraisonna, il promit

d'amener Bonaparte dans une cage de fer, Bonaparte, son empereur, son général, son bienfaiteur. N'est-il pas attristant que la flatterie puisse faire descendre aussi bas une ame si généreuse, une magnanimité si héroïque, Michel Ney, enfin, ce type des vertus militaires, et qui, jusqu'à ce moment, l'avait été de la loyauté?

Son aide de camp le querella de cette faute, et il n'était pas sorti du Château, que déjà il déplorait ses paroles maladroites; elles pesaient sur son cœur, et ce qu'il dit le montrait déjà prêt à faire volte-face. Il partit pour aller rassembler l'armée; l'infortuné! quand il fut au milieu d'elle, il se vit seul; la vivandière, le soldat, le fourrier, les sous-officiers, les officiers, les généraux, presque tous se séparèrent de lui; ils eurent honte de *sa cage*, car ils adoraient Napoléon. Là son supplice commença, ses anciens sentimens renaquirent, et, tranchons le mot, il manqua à sa parole, il forfit à l'honneur; mais que dis-je! devons-nous l'accabler ainsi? ce grand capitaine aurait-il été un traître? Seul aurait-il pu retenir l'armée? elle lui eût échappé; mais, en se retirant, sa loyauté serait restée intacte.

Certes, nul plus que moi ne l'admirait, nul ne le regrette davantage; mais enfin, à moins de détourner complètement l'acception des mots, on ne peut donner à sa conduite d'autre épithète que celle que l'usage a réservée à celui qui fausse un serment. Oui, Ney a été coupable; chaque ligne que ses partisans ont écrite contre Dumouriez, Pichegru, Bourmont, retombe sur sa tête. Nul ne lui a fait violence pour lui faire accepter du roi le commandement suprême; c'est librement qu'il a promis au roi de combattre, d'*amener Bonaparte dans une cage de fer*, et c'est lui qui a conduit son armée à Bonaparte. Juge, j'aurais fait comme les pairs; roi, jamais je n'aurais terni mon règne par le supplice de ce héros : il est des circonstances où la justice rigoureuse devient pire qu'une injustice politique; c'est ici le cas d'appliquer de nouveau le mot connu du prince de Talleyrand : C'est pis qu'un crime, c'est une faute.

Quand Paris sut que le prince de la Moskowa s'était chargé de tenir tête à Bonaparte, il hésita entre ces deux habiles capitaines; les amis des Bourbons ne désespérèrent pas de la fortune royale, et on eut un instant de répit.

Ce fut en ce moment, et lorsqu'on berçait le roi de l'espoir de conserver son trône, que Monsieur reparut devant lui, le cœur navré de sa démarche inutile et songeant aux périls que son fils aîné allait courir.

La ville de Bordeaux, fière d'avoir, en 1814, pris l'initiative en proclamant, dès le 12 mars, le retour des Bourbons, avait souhaité que son prince chéri, S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême, et la fille des martyrs, sa femme, vinssent orner de leur présence auguste les fêtes que la ville, heureuse et florissante, voulait consacrer au retour de l'ancienne royauté.

LL. AA. RR. s'étaient rendues à cette sollicitation si douce pour leur cœur; ils arrivaient à peine à Bordeaux, quand on vint leur dire: *Bonaparte est en Provence; plus d'amusemens; il faut combattre.* Le prince, sur le-champ, courut établir à Toulouse un gouvernement central, former une armée, amasser un trésor. Le comte de Damas-Crux devait le seconder, ainsi que le baron de Vitrolles. Madame Royale, restée à Bordeaux, y joua le rôle de Marie-Thérèse : elle imposa à la révolte, et ne trouva d'insensible à tant d'héroïsme que le général Marchand.

Le prince Cambacérès, dès qu'il eut appris, le lundi matin, la fatale nouvelle, qui lui avait été cachée jusqu'alors, écrivit au roi pour se mettre à sa disposition. Je présume qu'on ne me contestera pas ce fait. La lettre existe; elle est dans les archives de la couronne. Il y peint son trouble, son inquiétude; il y parle de son amour de la paix, de son éloignement pour des complots, des conspirations, des intrigues. Il se défend de toute participation à celle qui va bientôt agiter le royaume; il prie enfin le roi de ne pas douter de sa loyauté, de sa bonne foi. Il n'y a, d'ailleurs, dans cette lettre remarquable, rien d'inconvenant, aucune injure envers son ancien collègue, envers son ex-souverain.

Ce ne fut pas du même style que Fouché écrivit dans cette circonstance : les mots abondèrent sous sa plume, et Napoléon fut insulté. J'espère raconter plus tard ce qui arriva de cette missive inconvenante, pourvu que je me le rappelle et que j'en trouve l'occasion.

Carnot, ai-je dit, s'était presque brouillé avec Cambacérès. A l'époque de la publication du Mémoire de Carnot, où le régicide était préconisé, ils avaient cessé de se voir, sans être, pour

cela, irrités l'un contre l'autre. Le prince était partisan de la monarchie dans le fond de son ame; l'ex-directeur aurait été naturellement républicain, si les circonstances ne l'eussent contraint à suivre une carrière opposée.

Peu après que la nouvelle qui agitait tous les esprits lui fut parvenue, il se rendit chez Cambacérès.

« Ah! lui dit celui-ci, je vous attendais.

— » Et moi j'avais hâte de m'entendre avec vous. Que va devenir tout ceci?

— » Je n'en sais rien. Les Bourbons auront des chances pendant cinq jours encore; mais, si, le 10 ou le 12 mars au plus tard, Bonaparte n'est pas battu, s'il entre à Lyon, si seulement il s'empare de Grenoble, les Bourbons sont perdus. Que vous en semble?

— » Leurs bons serviteurs sont sans génie, sans vigueur aucune; les gens habiles ne les aiment pas; et, faut-il l'avouer? la populace est injuste pour eux et ne les apprécie pas. Bonaparte a jeté de la poudre aux yeux des soldats et de la canaille; ils l'aiment plus que leur maîtresse: c'est une folie, mais c'est ainsi.

— » Général, répondit Cambacérès, que ferez-vous?

— » Je servirai Bonaparte. Entre les Bourbons et moi, c'est dorénavant une guerre à mort; je l'ai déclarée, je la soutiendrai. Cependant il faut tâcher d'arrêter Napoléon; il faut faire en sorte qu'il ne recommence pas l'empire.

— » Je ne vous comprends qu'à demi.

— » Je m'explique : Napoléon n'a travaillé que pour lui; ses flatteurs l'ont perdu. Sa tyrannie était pesante. Réunissons-nous, vous et moi, Soult, Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Caulincourt, Grégoire, Savary même, Thibaudeau surtout, c'est un homme de bien; Pelet de la Lozère, Gassendi, Cessac, Barbé-Marbois, Masséna, Davoust, Merlin, Lavalette, Nugue, les Caffarelli, Andréossy, Fabre de l'Aude, Pontécoulant, Benjamin Constant, Rœderer, Sieyes, s'il le veut, ce qui n'est pas sûr; Laplace, Fontanes, Barthélemy, Lambrechts, Lagrange, Chaptal, Berthollet, et d'autres, pour l'écarter de ses vieux erremens, pour le rapprocher de la vraie monarchie constitutionnelle, pour l'empêcher surtout de se livrer à ses deux éternels ennemis,

Fouché et Talleyrand. On ne m'ôtera pas de la tête que tous les deux n'aient négocié nouvellement avec lui; et, quand il sera de retour, il leur rendra sa confiance.

— » Autant vaudrait, dit le prince, qu'il se tuât de sa main.

— » Je parie que cela se fera.

— » Vous perdrez. Vous ignorez que Fouché s'offre aux Bourbons.

— » Qu'importe; il passe sa vie à négocier avec tout le monde. Ne m'a-t-il pas aussi attaqué à plusieurs époques de ma vie, mais j'ai toujours répondu : *Vade retro, satanas*. Et vous, combien de fois a-t-il cherché à vous surprendre?

— » Oh! cinq ou six, au moins.

— » Sans compter celles où vous ne l'aurez pas aperçu au milieu des ressorts qu'il faisait jouer. Je parie que je vais vous dire de point en point ce qu'il va faire : il est venu ou il viendra à vous, à moi, aux bonapartistes, aux républicains francs, au comte de Blacas, au Roi directement, à MONSIEUR, au duc d'Angoulême, à l'Angleterre, à la Russie, à l'Autriche, au congrès; que sais-je encore, à mon chien, s'il soup-

çonne du crédit à cette pauvre bête. Vous comprenez qu'avant ceux que je désigne il aura commencé par Napoléon. A moins qu'on ne l'écorche, il mourra dans la peau du plus grand intrigant de ce monde. Or donc, pour l'annuler, environnons Bonaparte, montrons-lui le péril, faisons-lui sentir la nécessité de rassurer la nation, empêchons-le surtout de se remettre dans les mains des chambellans, ou dans les griffes de notre démon incarné.

— » Vous pouvez avoir raison, dit Cambacérès avec tristesse, mais je ne peux courir après l'empereur; je tiens à être oublié, à ce qu'il me laisse à l'écart, et, si l'on me voit l'assiéger dès son arrivée, on me croira son homme, on dira que je suis plein d'ambition.

— » Que vous alliez à lui ou non, vous n'en serez pas moins suspect aux souverains; ne vous tourmentez donc pas de ce que l'on dira; faites vos affaires, celles de la France, et moquez-vous du reste.

— » J'ai promis au roi de ne pas bouger.

— » Nécessité n'a pas de loi.

— » Je me suis tracé une règle de conduite dont je ne me départirai pas.

— » Cela vous plaît à dire; on vous enfumera dans votre terrier. Pensez-vous que Napoléon, une fois aux Tuileries, ne vous commandera pas d'y venir, ne vous y fera pas venir de force?

— » Cela m'est égal, parce que l'on constate la violence.

— » On ne constatera qu'une chose, qui vous servira peu dans l'avenir, c'est que vous aurez fini par vous montrer, le reste passera pour pure comédie. »

Le prince s'était tracé une route et n'en sortit pas; il fit comme il l'avait dit, mais aussi il lui advint tout ce que Carnot lui avait prédit; on ne crut pas à son innocence, et il fut tourmenté.

CHAPITRE IV.

Disgrace du maréchal Soult. — Le duc de Feltre. — Mensonge politique, accompagné de plusieurs autres. — Les royalistes purs, fleur des vrais royalistes. — Le comte Grégoire ne veut pas se faire bonapartiste; il est toujours républicain. — M. Marigué. — Soirée chez madame de Cheminot. — M. V***, l'un des sauveurs d'alors. — Le Dictionnaire des sauveurs. — Les trois marquises et les onze nègres. — Séance royale du 16 mars. — Détails nouveaux. — Le prince de Condé. — Le duc d'Orléans. — Discours du roi. — Conversation entre une dame et moi. — MONSIEUR, Monseigneur le duc de Berri, Monseigneur le duc d'Orléans, jurent d'observer la Charte. — Le roi apprend la trahison du maréchal Ney. — Curieuses variantes inédites du discours royal. — Grandeur prouvée de la maison de France. Curieux rapprochement à ce sujet.

Les ennemis du maréchal Soult, les intrigues des amis du duc de Feltre, déterminèrent la mesure impolitique du renvoi de ce ministre; on le peignit comme un traître à MON-

sieur; Monsieur en parla au roi. Le comte de Blacas, importuné d'une si haute réputation militaire, et choqué de la conduite du duc de Dalmatie, qui ne s'agenouillait pas assez bas, entra maladroitement, selon son usage, dans cette sotte intrigue.

Le duc de Feltre, qui aurait dû être honteux de remplacer un si grand capitaine, débuta par une jactance ridicule. Il faut la lire dans le *Journal des Débats*, qui la tenait de la première main, l'impression ayant eu lieu sur la minute originale, écrite par le duc de Feltre, en mettant le pied dans son ancien ministère. La pièce est curieuse; César n'eût pas mieux dit en allant combattre Pompée.

« Aujourd'hui le ministre de la guerre, en traversant la salle des gardes du corps, leur a adressé les paroles suivantes :

« Messieurs, depuis huit jours vous ne dor-
» mez pas; vous pouvez maintenant tirer vos
» bottes; je dormirai cette nuit aussi tranquille-
» ment qu'il y a trois mois. *J'étais arrivé huit*
» *jours trop tard; en ce moment tout est réparé.*
» Les états-majors qui n'étaient pas organisés
» sont aujourd'hui parfaitement composés; *les*

» *officiers répondent de leurs régimens; le gé-*
» *néral Amy, commandant l'avant-garde de*
» *Napoléon, est pris*, et est en ce moment sous
» bonne escorte dans mes appartemens. Le gé-
» néral Lefévre-Desnouettes est en lieu de sûreté,
» ainsi que ses complices; *le général Marchand*,
» de son côté, *s'est emparé des derrières de Bo-*
» *naparte*, et est rentré dans Grenoble; il s'est
» emparé de l'artillerie que celui-ci y a laissée. »

Une telle déception était coupable, puisqu'elle exposait de malheureux gardes du corps à des actes de dévouement dont on tarderait si peu à les punir. Le nouveau ministre savait la fausseté de ces nouvelles; n'importe, il les répandait, appelant cela de la haute politique. Ce qu'il disait du général Desnouettes se rapportait à une tentative que, de concert avec les frères Lallemant, il avait faite pour entraîner dans l'insurrection les troupes cantonnées à Auxonne, à Laon, à la Fère. Ce coup trop précipité ne réussit pas; la cour en conclut qu'il en serait de même du côté de Bonaparte.

Au reste, lorsque le duc de Feltre trompait les gardes du corps, le chancelier, *en vertu des ordres du roi*, jouait aussi la Chambre des pairs,

en lui débitant un compte rendu de la situation du moment, aussi faux que possible.

A l'entendre, Bonaparte, coupé, traqué, cerné, ne pouvait franchir d'aucun côté les rochers de la Provence; les populations de cette province, du Dauphiné, du Languedoc, soulevées contre lui par un mouvement spontané, marchaient à sa poursuite; le duc d'Angoulême, en frappant la terre du pied, en faisait sortir des soldats, très inutiles d'ailleurs, car chaque régiment disputait de zèle et de dévouement; les préfets écrivaient que les populations ne respiraient que royalisme; enfin, selon M. d'Ambray, les pairs aussi pouvaient quitter leur costume et dormir d'un aussi bon sommeil que les gardes du corps.

Ces paroles faisaient des dupes; j'appelle de ce nom ceux qui, croyant jouer un jeu sûr, venaient offrir au roi leur dévouement, inutile manifestation, dont plus tard, on devait se servir pour les persécuter.

Monsieur n'était pas revenu de Lyon avec la confiance qu'affichait le conseil. Lui, au contraire, avait vû l'armée partout en révolte; les paysans appelant Bonaparte, et le peuple des villes se

soulevant à son nom. Il n'avait pas hésité à dire au conseil qu'il regardait la partie comme perdue. Ce qu'il a de mieux à faire, ajouta-t-il, est de s'en aller.

Que pouvaient en effet dire et faire des princes que l'on abandonnait ? Le parti royaliste a toujours nui aux rois et ne les a jamais servis : il se compose d'intrigans, conduits par des femmes, et suivis de quelques abbés et de bavards. Ce noyau se prétend seul royaliste, il exclut tout ce qui l'effraie, le blesse, met au jour sa nullité. Les royalistes, se faisant illusion à eux-mêmes, se croient nombreux, forts, habiles, et tendent toujours à se circonscrire et à s'épurer; au lieu d'ouvrir les rangs, ils les ferment; ils interdisent le titre de royalistes à ceux qui le sont plus qu'eux. Pour l'être, il faut partager leurs préjugés, leurs haines, leurs caprices. Qu'en arrive-t-il ? C'est que l'autre portion de royalistes, bien plus nombreuse, se refroidit, se disperse, se lasse, et que, l'heure du péril venue, le roi se trouve seul; car les purs alors disparaissent toujours. En effet, ont-ils défendu Louis XVI au 14 juillet, au 6 octobre, au 20 juin, au 10 août? l'ont-ils sauvé de la mort ?

Qu'ont-ils fait au 20 mars ? Où étaient-ils en 1830 ?

Ceci en manière d'épisode, je reprends mon récit. Une personne de ma connaissance alla chez le comte Grégoire, le 11 ou le 12 mars ; elle le trouva, venant de dire sa messe sur un autel dressé dans l'intérieur de sa maison. Cette personne lui dit que, la situation devenant critique, on avait pensé que les gens de bien, influens et habiles, devaient se réunir.

« Pour quoi faire ? dit le comte Grégoire ; est-ce pour s'offrir en auxiliaires au roi ? Il ne nous acceptera pas : cette famille, par son essence, est antipathique avec la Révolution, ce qui en sort lui déplaît ; elle ne voudrait même pas lui devoir son salut.

— » Mais, répondit-on, il n'y a pas seulement que les Bourbons ; Bonaparte a déjà des chances ; si elles augmentent, il deviendra important. Alors on se rallierait à lui, et un noyau d'hommes, ayant marqué depuis 1789, lui imposerait ; il serait charmé de se l'approprier, et on lui ferait des conditions qui deviendraient des concessions utiles à la patrie.

— » Ceci, repartit le vieillard en secouant la

tête, ne me paraît guère plus raisonnable ; si l'on n'en a pas eu déjà assez de Bonaparte, il faut que l'on soit furieusement amateur de la tyrannie ; quant à moi, je ne me rapprocherai jamais de lui, c'est un fourbe. Les promesses ne manqueront pas dans sa bouche, mais je l'attends aux effets. »

Grégoire parut néanmoins curieux de connaître ceux que l'on voulait réunir. La personne qui avait mission de Carnot lui nomma les mêmes hommes signalés par celui-ci à Cambacérès. Le comte Grégoire écouta avec attention, et quand on eut fini, il dit :

« A part deux ou trois noms qu'on devrait retirer de cette liste, le reste est très honorable ; je ne balancerais pas à y joindre le mien, si au lieu de ne faire qu'échanger les Bourbons pour Bonaparte, car c'est là que toutes ces démarches aboutiraient, on se réunissait franchement entre soi, pour éclairer le peuple et pour lui offrir à son tour des candidats provisoires en liste triple, destinés à diriger les conseils et à monter la machine gouvernementale.

— » Mais, Monsieur le comte, ce serait une république ; n'en êtes-vous pas dégoûté ?

— » L'abus ne prouve rien... De ce que nous avons fait un mauvais essai, doit-on en conclure que la chose soit mauvaise en elle-même? ce serait injuste. Dans ce temps-là nous étions dominés par des scélérats ; essayons cette fois avec d'honnêtes gens. »

La personne vit que ce vétéran de la Révolution n'était pas encore détrompé de sa vieille utopie ; elle le plaignit, ne voulut pas continuer la discussion et se retira en lui déclarant que son refus de se rattacher à un pouvoir monarchique rompait tout pacte possible.

« Vous ne prenez pas, dit Grégoire, mes paroles dans leur vrai sens. Je ne tiens pas absolument à la république, je voudrais voir seulement si par son moyen on ne construirait pas un bel et solide édifice.

— » La république ne sera jamais qu'un marchepied sur lequel l'ambitieux montera pour se mieux faire voir au peuple ; voyez Pétion, Marat, Dumouriez, Robespierre, Barras, Bonaparte enfin. »

Le comte Grégoire réfléchit, puis donnant à ses beaux traits une expression solennelle :

« Monsieur, dit-il, la France sera ce que

Dieu veut qu'elle soit; ce serait tenter la Providence que de chercher maintenant où le choc va avoir lieu, à instituer telle ou telle forme de gouvernement; Dieu, sous peu, nous donnera celui qu'il jugera convenable. »

Je reconnus dans ce propos, quand mon ami me le répéta, une recrudescence de jansénisme, j'aurais voulu y voir la diplomatie d'un homme d'État, et Carnot manqua encore, de ce côté, la formation de ce noyau qu'il tenait tant à établir, afin de l'opposer à la fois à Fouché et à Bonaparte; car, déjà, il avait une opinion faite sur les Bourbons; il paraissait convaincu qu'ils ne parviendraient jamais à s'acclimater de nouveau complétement en France.

La personne qu'il avait chargée de sonder le comte Grégoire alla tristement lui rendre compte de sa mission. Il entendit avec dépit ce qui lui fut répété; puis, frappant la terre du pied, il s'écria :

« Mon Dieu! dites-moi à quoi sont bons les honnêtes gens, puisque, quand des crises arrivent, dont ils pourraient profiter, leur inhabileté ne manque jamais d'en abandonner le bénéfice aux intrigans? Une superbe occasion se présente,

eh bien ! nous la manquerons encore et elle ne profitera qu'aux ennemis de la patrie et de l'humanité ! »

Il est certain que, depuis ce moment, Carnot tomba dans un découragement tel qu'il fut le premier à se livrer à Bonaparte.

On approchait de la catastrophe. Le mercredi 15, j'allai passer la soirée chez madame de Cheminot; dans ces jours de crise, on se multipliait, on ne pouvait jamais voir assez de monde, tant on désirait des nouvelles. Je trouvai là peu d'hommes, soit que déjà ils fussent partis, soit qu'au contraire ils ne fussent pas tous arrivés. Un groupe de femmes consternées environnait M. Marigné, qui pérorait d'abondance :

« Le roi doit triompher, il triomphera, la chose est certaine; oui, il triomphera d'un monstre, d'un régicide; on ne peut douter de son succès, à moins de prendre part au crime de haute trahison. Il faut adorer le roi, non parce qu'il gouverne bien, non parce qu'il fait le bonheur de son peuple, non parce qu'il est notre seule ressource, mais uniquement parce qu'il est roi; il ne faut qu'un roi et des sujets. »

Il achevait lorsque nous entendîmes le trot d'un cheval piétinant dans la cour; puis, le bruit d'un sabre qui traînait sur les dalles du vestibule : je me souviendrai long-temps de l'émotion de nos dames. On ouvre la porte du premier salon, chacun y court; voici que nous apparaît un jeune militaire tout débraillé, tout couvert de bouc; il s'essuie avec un mouchoir de soie, il se jette sur un fauteuil.

« Victoire ! victoire ! s'écrie-t-il. J'ai dit à Monseigneur le duc de Berri : Monseigneur, donnez-moi vos pleins-pouvoirs et j'arrangerai les affaires. Le prince a consenti : En conséquence, je viens de parcourir le Nord; j'ai raffermi des fidélités chancelantes; j'ai retenu des régimens qui tournaient le dos; j'ai morigéné des parleurs; j'ai harangué la populace; j'ai parlé; j'ai agi : il était temps; mais enfin le succès a répondu à ma bonne volonté. Je viens de rendre compte au prince de ma mission; il m'a dit : Vous avez sauvé la France. Maintenant, Mesdames, dormez en paix, adieu; j'ai cinquante maisons à rassurer avant de finir ma soirée. Madame de Cheminot, à mercredi prochain, commandez pour moi une

petite couronne civique ; je viendrai ; ayez beaucoup de demoiselles.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le triomphe d'un guerrier. »

Et M. de V*** se sauve emportant tous les cœurs. M. de Marigné, dès ce moment, le détesta ; il y avait rivalité d'effet, et il faut convenir que le sabre et le cheval avaient furieusement aidé à faire pencher la balance du côté du héros-troubadour.

Le lendemain, et pendant que se passait à la Chambre des députés la scène imposante qui manqua son effet, ainsi que je le rapporterai au chapitre suivant, je fus témoin pour ma part d'une scène bien différente.

Ma jeune femme se trouvait chez madame de Cheminot, avec madame de Montchal, madame Lépicard, madame d'Aubusson, la comtesse Potoska, la princesse Sapieha, mademoiselle de Bavière, etc. Ces dames, très effrayées, lui firent une telle épouvante, qu'étant d'ailleurs au cinquième mois de sa grossesse, elle tomba dans une série d'évanouissemens dont ne la

guérit pas la scène jouée par M. de V***. Je la ramenai à notre hôtel ; je la veillai toute la nuit, et le matin, vers neuf heures, arrivèrent chez moi trois intrigantes, mesdames de F***, de B***, de V***. Voici leur début; toutes trois parlaient ensemble, je regrette de ne pouvoir procurer cet agrément au lecteur :

« Monsieur, nous venons à vous, il s'agit de sauver la monarchie.

— » Ah ! mesdames, leur dis-je, prenez-y garde, la chose est faite d'hier au soir ; M. de V*** a sur vous une avance de douze heures. »

Je leur expliquai le sens de ces paroles ; il s'agissait, ma foi, de bien autre chose ; ces trois dames avaient appris, à frais communs, que Bonaparte avait expédié onze nègres, ni plus ni moins, avec la mission de poignarder le roi.

« Et Monseigneur le duc de Berri ? », demandai-je.

Il n'en était pas question, ou, pour mieux dire, ces dames n'y avaient pas songé ; elles avaient entendu, la veille, les détails de ce complot, aux *Français*, dans une loge voisine de la leur ; puis il se trouva que c'était dans le corridor : j'étais le seul homme de leur connais-

sance qui pût les conduire aux Tuileries, où elles voulaient aller se placer entre S. M. et les onze nègres. Je pétillais d'impatience rien qu'à entendre de pareilles sottises. Je répondis nettement que l'état de ma femme ne me permettait pas de la quitter, même pour déjouer un complot *aussi noir* (qu'on me passe le jeu de mots); mais qu'un de mes amis, le marquis d'Aubuisson, se chargerait volontiers d'une mission si glorieuse; en conséquence je lui écrivis. Les trois folles partirent, et furent bien convaincus qu'elles avaient sauvé le roi.

Je puis assurer que *sauver le roi*, *sauver la monarchie* est chose beaucoup plus commune qu'on ne le croit communément; la quantité de sauveurs en chef a singulièrement augmenté depuis 1830, sans compter MM. D***, qui ont mérité ce titre douze ou quinze fois chacun! Un homme de lettres de ma connaissance travaille, depuis six ans, à un DICTIONNAIRE DES SAUVEURS *de roi ou de monarchie*, il n'en est encore qu'à la lettre C; mais aussi il ne saute aucun sauvetage; c'est l'homme le plus consciencieux!!!

Un de mes concitoyens, le marquis de Four-

quevaux, descendu de la famille illustre des Beccaria, seigneurs souverains de Pavie, aux XIIIe et XIVe siècles, homme de beaucoup d'esprit, très agréable et d'un caractère parfait, était membre de la Chambre des députés. Son nom, dans cette circonstance, m'ouvrit l'entrée de cette fameuse séance royale que j'aurais grand regret de ne pas avoir vue.

En m'y rendant, je vis la troupe se plaignant de faire la haie; il pleuvait à flots, elle était mouillée, et pour se désennuyer elle criait : *Vive le roi! Vive le roi!* avec tout l'éclat de la voix; et puis plus bas : *de Rome! de Rome!* C'était là l'esprit des régimens en garnison à Paris; que devaient être les autres?

Si les dispositions du dehors m'avaient paru inquiétantes, j'aperçus, dans l'intérieur de la salle, une autre manifestation. Quoique j'y arrivasse de bonne heure, j'eus peut-être la dernière place, tant était grande la foule de spectateurs de toutes les classes, que le danger de la patrie avait réunis, et qui remplissaient non seulement les tribunes, mais encore les quatre premières rangées de banquettes. On avait laissé aux pairs assis à droite, aux députés rangés à gauche, les places

qui, rigoureusement, leur étaient nécessaires. La magnificence des costumes, la richesse des parures, et plus encore, un sentiment presque universel d'amour, d'intérêt et d'inquiétude, donnaient à cette solennité un cachet tout particulier.

Je remarquai une nouveauté, due assurément à la circonstance : les côtés du trône, éclatant de draperies de velours pourpre, de broderies d'or, de plumes blanches, d'étendards fleurdelisés ou chargés des chaines de Navarre, étaient remplis de gardes du corps, de gardes nationaux, et de soldats de la ligne mêlés, réunion touchante qui aurait eu plus de prix si elle avait daté du jour où le roi de France remplaça l'empereur des Français. On méconnait trop, dans les Gouvernemens, l'inutilité et le mal que font au pouvoir ces concessions auxquelles on ne songeait pas la veille et que l'épouvante arrache le lendemain; elles nuisent à la majesté du monarque et sont loin d'ajouter à la solidité du Gouvernement.

Cette fois, le roi, soit embarras d'affaires, soit indisposition, peut-être l'un et l'autre, oublia son mot charmant : *L'exactitude est la politesse des rois*. La séance avait été annoncée pour deux

heures, elle ne commença que vers quatre. Il y a des momens de crise où la confusion se met partout.

Le grondement prolongé du canon des Invalides, le bruit des acclamations de la multitude qui s'était portée aux alentours du palais du Corps législatif, le tambour qui battait aux champs, les symphonies d'une musique militaire, et puis le frémissement électrique qui se communiquait de proche en proche, nous annoncèrent le cortége du roi.

Alors nous vîmes partir une députation composée, selon la règle, de vingt pairs et de vingt députés, pour aller recevoir S. M. aux portes extérieures du palais; puis les deux battans de la porte intérieure furent ouverts avec un fracas inaccoutumé, pendant que les troupes rangées en file présentaient les armes, ce qui forme un cliquetis qui, toujours, émeut le cœur; puis une voix forte cria : LE ROI, *Messieurs !* LE ROI !.... Le silence régna tout à coup dans la salle, et les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, le col tendu, le corps penché, nous attendîmes tous ce roi qui allait nous apparaître dans une circonstance si solennelle. D'abord défilèrent les huissiers de la

Chambre des députés, les messagers d'État, les huissiers, les officiers inférieurs de la Chambre du roi, ses hérauts d'armes, ses pages, ses écuyers, ses gentilshommes; puis, après un espace vide, Monseigneur le prince de Condé, héros du malheur, plus accablé par les chagrins que par l'âge; hélas! la raison l'abandonnait parfois, et, dans ce moment, il demandait le but de cette cérémonie, et nul n'osait lui dire que le chef de sa maison venait demander secours à ses sujets contre l'homme qui avait envoyé le duc d'Enghien au supplice.

M. le duc d'Orléans suivait; son maintien composé annonçait qu'il s'attendait à une catastrophe; puis venait S. A. R. Monseigneur le duc de Berri.

S. A. R. Monsieur, sans peur et sans reproche, alors premier sujet, et qui, depuis, père du peuple, dota la France, avant de la quitter, d'un beau royaume, en même temps qu'il lavait l'insulte que nous avait adressée un barbare insolent.

Le duc de Duras et le comte de Blacas soutenaient le roi. Le monarque cheminait lentement; la souffrance altérait ses traits; mais son œil

était calme et son front rayonnait de cette majesté qui ne l'abandonnait jamais. Les cris, les acclamations d'usage accompagnèrent le roi jusque sur son trône. Était-ce une illusion! il me sembla que ce trône chancelait.

Napoléon l'a dit : Quatre planches recouvertes de velours le composent. Il est étrange que, chez les peuples modernes, les trônes soient toujours provisoires : c'est apprendre, ce me semble, aux peuples, que l'on peut s'en passer. Si j'étais roi, je voudrais que partout mes trônes, construits sur le granit, fussent en porphyre, en bronze, en argent et or massifs; du moins ne trembleraient-ils pas sous moi, et ne donneraient-ils pas parfois lieu à de sinistres présages.

Les fanfares remplissaient l'air de sons harmonieux; les dames agitaient des touffes de lis et des mouchoirs blancs; les pairs, les députés donnaient du mouvement aux panaches élégans de leurs chapeaux à la Henri IV; cela ressemblait à une neige épaisse, l'effet en était singulièrement gracieux.

Cependant le roi dit aux pairs de s'asseoir; M. le chevalier d'Ambray, chancelier de France, transmit, de par S. M., la même invitation aux

députés. Le roi prit place sur son trône; à sa droite et à sa gauche, sur des plians, S. A. R. MONSIEUR, S. A. R. Monseigneur le duc de Berri, S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans, S. A. S. Monseigneur le prince de Condé.

Le roi, après s'être couvert, et sans rien perdre de sa noble sérénité, de son amour et de sa confiance en son peuple, salua l'assemblée, puis se recouvrit, et d'une voix forte et sonore prononça ce discours :

« Messieurs, dans ce moment de crise qui, » ayant pris naissance dans une portion du » royaume, menace la liberté de tout le reste, » je viens, au milieu de vous, resserrer ces liens » qui, vous unissant à moi, sont la force de l'É- » tat; je viens, en m'adressant à vous, exposer à » la France les sentimens qui m'animent.

» J'ai revu ma patrie, je l'ai réconciliée avec » toutes les puissances étrangères qui seront, » n'en doutez pas, fidèles aux traités qui nous » ont rendu la paix.

» J'ai travaillé au bonheur de mon peuple, » j'ai recueilli, je recueille tous les jours les té- » moignages les plus touchans de son amour » pour moi; je ne puis, à soixante ans, mieux

» terminer ma carrière qu'en mourant pour sa
» défense...

A cette phrase si paternelle et d'un héroïsme si vrai, le roi se vit interrompre par nos sanglots, par des cris d'amour, par des sermens de mourir pour lui, que lui adressaient les militaires; ce mouvement passionné fut clos par des applaudissemens unanimes et prolongés. Le roi, peu fâché de cette suspension, avait posé les mains sur son cœur comme pour en contenir les mouvemens précipités, puis reprenant :

« Je ne crains rien pour moi, mais je crains
» pour la France.

» Celui qui vient parmi nous allumer les tor-
» ches de la guerre civile, y apporte aussi le fléau
» de la guerre étrangère.

» Il vient pour mettre notre patrie sous son
» joug de fer.

» Il vient pour détruire cette charte constitu-
» tionnelle que je vous ai donnée; cette charte,
» mon plus beau monument de gloire aux yeux
» de la postérité; cette charte que tous les Fran-
» çais chérissent, et que je jure de maintenir... »

Ici les quatre princes, tous les quatre, entendez-le bien, étendirent leurs mains vers celles

du roi, et, s'unissant à lui, s'écrièrent : *Oui, Sire, nous jurons aussi de la maintenir.*

« Rallions-nous, Messieurs, dit encore le roi, » rallions-nous sous cet étendard sacré ; les des- » cendans de Henri IV s'y rendront les premiers, » ils seront suivis par tous les Français.

» Enfin, Messieurs, que le concours des deux » Chambres donne à l'autorité la force qui lui est » nécessaire, et cette guerre vraiment nationale » prouvera, par son heureuse issue, ce que peut » un grand peuple uni par l'amour de son roi et » par la loi fondamentale de l'État. »

Ces derniers mots provoquèrent de nouveaux transports; on s'agitait déjà, chacun croyant la séance finie, car l'usage interdit, en France, aux sujets de parler quand le roi a parlé, lorsqu'à notre grande surprise nous vîmes MONSIEUR se lever, quitter sa place et aller au roi. Tout aussitôt le silence fut rétabli comme par enchantement, et nous entendîmes les mots suivans sortir de la bouche troublée de l'auguste prince :

« Sire, je sais que je m'écarte des règles ordi- » naires en parlant devant Votre Majesté; mais » je la supplie de m'excuser et de trouver bon » que j'exprime, en mon nom et en celui de ma

» famille, combien nous partageons du fond du » cœur les sentimens qui animent Votre Ma- » jesté. »

Monsieur alors se tournant vers l'assemblée, un signe de tête du roi le lui ayant permis, ajouta, en élevant la voix de manière à se bien faire entendre :

« Jurons, sur l'honneur, de vivre et de mou- » rir fidèles à notre roi et à la charte constitu- » tionnelle qui assure le bonheur des Français. »

Oh! mon maître! si tes ministres ne s'étaient pas écartés de la lettre de cette charte, toi, toujours objet de notre amour... Dieu l'a voulu!

En entendant ces paroles, l'assemblée tout entière, par un mouvement d'enthousiasme spontané, se leva et répéta, avec le noble prince, le serment qu'il venait de provoquer. Le roi, attendri, présenta sa main à Monsieur, qui, la saisissant, la baisa avec transport. Le roi luimême, de plus en plus emporté par sa sensibilité chevaleresque, serra dans ses bras S. A. R. avec la dignité d'un monarque et la tendresse d'un père.

A ce noble et touchant spectacle, une émotion soudaine saisit les assistans; tous les yeux se rem-

plirent de larmes; ce ne fut qu'au moment où le cortége se disposa à se remettre en marche que les acclamations suspendues recommencèrent avec une force nouvelle.

Combien alors je regrettai que la monarchie, en repoussant mes services, m'eût laissé la liberté de marcher sous une autre bannière; mais Dieu est témoin que, dès ce moment, je me dis : Si mon empereur descend avant moi dans la tombe, je reviendrai à la noble maison, si chère, à tant de titres, à mes pères, et dont les ancêtres maternels ne dédaignaient pas l'alliance (1).

Cette grande scène si dramatique, et dont je ne perdrai jamais le souvenir, servit de clôture à cette ère courte de la première restauration; elle eut lieu le 16 mars, et le 17, au matin, le ministre de la guerre entra chez le roi pâle et désespéré :

« Sire, dit-il, le maréchal Ney a traité avec Bonaparte.

(1) Jean de Grailly Captal de Buch épousa, vers 1330, Clairmonde de Lamothe; des Grailly viennent les d'Albret, et de ceux-ci la mère auguste de Henri IV.

L. L. L.

— » J'en suis fâché pour l'armée, répondit le roi; elle ne pourra plus reprocher à l'ancienne la trahison de Dumouriez et de Pichegru; j'en suis fâché pour la France; cet homme (Ney) la livre aux exigences de l'étranger. Oh! Paris, tu verras deux fois les Cosaques. »

Monsieur accourut; il embrassa le roi en pleurant. Le roi lui dit :

« Mon frère, ces gens-là dégoûtent de l'humanité; mais, si vous régnez un jour, n'apprenez pas de ce perfide à haïr la patrie. Les enfans de Henri IV doivent, avec son énergie, avoir sa loyauté. »

M. le duc d'Orléans vint faire aussi son compliment de condoléance; il dit au roi que les anciens élevaient aux grands coupables des statues infamantes.

« Mon cousin, répliqua Louis XVIII, dans les temps modernes, lorsqu'un noble se dégrade, on brise son écusson, et ses armoiries sont jetées au vent; que Dieu nous épargne à jamais cette flétrissure dans notre famille. »

Le duc d'Orléans dit : « Amen, Sire, » et toute la cour applaudit aux paroles du roi et à l'acquiescement du noble prince.

Lorsque les matériaux avec lesquels j'ai rédigé les mémoires de S. M. Louis XVIII me furent remis, je négligeai un grand portefeuille rempli d'adresses, de félicitations, de complimens, de réponses, soit du roi, soit de divers princes, soit des administrateurs et fonctionnaires publics. L'ennui de faire des recherches parmi tout ce verbiage laudatif m'empêcha d'y accorder de l'attention; mais, lorsque mon ouvrage fut imprimé, et même après sa publication, au moment où, suivant nos conventions, je devais rendre cette foule de documens précieux, j'aperçus, dans ce portefeuille, deux pages portant pour inscription : *Discours du* 16 *mars* 1815. La curiosité me porta à le lire, et ma surprise fut extrême en remarquant des différences notables entre ce discours et celui qui fut réellement prononcé. Je copiai cette nouvelle version, la voici. Les politiques rechercheront pourquoi elle fut mise à part.

« Messieurs les pairs, Messieurs les députés » des départemens, de retour parmi vous, heu» reux de revoir ma patrie après tant d'années » passées dans l'exil et employées à me con» vaincre de la supériorité de la France, je

» m'attachais à compléter notre prospérité,
» lorsqu'un ennemi, qui ne s'est jamais lassé de
» poursuivre ma famille dans toutes ses bran-
» ches, a rompu son ban, surpris ma bonne
» foi, débarqué sur notre territoire qu'il
» souille.

» Je vous apportai, l'an passé, la paix et la
» concorde, je rendis à l'agriculture les bras qui
» lui manquaient; et l'industrie, protégée et tran-
» quille, couvrit de nouveau l'Océan de ses
» navires, dont les quatre parties du monde
» avaient presque oublié le pavillon.

» Mes enfans, nombreux, jouissaient des
» bienfaits d'un père, qui ne les enverra pas,
» pour satisfaire à son ambition, expirer sous
» les glaces du nord ou sur les rochers brûlans
» de l'Espagne. Tout à coup cette union est
» troublée, le commerce s'alarme, les campa-
» gnes s'épouvantent, les étrangers prennent la
» fuite : qui cause cette terreur?...... c'est
» Bonaparte de retour. Que veut-il? la cou-
» ronne, elle s'est brisée sur son front, par la
» volonté de mon peuple. Que détruira-t-il?
» ma charte! cette charte constitutionnelle que
» je vous ai donnée, cette charte, mon plus

» beau titre de gloire, que vous aimez, que
» vous voulez que je jure de maintenir.

» Il la remplacera par le despotisme de ses
» décrets impériaux, qu'il soutiendra à l'aide de
» prisons d'État, de proscriptions et de confisca-
» tions. Avec lui vous aurez la guerre, et vous
» serez isolés en Europe ; avec moi, la paix et
» l'amitié de tous. La France fut ma conquête,
» elle est la terre libre de mes ancêtres. Il n'est
» pas né Français ; mes pères, depuis quatorze
» siècles, m'ont bien acquis le droit de cité.

» Jugez, entre lui et moi ; s'il faut des trônes
» à sa famille, les princes de ma maison ne
» veulent régner que sur vos cœurs....»

Ici venait le paragraphe du premier discours commençant par ces mots : *J'ai travaillé.....*, et finissant : *Il vient mettre notre pàtrie sous son joug de fer.* Puis il terminait en disant : « Francais, ma cause est la vôtre, notre pros-
» périté nous est commune, nos désastres le
» seront aussi, de vous à moi, c'est une alliance
» jurée : ce pacte, c'est une charte, rallions-nous
» donc autour d'elle.....» Et la fin, pareille à celle du discours prononcé. Celui-ci est plus long et moins énergique, il y manque la re-

connaissance de notre suprématie sur l'étranger. Peut-être aussi le roi aura-t-il trouvé dangereux de parler de cette couronne réclamée par Bonaparte et brisée sur son front par la volonté de tous. Ceci touchait de près à la souveraineté populaire. Je regrette la phrase où il parle de ses droits de cité acquis par quatorze siècles de royauté; certes on peut dire que c'est posséder un droit imprescriptible de bourgeoisie. On aurait, en effet, mauvaise grace à nier à nos Bourbons leur qualité de *citoyens français*. Leur famille est assurément la seule qui, par actes authentiques et titres irrécusables, remonte au moins au IXe siècle, en ne les faisant descendre que de Robert le Fort.

Où y a-t-il, dans le monde, une race plus auguste? Au IXe siècle, elle régnait. Son premier auteur connu était duc de France, et les Français choisissaient leurs monarques tantôt parmi les Capets, tantôt parmi les Carlovingiens. Maintenant, rapprochez cette illustration de celle de toutes les maisons souveraines d'Europe, dont l'origine est si incertaine, dès le XIIe siècle, et dont les auteurs sont de petits comtes, marquis, ducs, vassaux d'autres maisons alors

florissantes. Notre Robert le Fort ne relevait que de Dieu et de son épée : que les Hapsbourg, que les Hohenzollern, que les Est, que les Saxons ducaux sont distans de cette majesté ! Aucune famille royale ne présente, depuis deux cents ans, une succession non interrompue de père en fils : les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Hollande, de Suède, sont d'hier; il y a moins de vingt ans que leur tête est couronnée ; en Russie, les ancêtres des czars actuels étaient, il y a soixante ans, de petits princes allemands. George Ier commença sa race en Angleterre, en 1741 ; les archiducs d'Autriche d'aujourd'hui sont issus des grands-ducs de Toscane de la maison de Lorraine; celle de Portugal est issue des Capets ; la dynastie danoise est du xve siècle.

J'ai montré ailleurs tous les sceptres possédés par nos princes; je suis contraint de les rappeler ici pour compléter ce tableau. Ils ont régné sur la France, la Bourgogne, la Champagne, la Provence, la Bretagne, le Languedoc, c'est à dire sur ces diverses provinces séparément avant leur réunion à la couronne; en Espagne et aux Indes, en Portugal, en Angleterre et en Hollande, en Brabant, en Franche-Comté, en Ir-

lande, à Naples, en Suède, à Constantinople, en Hongrie, en Pologne, à Jérusalem. Oh! l'immense, la colossale race! Et si je citais les héros, les grands princes, Robert, Hugues Capet, Henri Ier, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Hardi, Charles V, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri IV, Louis XIV, Louis XVIII, Charles d'Anjou, Charobert de Hongrie, son successeur Louis le Grand, et le bon roi René, guerrier, poète, peintre, et les Bourbons, et les Condés, les Conti, les Richemont, et tous ces grands princes de Portugal, et ces bâtards dont la gloire aurait suffi à illustrer une race : ces Dunois, ces Vendôme, eux aussi *les enfans chéris de la victoire*; et Charles III, et ces monarques belliqueux de Hongrie. Le ciel a sanctifié plusieurs de nos princes, d'autres ont pris place parmi les poètes célèbres. Oh! qu'il est beau de s'appeler Bourbon ou Capet (1)!

(1) Louis XV, ayant fait nommer empereur l'électeur de Bavière, mettait, sur la suscription des lettres qu'il lui écrivait : *A Sa Majesté l'empereur romain, mon frère, et lieutenant-général de mes armées.* L. L. L.

CHAPITRE V.

Fausses nouvelles répandues contre Napoléon et toutes à son avantage. — Sotte déclaration ayant le même but. — On aurait pu défendre la patrie. — Intrigues de Fouché. — Le comte Regnauld. — Abdication prématurée de l'archichancelier en faveur du général Le Pic. — Ce prince lit dans l'avenir. — Conversation que j'eus avec lui. — Il se plaint au roi de Bourienne. — La duchesse de Saint-Leu. — Mon ami et une grande dame. — Détails bonapartistes. — Fragment de lettre inédite de Napoléon. — Les balayeurs de palais. — La dame blanche du Berlin. — Insolent propos tenu à Louis XVIII par un soldat. — Colère peu digne de ce prince quand il apprit qu'il fallait quitter Paris. — Propos à ce sujet tenus aux Tuileries. — Où se retirera-t-on? — La frayeur de M. Blacas décide la sortie du royaume. — Nuit du 19 au 20 mars. — Aspect des rues. — Benjamin Constant et son pamphlet. — Les jacobins et les libéraux dévoilés. — Visite nocturne que je reçois. — Terreur panique. — La République jugée par qui l'a bien vue. — Paris sans troupes. — Trois partis se prononcent dès cette nuit. — *La Carmagnole, ô Richard! ô mon roi!* — Chant impérial.

C'était pitié de voir chaque jour augmenter les élans d'une feinte fidélité, pendant que la royauté disparaissait ; ainsi, par exemple, au moment

même où Monsieur rentrait aux Tuileries, à son retour du fatal voyage de Lyon, on faisait maladroitement paraître, sur le grand balcon des Tuileries, un officier des gardes du corps, qui, d'une voix forte, annonçait à la population inquiète, rassemblée dans le jardin, une victoire éclatante remportée par les royalistes, entre Grenoble et Bourgoing.

Le *Journal des Débats* enregistra, le lendemain, ce triste mensonge, et Bonaparte était déjà entré dans Paris, que, dans certaines provinces du royaume, on apprenait que Son Altesse Sérénissime avait mis à mort cet usurpateur. Chaque jour, on renouvelait des déceptions pareilles; on annonçait perpétuellement des victoires, tout en avouant néanmoins que l'ennemi avançait.

Parmi ces bulletins trompeurs, le plus coupable, à mes yeux, car le moment de la crise approchait, fut celui que l'on inséra, le 17, dans les gazettes. Le *Moniteur* du 16 avait commencé; on voulut s'en servir pour aider au succès de la séance royale dont nous venons de rapporter les détails. Je vais en transcrire un extrait, afin

de donner une idée des mensonges dont on nous berçait :

« Bonaparte, calculant *le petit nombre d'hommes qui l'entourent* (toutes les troupes qu'il avait rencontrées depuis la Mure, celles de Grenoble, de Lyon, l'armée entière du maréchal Ney), et l'insuffisance de ses moyens (Grenoble, son parc d'artillerie, sa cour royale; Lyon, sa population immense, ses ressources, sa cour royale aussi), pour couvrir son front et ses flancs, *pour se garantir des troupes qui le poursuivent*, et pour suppléer à sa faiblesse réelle, a recours à des moyens qui vont achever d'exaspérer contre lui l'indignation publique... Ses coureurs, ou plutôt ses émissaires, sont parvenus à soulever à Mâcon, à Tournus, à Châlons, cette lie de la populace à laquelle il ne faut que présenter l'occasion du pillage pour la porter à tous les excès.

» La garnison de Mâcon avait été dirigée sur Moulins; le commandant militaire se trouvait sans troupes. Ce moment a été choisi, et la multitude, excitée par les moyens les plus odieux, s'est livrée à des mouvemens séditieux. Le préfet et

les autorités..... ont été obligés de céder à l'orage et *de se retirer à Châlons.*

» Là les mêmes moyens ont amené les mêmes scènes... *Le préfet... s'est retiré à Autun.*

» Les mêmes mouvemens se sont passés à Dijon. *Le préfet... s'est rendu à Châtillon-sur-Seine...*

» Bonaparte, pour étendre l'insurrection, a fait répandre le bruit de sa marche à Troyes.

» Des lettres de Lyon annoncent qu'aussitôt qu'il a été instruit de la marche du maréchal Ney, Bonaparte a retiré précipitamment ses avant-postes de Mâcon, et les a fait replier sur Lyon. Le maréchal est en marche à la tête de dix mille hommes..... ; *ses troupes sont animées d'un esprit excellent, de cette énergie, de cette fidélité que le maréchal ne pouvait manquer de leur communiquer.*

» Les mêmes lettres font connaître que la plus grande partie du 13ᵉ de dragons, entraînée par les séductions de l'ennemi, avait senti toute l'horreur de sa position... ; elle s'était rangée du côté du maréchal.

» *Ce dernier évènement a fait la plus vive*

impression sur la troupe de Bonaparte. Depuis ce moment, elle parait plus qu'auparavant inquiète, incertaine, consternée; aussi les défections y sont-elles nombreuses.

» D'après les calculs les plus positifs sur le nombre d'hommes débarqués, et sur ceux que Bonaparte a pu corrompre, sa force ne va pas au delà de huit mille hommes.....

» Le général Mouton du Vernet (qui l'avait reconnu) est parti de Valence; il marche sur Dié pour se réunir à Miollis; ce dernier corps est composé de volontaires dévoués... Marseille, la Provence, Bordeaux et tout le midi continuent à brûler de cette heureuse agitation qui crée des soldats nombreux au roi et à la patrie : tout s'arme pour la sauver. »

A cette pièce qui apprenait seulement la reconnaissance de Napoléon depuis Cannes jusqu'à Troyes en Champagne, était jointe une pièce ainsi désignée :

Extrait d'une déclaration faite pardevant M. le maréchal, prince d'Essling, par une personne qui a suivi Bonaparte depuis l'île d'Elbe jusqu'à Digne.

« Le 26 de février, Napoléon ordonna le dé-

» part; tout le monde était dans la croyance que
» c'était pour aller à Naples.

» A quatre heures du soir, je reçus l'ordre de
» m'embarquer; je partis sans voir ma famille.
» Quelques jours auparavant, j'avais dit à Na-
» poléon que je ne porterais jamais les armes
» contre la France.

» Ce départ fut ordonné aussi précipitam-
» ment, d'après les nouvelles qu'avait apportées
» un officier venu du continent. Je ne l'ai pas vu.

» Dans la traversée, Napoléon me dit qu'il y
» avait plusieurs membres du Sénat, et d'autres
» grands personnages, qui avaient fait une in-
» surrection et créé un Gouvernement provi-
» soire pour le rappeler au trône..... »

Le reste n'apprendrait rien.

Plus on avançait, plus, autour de nous, les évènemens prenaient une teinte sombre; on reconnaissait, dans les mesures de l'administration, cette incertitude, ce vague, ce décousu qui annonce les approches d'une catastrophe. Tandis qu'avec tant d'imprudence on faisait jurer au roi de mourir sur le trône, on avait, dès la veille, emballé les diamans de la couronne, on multipliait les préparatifs du départ; ces hommes

sans caractère qui, pérorant toujours, n'ont jamais cessé de conseiller la fuite, se montraient alors comme ils l'avaient été en 1789, comme eux ou leurs fils se sont trouvés en 1830. Certes, tout n'était pas perdu; le roi, dans la Vendée, aurait pu combattre; il voulait y aller, Monsieur le conjura de s'y rendre; Monsieur, qui, dans cette incertitude cruelle, immola ses principes jusqu'à consentir à voir Fouché. Ce fourbe, aux Tuileries, ne fit rien; il y jeta seulement les fondemens de la puissance passagère dont il devait jouir trois mois après; il trompa le prince comme il devait tromper Wellington, Talleyrand et tous les monarques de l'Europe.

Cependant, comme rien ne marchait d'accord, Bourienne, qui voulait se rendre important, chercha, dans le cours rapide de sa courte administration, le moyen de se faire valoir, en arrêtant le duc d'Otrante, le prince Cambacérès, le comte Regnauld, Carnot, Sébastiani, à ce que je crois, et quelques autres encore. Fouché avait préparé des moyens de fuite, aussi échappa-t-il facilement; d'ailleurs la basse police lui était dévouée; elle avait le nez fin, elle prévoyait le moment où le duc d'Otrante reparaîtrait à sa tête;

et aussi, loin de manœuvrer contre lui, elle le prévint et se mit à travailler sous ses ordres dans l'intérêt de Napoléon.

Le comte Regnauld, retiré ostensiblement au Val (sa maison de campagne), venait à Paris et y couchait, mais non pas dans sa maison. Déjà les partisans de l'empereur se réunissaient autour de lui; il dirigeait leurs mouvemens, leur recommandant la prudence, et les engageant, toutefois, à paralyser les efforts de l'autorité qui expirait; je le vis peu dans ces derniers jours. Plus nous touchions à la catastrophe, et moins je m'éloignais de ma femme, toujours de plus en plus tourmentée pour moi, pour son frère et pour son roi.

D'ailleurs on courait vers le dénouement avec une rapidité inconcevable; nous voyions les soutiens de la monarchie disparaître, et les hommes de Napoléon se rapprocher du pouvoir; déjà le comte de la Valette se préparait à s'emparer de l'hôtel des postes, le comte de Montalivet de celui de l'intérieur.

Le seul Cambacérès, mécontent, chagrin, résigné, ressentait une violente inquiétude qui ne lui laissait pas la liberté de réfléchir. Je l'en-

tendis répondre dans une circonstance au général Le Pic, qui, avec une affectation ridicule, lui donnait jusqu'à satiété son titre d'archichancelier :

« Eh! général, si ce titre vous convient tant, je l'abdique de bon gré en votre faveur, vous répondant encore de ne pas revenir de l'île d'Elbe pour vous le reprendre. »

M. Le Pic se sentit blessé; il s'en alla de mauvaise humeur. Dès qu'il fut parti, le prince dit : « Ces gens sont insupportables; parce que l'ambition les dévore, il leur semble que nous devons en avoir autant qu'eux ; quant à moi, je vous affirme que, satisfait d'avoir achevé mon rôle, je n'ai plus le moindre désir de le recommencer, et je voudrais pouvoir acheter ma tranquillité au prix d'une obscurité complète. »

Il s'arrêta, soupira, passa ses mains sur sa figure à diverses reprises, puis reprenant :

« Je vois, dit-il, je vois avec épouvante le tourbillon dans lequel je vais de nouveau être lancé. L'empereur voudra faire de moi un mannequin; il me mettra en avant; je deviendrai le point de mire; je serai assailli par des myriades de solliciteurs; ils ne me laisseront pas

un moment de repos; je recommencerai ma vie infernale. Il me semble, ajouta le prince, voir s'élever une nouvelle race d'hommes. Napoléon va avoir affaire à la queue de la république; ces hommes hideux, endormis pendant tout l'empire, se réveillent maintenant; ils rêvent une nouvelle existence, ils veulent rentrer en lice; ils lui feront faire des sottises; ils le dégraderont en le compromettant.

— » A dire vrai, Monseigneur, puisque Votre Altesse Sérénissime est la première à m'en parler, je lui dirai, à mon tour, que je suis peu satisfait de ces groupes d'individus à voix forte, à figures féroces, que, jusqu'à présent, je n'avais pas encore remarqués. On y parle de la souveraineté du peuple; j'y entends dire que Napoléon la rétablira; et cependant cette souveraineté, Monseigneur, n'est-elle pas l'anarchie toute pure?

— » Ces individus, dit Cambacérès, sont ceux que Fouché employa aux meurtres de Lyon et de la Provence. Bonaparte, comme général, comme premier consul, ou comme empereur, les contraignit à se cacher dans leur bauge infecte et sanglante; je ne sais quel es-

poir les aveugle. Il n'est que trop certain qu'ils reparaissent ; ils nous déborderont.

— « L'empereur, dis-je, les chassera de nouveau.

— » Le pourra-t-il ? Sa condition sera-t-elle la même qu'à son départ ? Je crains que des idées folles ne l'égarent ; il se perd et il nous perd tous. Si, mettant les soldats de côté, il s'avise de donner de la consistance au peuple, cette faute nous ramenera rapidement en 1793... Savez-vous, continua le prince, que cette nuit vous étiez sur le point de faire un voyage périlleux ?

— » Monseigneur disposait de moi ?

— » Oui, j'avais quelque idée de vous envoyer au devant de Napoléon pour lui porter mes observations, pour le mettre sur ses gardes contre les funestes impressions qu'il prendra, qu'on lui donnera; enfin, je voulais le prier de me laisser à l'écart; il trouvera assez de gens en état de faire ma besogne.

— » En cela Monseigneur se trompe : ni la France ni l'Europe ne souffriraient qu'on vous remplaçât; on connaît vos vertus, votre sagesse, votre haute expérience ; on aime à vous voir à côté de

l'empereur, parce qu'on s'imagine que vous l'arrêtez dans sa fougue, et que la froideur de votre raison contre-balance l'impétuosité de son génie; lui et vous, vous êtes désormais inséparables.

— » Oh ! je ferai bien voir le contraire ; si je ne vous ai pas prié de partir, c'est d'abord parce que j'ai songé à votre femme, et puis par la crainte que l'empereur n'attribuât à mon ambition, alarmée de son silence, une démarche qui n'aurait été que le fruit de mon dégoût des tracas du monde. »

Nous parlâmes aussi des folies de Bourienne. Le prince me conta que le roi lui-même avait ordonné à cet ancien scribe de Bonaparte de ne pas tourmenter des hommes dont tout le tort envers lui avait été de le sauver de la juste indignation de son ami trompé. Vous savez qu'il voulait me faire arrêter, ainsi que beaucoup d'autres. J'en ai adressé des plaintes à S. M., de qui j'ai, en retour, obtenu une belle et bonne sauvegarde. On ne recommencera pas; seulement je voudrais que tout cela fût fini.

« Hélas ! Monseigneur, deux jours encore, et la cause sera jugée. »

Cette expression du palais nous ramena au

grand procès qui se plaidait en ce moment entre le comte de Saint-Leu (Louis Bonaparte), d'une part, et la duchesse, sa femme (la reine Hortense), de l'autre, au sujet de la garde noble de leurs fils, que tous les deux réclamaient par-devant le tribunal civil de Paris. Ce tribunal, au moment où Bonaparte parut sur le territoire, rendait son jugement. Le mari gagna. La duchesse en appela pendant les Cent Jours, et la cour impériale se prononça pour elle.

Ce procès, source d'un scandale sans fin, déplaisait également aux familles de Beauharnais et de Bonaparte; il reposait sur la haine mutuelle des époux. On prétendait que la charmante reine, en imitation de la célèbre Hortense Mancini, allait criant partout : *Point de Saint-Leu !* comme la nièce du cardinal employait le mot de la Fronde : *Point de Mazarin !*

Le 18 mars au matin, un de mes amis intimes, que les convenances ne me permettent pas de nommer, reçut un billet de la part d'une très grande dame, qui le priait, toute affaire cessante, de se rendre chez elle sur-le-champ. Il était onze heures. Mon ami obéit. On n'entrait qu'avec précaution chez cette dame. La grande porte

était verrouillée, la cour de l'hôtel était remplie d'officiers à la demi-solde fortement armés; on avait posé des obstacles sur les escaliers et dans les sallons, et je sus que des chevaux sellés et bridés, et des cabriolets, prêts à partir, attendaient la dame, ses amis, et ses agens.

Mon ami se présenta devant elle en homme disgracié, mais dévoué, fidèle et qu'on est sûr de rencontrer dans l'occasion.

« Tout va bien, Monsieur, dit-elle; nous l'emportons. L'empereur s'approche; il doit coucher, ce soir, à Fontainebleau; il lui serait agréable de voir réunis autour de sa personne sacrée la majorité de son conseil d'État, surtout les maîtres des requêtes, les auditeurs, parmi lesquels on rencontre les plus beaux noms de France. Vous avez montré tant de fidélité que, certainement, on peut compter sur vous; prenez la liste que voici : elle contient les noms, les adresses de vos collègues actuellement à Paris; allez chez tous; parlez-leur suivant vos inspirations; faites qu'à votre exemple ils se ressouviennent de leurs sermens, et qu'à son entrée S. M. les trouve prêts à le servir. »

Mon ami, peu charmé d'une commission qui

ressemblait à de l'intrigue, ne crut pourtant pas pouvoir refuser ce que lui proposait cette haute dame; il prit la note, et, la lisant à haute voix, y remarqua des inexactitudes : plusieurs maîtres des requêtes ou auditeurs, inscrits comme étant à Paris, se trouvaient en province, dans leur famille ou employés par le Gouvernement. Il fallait donc les rayer du nombre des présens. Quelques uns s'étaient attachés à la restauration d'une manière trop intime pour que l'on pût espérer de les en détacher; d'autres, par l'effet du traité de Paris, n'appartenaient plus à la France; il en restait une centaine dont les deux tiers au moins répondraient à l'appel.

La grande dame interrogea ensuite mon ami sur la physionomie de Paris, et lui demanda s'il pensait que les enthousiastes essaieraient de défendre la ville pied à pied. « Ce serait épouvantable, dit-elle; l'empereur serait trop heureux s'il pouvait entrer sans verser une goutte de sang et sans tirer un coup de fusil.

— » Son désir s'accomplira, Madame; ces cris, ces clameurs, ces courses militaires, ces sermens, ne sont que des feux de paille. Tant que les Bourbons seront là pour l'animer de leur

souffle, il brûlera; mais s'ils partent, adieu le vent, la pluie éteindra l'incendie.

— » Dieu le veuille! Monsieur; mais pourtant voyez comme on se presse autour du trône.

— » C'est pour se faire voir du roi s'il triomphe; on ira bien autrement à Bonaparte si celui-ci est vainqueur.

— » Je le désire, autant que je crains le contraire. »

En cet instant un courrier arriva; il portait une lettre de Napoléon, datée d'Auxerre. Il n'avait, depuis Cannes, fait qu'une promenade agréable, précédé, entouré, suivi des populations et de leurs vivat. Il terminait par cette phrase :

« Maintenant tout dépend de Paris; si les Bour-
» bons en sortent, la révolution sera consommée;
» s'ils s'y défendent, j'échouerai au port; car ma
» victoire sera sanglante. Il serait si beau pour
» ma cause et si doux pour moi que des fleurs
» seules jonchassent les chemins et que les larmes
» que mon retour fera verser fussent de joie et
» d'allégresse, non de rage ou de douleur. Voyez,
» mes amis, que tous travaillent dans un but
» unique, la retraite volontaire des Bourbons. Je

» leur ferai un pont d'or. Je vous autorise à faire
» dire *au roi* que j'ai donné les ordres pour que
» son voyage soit paisible, pour qu'on le laisse
» librement franchir la frontière. *Je lui con-*
» *seille de ne pas emmener les gardes du corps*,
» il en ferait des malheureux, car il ne pourra
» pas les conserver. Qu'il se rappelle la première
» émigration.

» Que je trouve à mon arrivée Regnauld, Mon-
» talivet, Defermond, La Valette; que celui-ci,
» aussitôt qu'il pourra, prenne la direction des
» postes; cela importe beaucoup plus qu'on ne
» le croit; un ennemi aux postes peut tout dé-
» sorganiser. Ferrand ne résistera pas; c'est un
» bon-homme... Combien Joséphine, si elle vi-
» vait, serait heureuse; Dieu devait à ses vertus
» de lui laisser voir mon retour.

» J'entends trouver aux Tuileries, à mon en-
» trée, la reine d'Espagne (S. M. femme du roi
» Joseph). Je suis assuré que mon autre belle-
» sœur ne manquera pas d'y être; je lui fais ga-
» gner son procès en dernier ressort. » Je change
quelque chose à la construction de ces dernières
phrases, tout en conservant le sens et les prin-
cipales expressions. Il finissait en parlant de

son appétit, de sa santé, et il donnait l'espoir que l'impératrice et le roi de Rome seraient à Saint-Cloud avant le 10 avril. Le terme paraissait bien rapproché.

Mon ami, charmé d'avoir eu communication de cette lettre si importante, se retira, très certain que désormais rien ne s'opposerait au retour de Napoléon.

Ce fut dans cette même nuit du 18 au 19 que plusieurs habitués du château des Tuileries prétendirent avoir entendu un grand bruit dans la salle du trône et dans la galerie de la Paix. On y courut, et, au travers d'une poussière épaisse, on crut voir des personnages de formes bizarres, vêtus de bonnets rouges et d'habits à la jacobine. Ils balayaient, au moyen d'énormes bouleaux, le trône et les insignes de la royauté. Leur aspect effraya, on alla chercher des gardes du corps; ils ne virent que la poussière élevée et retombant en tourbillons.

On ne put tenir secret un fait aussi étrange; on le rapporta le lendemain à l'abbé de Montesquiou, qui dit en haussant les épaules : *Ceci est renouvelé de la Dame blanche de Berlin.*

La tradition prétend que dans la famille an-

tique de Hohenzollern, et principalement dans la branche royale, chaque fois qu'un évènement malheureux doit arriver, une ou plusieurs personnes, et presque toujours de proches parens du roi, voient une funeste femme vêtue de blanc et qui, un balai à la main, parcourt les salles et les nettoie. Son existence équivaut en Prusse à un article de foi.

Louis XVIII ne connut pas sa position tant qu'il fut possible de la lui cacher. Le 19 au matin, on le berçait encore d'espérance; on lui fit, ce jour fatal, passer une revue, cérémonie dérisoire, pendant laquelle les régimens insultèrent à cette majesté infirme et malheureuse en criant devant elle : *Vive le roi de Rome!* Un sous-officier fit plus : il s'approcha de la calèche; on crut qu'il voulait demander une grâce; on le laissa faire.

« Sire, dit-il, vous partez parce que vous êtes venu avec des Cosaques; si vous revenez, tâchez d'être seul, sinon vous reprendrez une seconde fois le chemin de la frontière.

— » Mon ami, dit le roi, tu m'avais cependant juré fidélité.

— » Bah! moi, mes camarades, nos maré-

chaux, n'en avions-nous pas promis autant à l'autre? Vous êtes un bon enfant toujours si vous faites fonds sur un *juravit.* Au reste, vous êtes brave homme, et pas un de nous ne vous fera de mal. »

Il fallut endurer ce colloque insolent, o u s peine d'exaspérer les rebelles. Le roi venait donc de rentrer, il causait avec une femme aimable, lorsque le comte de Blacas et deux ou trois autres ministres, le front incliné, le regard morne, vinrent dire à S. M. qu'il ne fallait pas songer à prolonger le séjour de la famille royale à Paris; que, le lendemain, les troupes du *Corse* occuperaient les barrières; qu'il fallait se soustraire à la honte de ne devoir le salut qu'à sa générosité.

La réplique du roi fut dure; personne encore ne l'a bien rendue; elle est si peu digne, si peu noble, qu'un historien refusera toujours de la répéter.

« Vous êtes tous, sans exception, des... imbécilles ou des traîtres. Je me trouve bien d'avoir régné d'après vos conseils ! Si jamais je rentre, ce sera pour moi et par moi que je régnerai. Allez..., imbécilles, ne me rompez pas la tête, je n'ai que faire de votre dévouement et de vous :

les hommes de la Révolution m'auraient mille fois mieux servi. »

Puis, se tournant vers une personne qui se trouvait là, il dit :

« Je ne serais pas où j'en suis si j'avais pris pour ministre le vicomte de Barras, le prince Cambacérès ou même Carnot. Puisse ceci servir de leçon à mes proches! Qu'ils ne fassent aucun fonds sur des phrases, mais seulement sur des faits. »

On obéit à la volonté de S. M.; on passa dans le cabinet. Là eut lieu entre les ministres une scène de récriminations, où l'on traita le comte de Blacas comme, certes, on ne l'avait jamais traité : un homme puissant qui perd sa place dit comme Tancrède :

Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.

Le roi, entendant ces récriminations et ayant appris le motif de la querelle, dit :

« Ces messieurs se partagent mon linge sale; morbleu! ils n'auraient pas dû le mêler avec le leur. »

Je sais, d'une personne qui ne m'a rien laissé ignorer de ce qui se passa aux Tuileries, pen-

dant ces derniers jours, que le conseil, dans son impéritie sans égale, n'avait pas même pris des mesures pour que le départ s'effectuât sur un point sûr. Des hommes fidèles, braves, penchaient pour la retraite en Espagne. En traversant tout l'ouest de la France, on tenterait de réveiller la Vendée, on rencontrerait S. A. R. Madame à Bordeaux, un gouvernement à Toulouse, le héros du midi à la tête d'une armée, et, maître encore du Bas-Languedoc, de la Provence, il y avait là des ressources immenses, et, dans tous les cas, la mer et les Pyrénées offriraient un asile sûr.

M. de Blacas eut peur que, dans ces contrées, on ne lui disputât son crédit; qu'il ne parût bien petit au milieu de ces Vendéens, colosses de bravoure et de dévouement. Déjà M. de Villèle le tourmentait.

Quelques uns proposèrent la route de Rouen et l'embarquement au Havre; on se détermina pour celle de Lille, dans la pensée que cette ville forte, ayant une nombreuse garnison, des munitions de guerre en tout genre, serait un excellent point d'appui. D'ailleurs, c'était le chemin le plus court, et on avait hâte de sortir de

France. Parmi tous ces hommes, il ne se trouva pas un Biron qui dit à un autre Henri IV : *Sire, on perd la couronne quand on sort du royaume.* Au contraire, les Birons de celui-ci n'imitaient leur modèle que dans sa trahison. Je regarde comme traître tout favori, tout ministre qui, de lui-même, ne reconnaît pas son incapacité ; car chez lui l'ambition est plus forte que la loyauté ; il se dit fidèle, il n'est qu'avide.

Tandis que l'on se disposait, au château des Tuileries et au Palais-Royal, à sortir une seconde fois de France, et cela d'une manière bien plus cruelle que la première, les rues de Paris, illuminées comme aux grands jours de fête, étaient remplies, malgré le froid et la pluie, par une foule inquiète, irritée, criant : *Vive le roi*, et chargeant d'imprécations le vainqueur.

On s'arrêtait en face de cette multitude d'adresses, de placards, d'appels, de proclamations, d'écrits de tout genre, que le royalisme des uns et la spéculation des autres lançaient comme autant de brûlots. Dans le nombre, une lettre se faisait remarquer par sa virulence; écrite, signée par le baron Benjamin Constant de Rebecque; imprimée, affichée, distribuée à ses frais,

par ses soins : c'était une déclaration de guerre, c'était pis qu'une philippique, qu'une catilinaire. Jamais le royalisme, la haine, l'indignation n'avaient tenu un pareil langage. Quoique protégée par la police, sa violence inspirait des craintes à ceux qui la lisaient. On ne revenait pas de ce choix d'expressions furibondes; et puis, quand on pensait qu'elles ne partaient pas même d'un Français, l'étonnement redoublait.

J'avais rencontré, depuis très peu de temps, M. de Constant dans une maison où on le recevait par considération pour la baronne de Stael. Il avait eu soin de prouver son origine noble et française; en signant : *de Constant*. Il était royaliste pur, chaud, véhément, ou, pour mieux dire, il avait, en ce moment, un paroxysme de fièvre royaliste.

Les amis de l'empereur s'éloignaient, irrités de ce placard incendiaire, ou inscrivaient le nom de l'écrivain sur leurs tablettes, comme celui d'un homme dont il fallait se défier. Qui se serait imaginé que cette nouvelle *colère du père Duchesne* se changerait en un dévouement sans bornes, aussitôt que l'empereur consentirait à placer et à payer M. de Constant.

On n'a pas assez vu, on n'a pas assez fait observer que, depuis 1800, toutes les fois que le pouvoir a voulu gagner un de ses plus féroces antagonistes, il n'a eu que la peine d'aller à lui avec des distinctions honorifiques et un sac d'argent. Grégoire se vendit *à pis qu'un roi* dès que *ce tigre dans l'ordre moral* l'eut fait comte, sénateur, et lui eut assuré trente-six mille livres de rente. Augereau fit de même, ainsi que les Treilhard, les Merlin, les Fouché; Carnot, le dernier des Romains, signa : *le comte Carnot*.

C'est que, dans cette classe, il n'y a pas de conviction ; ce sont des hommes habiles et avides; ils ne voulaient pas de noblesse, parce qu'ils étaient roturiers; de titres, parce qu'ils n'en avaient pas ; ils détestaient les charges largement rétribuées, parce qu'on ne les leur accordait pas ; mais, dès qu'on les anoblit, qu'on les titra, qu'on les solda, tous tendirent la main et baissèrent la tête ; et cela sans honte et dès le premier jour. Les incorruptibles sont ceux qu'on n'a pas tentés, ceux qu'on a dédaignés, ceux qu'on a mis à l'écart.

Ce n'est que parmi les royalistes pieux que

l'on trouve des refus sincères; et cela, parce que la foi et l'amour du roi sont toujours accompagnés de désintéressement et de modestie.

Le Directoire avait acheté M. de Constant; l'empereur, aux Cent Jours, fit de même; il l'eut pour lui. Postérieurement on a payé ses dettes et il est mort dans un mutisme qui fut une tache à son honneur. L'argent est le dieu du libéralisme; tous ceux de cette secte qui, de 1814 à 1830, crièrent contre les sinécures, en possèdent aujourd'hui, et en remercient dévotement notre Dieu et leur roi.

J'hésite à répéter quelques phrases de cette diatribe de Benjamin Constant, de ce monument honteux de la dégradation humaine, du cynisme impudent dans lequel peut tomber un homme sûr d'être soutenu par un grand nombre de complices. Ah! ce n'est pas là ce qu'auraient fait un de Sèze, un Ferrand, un Delille, un Ducis, un de ces hommes si simples, si vertueux, si éloignés de tout charlatanisme et qui ne tendent pas sans cesse la main pour que l'on paie leurs dettes!

Le 19 au soir, tout était perdu pour la cause royale; les troupes de Napoléon s'étaient montrées

jusqu'à Villejuif, et on lui préparait un lit à Fontainebleau. Le malheureux duc de Berri, indigné que la lâcheté d'autrui enchaînât son courage, demandait à grands cris et avec des pleurs qu'on lui permît d'aller, au moins, tirer un coup de fusil contre Bonaparte.

« Mais, prince, vous mourrez,» lui disait-on.

« Madame, détrompez-vous; je commencerai, au contraire, à vivre; jamais un prince, qui est tombé sur un champ de bataille, n'est mort. Voyez le prince Louis de Prusse; on ignorait son nom quand il habitait le palais de son oncle; son nom est dans toutes les bouches, depuis qu'il a péri sous le sabre d'un Français. La gloire ne tue pas, elle rend immortel. »

Ces belles paroles furent prononcées en pure perte. Je le répète, des lâches ne voulaient absolument pas que nos Bourbons, par leur vaillance, fissent ressortir la faiblesse de leurs serviteurs; c'est la vérité pure. Ce système commença au camp de Gibraltar; il dure encore. Quand prendra-t-il fin?

A minuit, je me couchai; on frappa à la porte de l'appartement d'une manière inusitée; je m'opposai à ce qu'un domestique se levât. Je

passai un pantalon et ma robe de chambre, et j'allai ouvrir moi-même; j'aurais été fâché que l'on vît quelle était la personne qui venait me demander un asile.

« Quel bon vent vous amène ? » dis-je.

« La nécessité; ma rue est remplie de troupes, on va tenter de m'enlever.

— « Ne serait-ce pas plutôt, repris-je, que, cette nuit, le roi emporte ce qu'un de ses prédécesseurs appelait la fortune de la France? et, comme il traversera votre rue... »

Mon homme se mordit les lèvres, se mit à rire et reprit : « Avez-vous sommeil?

—» Je plaindrai ou mépriserai celui qui, cette nuit, dormira tranquille. Ah! l'épouvantable nuit!

—» Oui; elle décide une grande question; ce soir encore, la vieille monarchie de quatorze siècles, demain le jeune et radieux empire de quatorze ans.

— » Et si c'était, dis-je, la république plus pncienne seulement de peu d'années, qu'en aenseriez-vous?

—» La république, cette bête enragée, morte, étouffée dans son venin?

—» Morte, soit; mais, comme elle a, avant son décès, mordu je ne sais combien de milliers de furieux ou d'imbécilles, je crains ces gens-là, leur venin, leur malignité.

—» La souveraineté du peuple! répéta de nouveau mon hôte, tête forte qui, une fois lancée sur la vraie route, n'était plus en danger de se fourvoyer. La république, mon cher enfant, dites-vous?.... En effet, je ne sais quel sot habile, quel idéologue raffiné, m'a porté hier une déclaration de principes où l'on remet à flot la souveraineté des peuples, les droits imprescriptibles des nations et de l'homme. Une déclaration de principes! Cela m'avait paru d'abord n'être que des billevesées; votre jeune expérience a mieux vu que la mienne. J'expliquerai le piége à l'empereur, il ne s'y laissera pas prendre.

— » Je ne sais ce qu'il fera; mais il est certain que ses premières mesures décideront non seulement du sort de son ennemi, mais encore du sien, de son avenir. Le pas est glissant.

La personne qui était avec moi avait toujours abhorré la république, qui, de son côté, l'ayant devinée, ne l'avait pas épargnée.

Napoléon, s'étant aperçu du culte qu'elle avait voué à ce gouvernement monarchique, l'appela auprès de lui et lui confia quatre grandes places; elle était de force à en supporter le poids. On aurait cru que Napoléon s'était fait faire exprès les gens qu'il employait, tant ils le servaient avec mérite, perspicacité et génie.

De quart d'heure en quart d'heure, nous avions une alerte ; la nuit ne fut pas ennuyeuse. Combien de fois n'entendîmes-nous pas des citoyens fuir devant des patrouilles, peu rassurées elles-mêmes? Pour la première fois, peut-être, depuis qu'il existait, Paris se voyait vide ou veuf d'hommes de guerre.

Une mesure du gouvernement avait, dès midi du 19, fait sortir des barrières tous les corps de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie qu'elles renfermaient. Aucun militaire isolé n'avait pu rester dans la ville, et même, à ces barrières, la troupe de ligne venait, dès neuf heures du soir, d'être remplacée par la garde nationale.

Paris n'était donc plus défendu, servi et protégé que par ses propres citoyens. Cette détermination prévenait toute rivalité, toute lutte, éloignait la collision et empêchait qu'on ne versât le sang

du soldat français; mais, d'un autre côté, il était à craindre que les brigands, les forçats, qui respectent peu la bourgeoisie armée, ne se décidassent à la combattre, s'ils voyaient quelque chance de pillage et d'incendie. Cela n'arriva pourtant pas.

Des chants nouveaux retentirent : *La Marseillaise, Veillons au salut de l'empire, Ah! ça ira, ça ira! Dansons la carmagnole....* Les deux premiers nous avaient paru tout simples; mais le troisième ! A son refrain : *Les aristocrates à la lanterne*, nous nous regardâmes. Puis vint :

Madame Véto avait promis
De faire égorger tout Paris;
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Vive le son!
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon!

« Oh! pour le coup, dîmes-nous, voilà Marat, voilà sa queue; ce sont d'anciens amis de Fouché, qui reprennent possession de la rue.

— » Eh bien! dis-je, que vous en semble-t-il? avais-je raison?

— » Nous serons tous perdus, me répondit-on, si l'on souffre que ces misérables se réveillent; leurs opinions sont incompatibles avec les lois, les mœurs, la tolérance, l'industrie. Demain je dirai à Bonaparte ce qui se passe.

— » Monsieur, halte-là! m'écriai-je, la contagion vous gagne; vous dites Bonaparte pour l'empereur ou, au moins, pour Napoléon!

— » Votre remarque est juste; voyez comme la pente est périlleuse, puisque moi-même, si chaud impérialiste, je me laisse aller à parler si familièrement de notre auguste souverain. »

Nous fûmes encore interrompus; une voix se fit entendre à l'angle des rues Chabannais et Sainte-Anne, où je logeais alors, et que je devais quitter sous peu de jours. Cette voix dit :

« Français, les Bourbons ont quitté Paris,
» il y a une heure; Bonaparte n'y est pas entré
» encore; aucune troupe armée, nul satellite de
» la tyrannie ne nous opprime; le moment est
» favorable; que la république renaisse du tom-
» beau où deux despotes l'ont retenue... »

Le peu de mots que ce misérable ajouta furent étouffées par un chœur de voix méridionales qui entonnèrent, avec autant de goût que de

chaleur et de sentiment, le bel air de Grétry :

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne!
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Des hurlemens, des sifflets ripostèrent, et, d'une croisée vis à vis de la nôtre, j'entendis un jeune homme chanter ces couplets dont la musique avait été faite par d'Alvimare et les paroles par moi :

Soldat français, vole aux combats;
Vole où t'appelle la victoire!
Pour ton pays arme ton bras,
Pour ton honneur cherche la gloire.
Amant et guerrier tour à tour,
Oui, tu dois consacrer ta vie,
A servir, jusqu'au dernier jour,
Ton empereur et ton amie.

Fils des Rolands, fils des Bayards,
Sois l'héritier de leur vaillance,
Et, comme eux, suis les étendards
De la tendresse et de la France;
Punis l'insulaire odieux;
Va triompher dans l'Ibérie;
Et sers, en image des dieux,
Ton empereur et ton amie.

Il faut partir, plus de retard;
L'airain gronde, la marche sonne;
Que l'aigle, au superbe regard,
Nous devance, et pour nous seuls tonne!

Aux lieux marqués pour le succès,
Vole, à l'appel d'un grand génie,
Et sers, en généreux Français,
Ton empereur et ton amie.

CHAPITRE VI.

—

Je m'excuse. — Romance vendéenne. — Le prince vice-roi, la reine Hortense. — Magnanimité de la famille impériale. — Parallèle de la police d'alors avec celle d'aujourd'hui. — Fragment d'ode en preuve. — La Rue, le 20 mars matin. — Le Carrousel, pendant tout le jour. — Présages. — Détails très curieux sur le départ du roi. — Physionomie du 20 mars, d'heure en heure. — Excelmans plante aux Tuileries le drapeau tricolore. — Le feu aux Tuileries. — Arrivée des grognards *soutenus dans leur ivresse* par ceux qui les ont fait boire. — Autres détails. — Départ de l'île d'Elbe. — Les deux proclamations impériales. — Ce qu'il faut y blâmer. — Rencontre de Napoléon et du prince de Monaco. — Récit de Cannes à Grenoble. — *Y a-t-il un soldat qui veuille tuer son empereur?*

Cette variété d'opinions qui retentissaient autour de nous ne pouvait que nous prouver un fait. La vieille union impériale n'existait plus, trois opinions surgissaient et allaient s'entre-choquer et se disputer la palme.

Au reste, ce chant guerrier, que j'ai la faiblesse ridicule de tirer de l'oubli où il demeurait enseveli avec la musique chevaleresque et mélodieuse de mon noble et sincère ami Pierre d'Alvimare, fut un acte de flagornerie dont je fais mon *mea culpa*. Il faut que je m'explique.

Dans ma carrière poétique, je n'ai jamais chanté que Napoléon ; je n'ai pas transporté, depuis sa chute, l'encens que je brûlai sur son autel à l'autel du roi vainqueur ; j'aurais rougi de cette conduite trop commune, sans doute, mais que la sévérité de mes principes ne m'aurait pas permis d'imiter ; cependant, d'un autre côté, tout en m'adressant à Napoléon je n'ai jamais insulté cette race royale, alors dans l'exil ; au contraire, j'ai toujours parlé d'elle, sinon pas avec amour, du moins avec respect ; j'avais même composé diverses romances de chevalerie empreintes de je ne sais quel vernis royaliste qui avait presque déplu, non au maître, mais aux flatteurs, et même à des personnes plus haut placées.

Plus d'une fois chez la reine Hortense, le célèbre musicien d'Alvimare avait fait exécuter une de

nos romances, et les salons de cette reine retentissaient de ce chant scabreux :

LE VENDÉEN.

Pour défendre de justes droits,
Noble Français, l'honneur t'appelle,
Et de ton culte et de tes rois
Que ton fer venge la querelle !
Le rebelle a tout menacé :
O Vendéen ! viens le combattre !
Va des petits-fils d'Henri Quatre
Relever le trône affaissé.

Le sang de tes nobles aïeux
Coula pour défendre nos maîtres ;
En punissant les factieux,
Imite nos loyaux ancêtres.
Le drapeau blanc, semé de lis,
L'écharpe, don de ta maîtresse,
Tout doit augmenter ton ivresse,
Tout doit te parler de Louis.

Entends le féroce assassin
Proclamer sa rage ennemie ;
Le monstre veut percer le sein
De ta mère, de ton amie.
Dans son cœur imprime l'effroi ;
Qu'il tombe avec son espérance ;
Et qu'un seul cri s'élève en France :
Vive Bourbon ! vive le roi (1) !

(1) Je ne sais si d'Alvimare a fait graver notre romance ; je possède l'original écrit de sa main, chant et accompagnement. L. L. L.

Il y avait peut-être quelque courage à faire entendre de tels vers à la cour impériale, chez une reine qui devait tout à Napoléon; il y avait encore, de son côté, une magnanimité sublime à ne pas s'en courroucer; et alors où étaient les membres du parquet? où était surtout la police? Comme on savait que ma romance, sans être satirique, peignait un sentiment, un Vendéen de 1795, et qu'il n'y en avait plus en 1809, on laissait tranquilles le poète et le musicien.

Cependant, un soir que cela se chantait à grand orchestre, le vice-roi d'Italie survint, écouta, eut la bonté d'applaudir, et pourtant dit à la reine sa sœur que c'était un peu hasardé, que peu de jours auparavant on avait chanté une romance de Roland avec le refrain : *Vive le roi! vive la France* (1) ! qu'il serait bon de laisser un peu de côté l'ancien régime et de chanter le nouveau.

(1) Romance insérée dans le roman intitulé *Clémence Isaure*, 1808. Cette romance de *Roland*, fut mise en musique par Lachnitt et d'Alvimare; celui-ci en fit un chef-d'œuvre : ce chant est devenu national depuis la restauration. Jamais je ne m'en suis prévalu; je défie qu'on me prouve le contraire. L. L. L.

La reine répéta cette observation à d'Alvimare qui me la rendit toute chaude, elle nous parut juste ; nous ne criâmes pas à la tyrannie, mais, après avoir fait un acte de courage, nous en fimes un de respect, de reconnaissance, et je composai *le Chant du soldat français*. Avec ce passe-port tout fut dit, et mon Vendéen n'offensa plus personne. Je remerciai le vice-roi et ne l'en chéris et vénérai que davantage.

Au reste, de toutes les pièces de vers adressées à Napoléon, aucune ne porte le cachet d'indépendance que l'on rencontre dans les miennes ; tous nos poètes libéraux, si superbes en présence des Bourbons, certes ne pourraient présenter, en réunissant toutes leurs œuvres impériales, des strophes aussi fortes que celles-ci :

Ode sur le Baptême de S. M. le Roi de Rome.

Toulouse, 1811.

. . . .

Déjà, pour t'apporter leurs superbes hommages,
Les guerriers, sur ta tête, inclinent leurs drapeaux ;
Déjà fume l'encens, déjà sur nos rivages
Ta naissance est pour nous le gage du repos.
Enfant, notre unique espérance,
Un jour les destins de la France

Entre tes nobles mains doivent être remis;
Si tu veux son bonheur et sa gloire suprême,
Songe que, sur le trône même,
Aux lois tu dois être soumis.

C'est en vain que la pourpre et que l'or se confondent
Pour embellir le char qui te montre à nos yeux;
C'est en vain que nos cris à jamais te répondent
D'un dévoûment sans borne à ton sang glorieux;
Apprends que la toute-puissance,
Que la grandeur, que la vaillance,
Ne sont rien près du Dieu placé sur nos autels,
Et qu'un jour à venir l'eau sainte du baptême
Te rendra dans les cieux, malgré ton diadème,
L'égal du dernier des mortels.

Pleure dès ton berceau, le sceptre est ton partage;
Crois-moi, suis les chemins tracés par les Titus:
Rendre heureux tes sujets, voilà ton héritage.
Père des nations, tu leur dois des vertus;
De l'univers qui te contemple
Tes actions seront l'exemple.
Prince, qu'il serait doux un jour d'en être aimé!
A tes derniers neveux sois offert en modèle:
Rome tressaille encore au nom de Marc-Aurèle,
Et l'univers frémit quand Tibère est nommé.

Je tenais à ma dignité d'homme, j'appréciais la grande ame de Napoléon qui me comblait de bienfaits, tandis que je lui faisais entendre ces vérités. Plus tard, j'étais fonctionnaire public et M. de Chateaubriand persécuté, lorsque je lui adressai et fis imprimer une ode contre ses ennemis. Figurez-vous aujourd'hui un sous-préfet

dédiant une ode toute d'admiration au général Dubourg, par exemple, ou à M. le duc de Fitz-James; combien de minutes encore resterait-il en place? Je conservai la mienne, j'obtins de l'avancement; et puis on ne voudra pas que nous vengions Napoléon des calomnies stupides qu'on a vomies contre lui! Mais Napoléon était un grand homme; après lui on a vu des souverains.

Ce long épisode terminé et qu'on le pardonne à un auteur qui, après avoir écrit tant de volumes, parle de lui pour la première fois, je reviens à mon récit de 1815. Mon compagnon, quand le jour eut paru, et après avoir pris du café, me quitta; nous ne nous revîmes plus qu'aux Tuileries.

A sept heures du matin, enveloppé dans mon carrick, je descendis dans la rue; il faisait froid mais sec, et le temps dérangé cessa dès ce moment d'être pluvieux, le soleil de Napoléon avait reparu avec lui. Ma femme, faible et malheureuse, voulut me suivre; mais, suffoquée par les sanglots, par sa douleur royaliste, elle rentra vers onze heures et resta chez elle, pleurant sa famille sacrée et chérie, et formant des vœux pour son retour. Dieu exauça les prières de

cette ame pure. Les Bourbons revinrent; on fut heureux chez moi, et pourtant leur rentrée me ruinait complètement; il y a des cœurs qui aiment autre chose que de l'argent. La différence de nos opinions politiques, qui n'existe plus aujourd'hui, n'éleva jamais le plus léger nuage entre nous.

En sortant de chez moi, ma première course fut à la place du Carrousel, où j'établis mon domicile jusqu'à l'arrivée de Napoléon; j'y dînai même afin de ne rien perdre des moindres scènes de ce drame curieux, que, sans exagérer, je peux appeler, dans le style du jour, un *grand drame*.

Le pavillon de l'horloge était privé de son drapeau blanc; celui qui y flottait naguère...., un coup de vent l'avait enlevé la nuit précédente, au moment même où le roi quittait le Château. C'est là une singulière coïncidence que l'on m'a certifiée être vraie. On en avait de rechange; on crut inutile d'en inaugurer un nouveau. Ainsi, avec le roi, partait le signe de la monarchie; et puis, empêchez-nous de croire aux présages.

Les grilles de la cour des Tuileries étaient fermées, et la garde nationale y demeurait en

quelque sorte captive; c'était une mesure de prudence pour empêcher le pillage des appartemens. Une sentinelle me conta qu'à une heure du matin, deux voitures étaient venues se placer sous le vestibule de l'escalier d'honneur; soudain les portes de la salle des maréchaux s'ouvrirent, quatre laquais portant des torches de cire parurent d'abord, puis des huissiers, puis un héraut d'armes, vieil officier de la couronne; ils venaient, avec plusieurs ministres et courtisans, assister à l'enterrement de la royauté : les rois qui s'en vont ont encore des courtisans; moins pourtant que les rois qui viennent, moins surtout que les rois qui sont sur le point de s'en aller.

Le comte de Blacas soutenait son maître; le duc de Duras, respectable dans son humilité, homme probe, mais inhabile, tenait l'autre bras du roi, que des atteintes de goutte tourmentaient dans un moment où il aurait eu besoin de toute son énergie.

Ensuite venait Monsieur, le duc de Berri lui donnant le bras; il y avait encore là le prince de Wagram, qui se rongeait les ongles; ceux qui ne l'auraient pas connu auraient pu prendre cela pour un signe de dépit inconvenant...... C'était

le travail de toute sa vie, en y joignant celle d'aimer madame Visconti. Cet homme qui, l'année précédente, avait passé comme les meubles des Tuileries au nouveau maître, se demandait naïvement pourquoi, le roi parti, il ne resterait pas au Château, avec le fauteuil à roulettes et la table de bois blanc d'Hartwell, à attendre Napoléon. Quel caractère que celui de Berthier, et que Napoléon fut malheureux dans ses amis, dans sa femme et dans ceux qu'il obligeait!

Ce cortége était descendu, et le roi, MONSIEUR, Berthier et Blacas, étaient montés en voiture; Monseigneur le duc de Berri accompagnait à cheval, on devait trouver le duc d'Orléans à la barrière; je ne sais plus où alla le vieux et malheureux prince de Condé.

Madame la duchesse d'Orléans douairière venait de se casser la cuisse, elle ne put quitter Paris. Napoléon, sur-le-champ, lui fit donner cent mille francs sur ses biens mis en séquestre.

Il y avait peu de monde sur la place du Carrousel, mais insensiblement les curieux, le peuple et les acteurs se réunissaient chacun à son poste séparé, et comme si les places eussent

été désignées à l'avance. Les curieux, gens pour la plupart bien mis, occupaient les régions supérieures, l'entrée de la rue Napoléon, le bas de la rue du Musée, et en général l'approche des murs, afin de pouvoir se retirer si la tranquillité publique était momentanément troublée. Là, il y avait des étrangers, des Anglais, bien que la plupart des personnes de cette nation, instruits par l'expérience de la rupture de la paix d'Amiens, se fussent éloignés promptement de France; ils craignaient que Napoléon ne les retînt une seconde fois en otage. Cela ne pouvait plus avoir lieu; la civilisation marchait trop rapidement pour que le droit des gens ne fût pas bien observé. En 1804, le duc d'Enghien, arrêté, paisible sur un territoire neutre, était mort assassiné dans les fossés de Vincennes; dix ans après, le duc d'Angoulême, disputant la couronne, commandant à une armée, pris à la suite de plusieurs batailles, fut renvoyé en liberté.

Le peuple, c'est à dire une réunion de petits bourgeois, d'ouvriers, de musards, auxquels se joignaient un nombre considérable de filous, d'escrocs, de femmes débauchées, s'attachait

aux grilles de la cour, remplissait la vaste étendue de la place, allant, venant, riant, chantant, commençant des rondes aussitôt rompues que formées pour se rallier, en triples cercles, autour du premier officier à grosses épaulettes, qu'on apercevait.

Tout le monde avait envie de voir Napoléon, ce qui n'empêchait pas que l'on ne cherchât à satisfaire son appétit, aux restaurans improvisés en plein air; des vendeurs de coco, des vivandières de la grande armée, avec le petit cheval, le baril d'eau de vie et trois ou quatre enfans aussi sales que beaux, des marchands de pommes de terre frites, d'oublies, de cervelas, d'échaudés, de brioches, complétaient le tableau. Des garçons de café circulaient sur la place, distribuant des verres de bière, et buvant avec la pratique, aux cris redoublés de : Vive l'empereur !

Cependant, au centre de la place, autour de l'Arc de Triomphe, contre la grille du Château, qu'ils finirent par faire ouvrir, et dont ils s'emparèrent, des officiers à demi-solde, en réforme, en activité de service, accouraient de tous les coins de Paris; presque tous se con-

naissaient; cela formait un groupe, une masse animée, heureuse, fière, attendant son chef suprême, unique, son père, son ami. Tous l'avaient vu, lui avaient parlé, ou avaient servi sous ses ordres; nul n'était sans avoir à en raconter des histoires piquantes, sublimes ou empreintes de générosité et de bonté.

Là, on se montrait au sortir d'un déjeûner d'amis, où, à force de boire à la santé du revenant, on avait presque perdu la raison; que de cris, que de promesses de dévouement! La sagesse ne se retrouvait plus dans ce groupe qui, prenant aussi les manières de la populace, improvisait des jeux, des rondes et des chants.

Les boutiques dans les environs de la place du Carrousel, au Palais-Royal, sur les quais, dans les rues du Bac, de Thionville, de la Monnaie, du Roule, de l'Arbre-Sec, des Poulies, Saint-Honoré et Croix-des-Petits-Champs demeuraient, comme aux fêtes, à moitié fermées. Les propriétaires montaient la garde à leurs mairies respectives, ou bien, sans quitter leur famille, envoyaient à la découverte leur premier garçon qui, emporté par la curiosité, comme le corbeau lors du déluge, ne revenait pas vers l'arche.

Vers dix heures, la foule couvrait déjà la place ; néanmoins on y circulait à l'aise, d'autant plus qu'une panique universelle avait fait rentrer les coucous, les cabriolets de place, les fiacres, les voitures de remise, les diligences, les charrettes ; cela s'était fait sans ordre, mais par l'effet d'une police sage. On avait décidé que pendant cette journée, où tant de causes pouvaient troubler la paix, la confusion ne serait pas augmentée par le fracas des transports.

Nous, qui avons vu Paris, pendant la semaine qui suivit les trois journées de 1830, nous savons combien la ville est triste lorsque aucun bruit ne règne dans les rues, quoique remplies de monde. Eh bien ! ce silence mystérieux, effrayant, couvrait toute la ville et était beaucoup plus terrible, aux alentours du Château et des quais. Les yeux de presque tous les assistans s'attachaient sur ce pavillon de l'horloge, auquel on demandait l'étendard aux nouvelles couleurs, que nul encore n'osait inaugurer.

En ce moment, une fumée épaisse, noire et puante s'éleva des cheminées, si élégamment sculptées, qui surmontent le pavillon de Flore;

un coup de vent rabattit le léger nuage, qui glissa pesamment tout le long de la toiture du Château. Alors un cri horrible se fit entendre : *Le feu est aux Tuileries ! le feu ! les Tuileries sont minées ! à la mort, en arrière ! sauve qui peut !*

J'ai pu les voir, ces hommes, ces femmes, ces enfans, partant avec une rapidité sans pareille, augmentant par leurs clameurs l'anxiété générale, refluant vers les ponts, les quais, les boulevarts, le Palais-Royal, répandant des bruits contradictoires, des mensonges irritans, s'épouvantant l'un l'autre, et ne trouvant personne pour les rassurer.

La garde nationale, plus calme, parce qu'elle était mieux composée, loin d'abandonner son poste, comme l'auraient voulu les malfaiteurs avides du pillage du Château, y pénétra, le fouilla, le sonda, alla s'informer de la cause de cette panique, et sut enfin que de fidèles serviteurs, restés pour détruire des masses d'écritures qui auraient perdu une foule d'imprudens, de solliciteurs, de malheureux, avaient mis maladroitement le feu à des cheminées qui n'avaient pas été ramonées depuis le commencement de l'hiver. On les engagea à pour-

suivre leur travail, à condition, néanmoins, qu'ils ne détruiraient que les seuls placets, pétitions, ou demandes de places, de charges, de bourses, de secours.

Je voyais d'un œil attentif ces mouvemens, je suivais leur diversité, lorsque étant allé sur le quai Voltaire, pour varier mon point de vue, je fus distrait du calme sans pareil qui régnait sur les deux rives de la Seine, par le bruit des pas de trois chevaux qui remontaient le quai depuis la Monnaie, se dirigeant vers le Pont-Royal et le Carrousel; c'étaient le général Excelmans, son aide de camp, et un simple chasseur.

Le général tenait roulé autour de son corps un magnifique, un gigantesque drapeau tricolore, ouvrage digne d'admiration, de la belle, de l'élégante, de la spirituelle et, mieux que cela, de la courageuse comtesse de B.... V.... d'An..... Les trois cavaliers se présentèrent à la grille de la cour du côté de l'eau, on la leur ouvrit après quelques pourparlers; et à deux heures vingt-deux minutes, les acclamations de la populace et le canon des Invalides saluèrent le nouveau drapeau national, qu'un léger souffle de vent agita, tandis que ceux qui le dé-

ployaient ainsi en triomphe jetaient, sans pudeur ni mesure, par dessus la plate-forme de la salle des maréchaux, de vieux drapeaux blancs, ou d'autres de rechange, que le peuple poursuivait, dans leur chute, de ses sifflets, de ses battemens de mains ironiques et de ses cris moqueurs.

Dès ce moment, la révolution me parut consommée; en même temps une voix intérieure me révéla pourquoi chacun tient tant à son symbole distinctif, pourquoi l'on s'identifie avec lui, et l'on regarde comme un honneur ou une honte les respects qu'on lui adresse, ou les outrages dont on le flétrit.

A deux heures, le duc d'Otrante, plus hardi que le duc de Rovigo, osa s'installer au ministère de la police, et à quatre on vit arriver, par la barrière du Trône, un détachement de vieux grognards, composé de deux cents hommes, à qui Napoléon avait donné *l'ordre exprès de prendre possession de Paris.*

A mesure qu'ils traversaient les boulevarts, des vivat, des cris de joie, les accueillaient; il n'y avait pas de faubourien, de fils de bonne mère, qui ne vînt à eux en les invitant à boire à la

santé de Napoléon et à la leur. Tant de toasts retardaient leur marche, la rendaient chancelante; que dis-je? le moment vint où, sous prétexte de fraternité, un garde national et un ouvrier durent prendre chacun le bras d'un fondé de pouvoirs de Napoléon, et les conduire ainsi jusque sur la place du Carrousel, à l'ancien hôtel de l'Archichancelier, qui était devenu la caserne des Cent-Suisses, de la maison du roi; elle prit le nom de *quartier de l'île d'Elbe*, qu'elle ne conserva pas long-temps; on en fit ensuite le *quartier des Braves*. Ceci déplut, avec raison, au reste de l'armée; enfin on effaça toutes ces inscriptions orgueilleuses, et l'on fit bien.

Plus la nuit approchait, plus on s'étonnait de ne pas voir paraître l'empereur: tout le monde savait que, la veille, il avait couché à Fontainebleau; que, le 20 au matin, une estafette, dépêchée par le comte de la Valette, lui avait appris le départ de la famille royale. Une superbe voiture attelée de huit chevaux, et ornée d'un écusson fraîchement peint, avait été envoyée au devant de S. M. Pourquoi ne paraissait-elle pas? qui la retenait?... Se méfiait-elle des Pa-

risiens ? Quelle cause mystérieuse l'arrêtait à la dernière poste de sa route, à la moins périlleuse ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais on n'a su par quelle fantaisie particulière Napoléon ne se mit en marche qu'à trois heures, et ne parut sous l'arc de triomphe des Tuileries qu'entre huit et neuf heures du soir.

C'était à la sortie d'un bal donné en l'île d'Elbe, par la princesse Pauline, dans la nuit du 25 au 26 février, que l'empereur Napoléon s'était embarqué pour tenter avec onze cents hommes la conquête de son ancien empire. Il trompa la surveillance des Anglais, toucha le brick du capitaine Andrieux, et vint, le 1er mars, descendre à Cannes, dans le golfe de Juan.

Outre le général Bertrand, son grand maréchal de palais, il avait avec lui deux héros simples et modestes, le sage Drouot et l'impétueux Cambrone. On s'occupa, pendant la traversée, à copier ces proclamations, chefs d'œuvre d'éloquence militaire, qui assurent à leur auteur un rang si distingué dans ce genre de littérature noble et sublime. Je ne peux résister au

plaisir de les rapporter, bien assuré de celui que mes lecteurs auront à les trouver ici.

« Soldats ! *nous n'avons pas été vaincus ;* » deux hommes, sortis de nos rangs, ont trahi » nos lauriers, leur pays, leur prince, leur » bienfaiteur.

» Ceux que nous avons vus, pendant vingt-cinq » ans, parcourir toute l'Europe, pour nous » susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à » combattre contre nous dans les rangs des ar- » mées étrangères, en maudissant notre belle » France, prétendraient-ils commander et en- » chaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu » en supporter les regards ? Souffrirons-nous » qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux, » qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos » biens, qu'ils calomnient notre gloire ? Si leur » règne durait, tout serait perdu, même le sou- » venir de nos immortelles journées.

» Avec quel acharnement ils les dénaturent ; » ils cherchent à empoisonner ce que le monde » admire ; et s'il reste encore des défenseurs de » notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis

» que nous avons combattus sur le champ de ba-
» taille.

» Soldats, dans mon exil, j'ai entendu votre
» voix; je suis venu à travers les obstacles et les
» périls.

» Votre général, appelé au trône par le choix
» du peuple et élevé sur vos pavois, vous est
» rendu, venez le joindre.

» Arrachez ces couleurs que la nation a pros-
» crites et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent
» de ralliement à tous les ennemis de la France.
» Arborez cette cocarde tricolore, vous la por-
» tiez dans vos grandes journées.

» Nous devons oublier que nous avons été les
» maitres des nations; nous ne devons pas souf-
» frir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui pré-
» tendrait être maitre chez nous? qui en aurait
» le pouvoir? Reprenez ces aigles que vous aviez
» à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Fried-
» land, à Judella, à Eckmuhl, à Essling, à
» Wagram, à Smolensk, à Montereau, à Lut-
» zen, à Wurschen, à Montmirail. Pensez-vous
» que cette poignée de Français aujourd'hui si
» arrogans puisse en soutenir la vue? Ils re-
» tourneront d'où ils viennent, et là, s'ils veu-

» lent, ils régneront comme ils prétendent avoir » régné pendant dix-neuf ans.

» Vos biens, vos rangs, votre gloire, les » biens, les rangs, la gloire de vos enfans n'ont » pas de plus grands ennemis que ces princes » que les étrangers nous ont imposés; ils sont les » ennemis de notre gloire, puisque les récits de » tant d'actes héroïques qui ont illustré le peuple » français combattent contre eux pour se sous- » traire à leur joug et à leur condamnation.

» Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, » du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la » grande armée sont humiliés; leurs honora- » bles cicatrices sont flétries; leurs succès se- » raient des crimes; ces braves seraient des re- » belles si, comme le prétendent les ennemis du » peuple, les souverains légitimes étaient au mi- » lieu des armées étrangères; les honneurs, les » récompenses, les affections sont pour ceux qui » les ont servis contre la patrie et nous.

» Soldats, venez vous ranger sous les dra- » peaux de votre chef, son existence ne se com- » pose que de la vôtre; ses droits ne sont que » ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son » honneur, sa gloire ne sont autres que votre in-



» térêt, votre gloire, votre honneur. *La victoire » marchera au pas de charge; l'aigle, avec les » couleurs nationales, volera de clocher en clo- » cher jusqu'aux tours de Notre-Dame;* alors » vous pourrez montrer avec honneur vos cica- » trices, alors vous pourrez vous vanter de ce » que vous aurez fait; vous serez les libérateurs » de la patrie.

» Dans votre vieillesse, entourés et considérés » de vos concitoyens, ils vous entendront avec res- » pect raconter vos hauts-faits; vous pourrez dire » avec orgueil : *Et moi aussi je faisais partie » de la grande armée* qui est entrée deux fois » dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, » de Berlin, de Madrid, de Moskou; qui a dé- » livré Paris de la souillure, de la trahison que la » présence de l'ennemi y a empreintes. Honneur » à ces braves soldats, la gloire de la patrie, et » honte éternelle aux Français criminels, dans » quelque rang que la fortune les ait fait naî- » tre, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'é- » tranger pour déchirer le sein de la patrie. »

Cette pièce, véritablement propre à séduire les soldats, produisit parmi eux un effet extraordinaire; elle enleva aux Bourbons des régi-

mens entiers. Napoléon dut d'abord s'applaudir du profit qu'il en retirait; ce ne fut que plus tard qu'il put reconnaître le mal énorme qu'elle lui faisait à lui personnellement, ainsi que la suivante, qui s'adressait à l'universalité des citoyens; son titre était :

PROCLAMATION AU PEUPLE FRANÇAIS.

« Français,

» La défection du duc de Castiglione (Augereau) livra Lyon sans défense à nos ennemis. » L'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la » bravoure et le patriotisme des troupes qui la » composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé, et d'arriver sur le flanc gauche de l'armée ennemie qui » menaçait Paris.

» Les victoires de Champ-Aubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamps, » de Mormans, de Montereau, de Craon, de » Reims, d'Arcis-sur-Aube, de Saint-Dizier; » l'insurrection des braves paysans de la Lorraine et de la Champagne, de l'Alsace, de la

» Franche-Comté et de la Bourgogne; et la posi-
» tion que j'avais prise sur les derrières de l'armée
» ennemie, en la séparant de ses magasins, de
» ses pièces de réserve, de ses convois, de tous
» ses équipages, l'avaient placée dans une situa-
» tion désespérée. Les Français ne furent jamais
» sur le point d'être plus puissans, et l'armée enne-
» mie était perdue sans ressources; elle eût trouvé
» son tombeau dans ces vastes contrées qu'elle
» avait si impitoyablement saccagées, lorsque
» la trahison du duc de Raguse livra la capitale
» et désorganisa l'armée; la conduite de ces deux
» généraux, qui trahirent à la fois la patrie, leur
» prince et leur bienfaiteur, changea le destin de
» la guerre; la situation de l'empereur était telle,
» qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Pa-
» ris, il était sans munitions par la séparation de
» ses pièces de réserve.

» Dans ces nouvelles et grandes circonstances,
» mon cœur fut déchiré, mais mon ame resta
» inébranlable; je ne consultai que l'intérêt de
» la patrie, je m'exilai sur un rocher au milieu
» des mers; ma vie vous était et devait encore
» vous être utile; je ne permis pas que le grand

» nombre de citoyens qui voulaient m'accompa-
» gner partageât mon sort ; je crus leur présence
» utile à la France, et je n'emmenai avec moi
» qu'une poignée de braves nécessaires à ma garde.

» Élevé au trône par votre choix, tout ce qui
» a été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-
» cinq ans, la France a de nouveaux intérêts, de
» nouvelles institutions, une nouvelle gloire, qui
» ne peuvent être garantis que par un gouver-
» nement national et par une dynastie nés dans
» ces nouvelles circonstances ; un prince qui ré-
» gnerait sur vous, qui se serait assis sur mon
» trône par la force des mêmes armées qui ont
» envahi notre territoire, chercherait en vain à
» s'étayer des principes du droit féodal, il ne
» pourrait assurer que l'honneur et les droits
» d'un petit nombre d'individus ennemis du
» peuple qui, depuis vingt-cinq ans, les a con-
» damnés dans toutes nos assemblées nationales ;
» votre tranquillité intérieure et votre considéra-
» tion seraient à jamais perdues.

» Français, dans mon exil, j'ai entendu vos
» plaintes et vos vœux. Vous réclamiez ce gou-
» vernement de votre choix qui seul est légitime ;

» vous accusiez mon long sommeil ; vous me re-
» prochiez de sacrifier à mon repos les grands
» intérêts de la patrie.

» J'ai traversé les mers au milieu des périls
» de toute espèce ; j'arrive parmi vous pour re-
» prendre mes droits, qui sont les vôtres. Tout
» ce que des individus ont fait, écrit ou dit de-
» puis la prise de Paris, je l'ignorerai toujours ;
» cela n'influera en rien sur le souvenir que je
» conserve des services importans qu'ils ont ren-
» dus : car il est des évènemens d'une telle na-
» ture, qu'ils sont au dessus de l'organisation
» humaine.

» Français, il n'est aucune nation, quelque
» petite qu'elle soit, qui n'ait le droit et qui ne
» se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un
» prince imposé par un ennemi momentanément
» victorieux. Lorsque Charles VII rentra à Paris
» et renversa le trône éphémère de Henri VI, il
» reconnut tenir son trône de la vaillance de ses
» braves et non d'un prince régent d'Angle-
» terre.

» C'est à vous seuls et aux braves de l'armée
» que je fais et ferai toujours gloire de tout de-
» voir. »

Cette proclamation, inférieure à la première, portait un cachet d'embarras : il en coûtait au grand homme d'aborder franchement la souveraineté du peuple, dont il connaissait le péril. Il est à remarquer que cette proclamation avait été composée à l'île d'Elbe et quand il se regardait comme jouissant de la plénitude des droits impériaux, c'est à dire ne relevant que de Dieu et de son épée; mais, lorsque Napoléon eut traversé la France, quand il eut vu avec dépit la noblesse l'abandonner, et avec satisfaction la populace venir à lui, dès ce moment il se fit sans-culotte; ce ne fut plus le même homme; ses discours furent empreints des formules, des idées de 1792 et de 1793. Il porta le jacobinisme sur le trône : et elle n'a pas voulu depuis en redescendre. C'est lui à qui elle doit cette nouvelle vie, c'est lui qui a perdu la monarchie pour long-temps : je le prouverai ailleurs.

Immédiatement après le débarquement, Napoléon détacha vingt-cinq hommes sur Antibes. L'officier qui commandait dans cette place, fort loin de les accueillir, les fit prisonniers : ce début fut de mauvais augure.

En même temps, le prince de Monaco, ex-

chambellan de l'empereur, et qui, depuis, était passé au service de Joséphine, venait d'être réintégré par le congrès de Vienne dans sa modeste principauté de Monaco. Accompagné de deux gendarmes qu'on lui avait prêtés pour lui faire honneur, il venait de Fréjus et comptait coucher à Nice. Arrêté sur la route, il se trouva face à face avec son ancien maître; jamais rencontre ne lui fut plus désagréable. Ce pauvre prince, pour se laver de son état de domesticité, s'était permis d'insulter le lion absent. Le lion pouvait savoir cette peccadille et la punir; il fit comme s'il n'eût rien su.

M. de Monaco aurait bien voulu également prendre des airs de monarque en présence du général Bonaparte : c'était jouer gros jeu. Il n'alla pas jusque-là; il affecta, au contraire, quoi qu'il en ait dit depuis, les formes les plus cérémonieuses. L'empereur, en riant, lui dit : « Prince, vous devriez me suivre et reprendre votre service; car, voyez-vous, parmi tous ces braves, il n'y en a pas un capable d'être chambellan : ce sont des ours mal léchés; vous êtes si poli. »

M. de Monaco répondit, de l'air le plus humble :

« Eh! Sire, que Votre Majesté permette que, comme elle, je sois impatient d'aller trôner à Monaco et me faire sacrer à Menton; dès que la chose sera terminée, je reprendrai la poste et j'arriverai à Paris aussitôt que l'empereur. »

Le motif était plausible. Napoléon, après avoir demandé des nouvelles de plusieurs personnes de Paris, lâcha son ex-chambellan; à une heure du matin, et par un temps superbe, le bivouac fut levé.

L'entrée à Cannes dédommagea Napoléon de l'échec d'Antibes; le peuple l'accueillit avec transport. Il en fut autant à Grasse, bien que les royalistes eussent fait courir le bruit que les troupes venues par mer étaient un ramas de corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli; cela avait fait peur; mais, lorsque la vérité fut connue, la population entière accourut pour le voir et l'applaudir.

Les six pièces de canon apportées de l'île d'Elbe devenant embarrassantes pour la traverse des

montagnes, on les laissa à Grasse. C'était montrer que l'on espérait en trouver plus loin.

A Barême, où l'on coucha le 3, à Digne, à Castellane, l'enthousiasme s'accrut.

Le 5, la forteresse de Sisteron se rendit au général Cambrone, qui commandait quarante hommes.

Gap, le même soir, reçut Napoléon. Il fut si satisfait de la manière dont on était venu à lui dans les hautes Alpes, qu'il en remercia les habitans par une proclamation.

Les habitans de Saint-Bonnet, le voyant arriver avec une si faible escorte, lui dirent :

« Sire, nous allons sonner le tocsin, et la campagne en masse se levera pour vous accompagner.

— » Non, répondit Napoléon ; vos sentimens me sont connus : je ne me suis pas trompé lorsque j'ai pensé que je trouverais en vous de la sympathie. Je n'ai besoin que de soldats ; tous ceux que je rencontrerai viendront à moi ; vous autres, restez tranquilles.

Le 6, la halte eut lieu à Gap ; on approchait de la troupe de ligne. Cambrone, toujours avec ses quarante hommes, couchait à la Mure en

avant-garde. Là il rencontra l'avant-garde de l'armée du roi, forte de six mille hommes. Il voulut parler aux braves qui la composaient; on lui répondit que tout colloque était interdit, et en même temps cette avant-garde, comme si elle eût craint le contact de l'empereur, recula. Napoléon se mit à courir après elle et envoya d'abord son officier d'ordonnance Revel avec ordre de parlementer. On ne voulut pas l'entendre. Alors Napoléon, par une de ces résolutions que le génie seul inspire et qui ne peuvent profiter qu'aux grands hommes, s'avança, mit pied à terre; ses grognards suivaient, l'arme renversée, et quand il fut à la portée de la voix, il regarda le bataillon opposé de son œil d'aigle : tous frémirent de terreur et d'amour. Il le vit; et, prenant la parole :

« Me voilà, reconnaissez-moi; s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son empereur, il peut le faire. »

Tous, tombant à ses pieds, crièrent: Vive l'empereur!...

CHAPITRE VII.

Suite de la scène héroïque de Vizille. — Paroles de Napoléon. — Son injustice relevée par une note. — Combien de fois la nation réveilla son pacte avec les Capétiens. — Réponse des paysans. — Venue de Labédoyère. — *Voici le coucou !* — Entrée dramatique à Grenoble. — Lasbarres. — *Les Trois Dauphins.* — Mot adroit de Napoléon. — Les portes de Grenoble. — Détails de la prise de possession de Lyon. — Funestes décrets impériaux. — Les douze proscrits. — Proclamation aux Lyonnais. — Voyage. — Le maréchal Ney. — Fontainebleau. — Entrée à Paris. — Délire des amis de l'empereur. — Détails de son arrivée aux Tuileries. — Carnot et Fouché. — Un journal. — Nominations aux ministères et dans la maison impériale. — Lucien devient prince français. — Singularité de l'Almanach des Cent Jours. — Conseil d'État. — Marchangy. — Détails de mes rapports avec Carnot. — Fouché me rend suspect. — On m'envoie dans le Midi avec une mission. — Colloque avec Fouché. — Lettre que j'écris à l'empereur.

Dès ce moment, la couronne passa de Louis XVIII à Napoléon Bonaparte.

On ne tue pas les héros en pareille circonstance, on court à eux, on leur jure de les suivre.

partout où ils voudront aller; quel régiment d'ailleurs avait-on choisi pour combattre *Jean de l'Épée ou père la Violette*, comme les soldats nommèrent alors Napoléon ? un de ceux qui, sous ses ordres, avaient fait les anciennes campagnes d'Italie. La troupe arracha de ses shakos la cocarde blanche, arbora la tricolore, que les grognards se distribuèrent, et se rangea en bataille pour que l'empereur la passât en revue.

Elles pleuraient, ces vieilles moustaches, personne ne se lassait de crier : *Vive l'empereur !* de lui souhaiter mille prospérités. A compter de ce moment, le bataillon du 5e ne le quitta plus, et le 26 mars, aux Tuileries, Napoléon, en récompense, lui dit publiquement dans la cour du château.

« ..Je dois témoigner ma reconnaissance à ces braves et à la compagnie de mineurs qui les suit; car, lorsqu'ils pouvaient me tuer, ils vinrent, dans un défilé dont ils étaient les maîtres, se ranger autour de ma personne. »

Cette scène, supérieure à tout ce que les temps anciens et modernes offrent de sublime, eut lieu en présence de la population des montagnes; elle y applaudit avec enthousiasme; paysans, sol-

dats, tous s'embrassèrent. On n'explique pas, mais on est forcé d'avouer cet ascendant sans exemple que l'empereur exerçait sur les Français.

Cependant celui-ci, habile à profiter de tout, et se voyant écouté des militaires et des villageois, leur dit :

« Soldats, je viens avec une poignée de braves,
» parce que je compte sur le peuple et sur vous.
» Le trône des Bourbons est illégitime, puisqu'il
» n'a pas été élevé par la nation (1); il est con-
» traire à la volonté nationale, puisqu'il est con-
» traire aux intérêts du pays, et qu'il n'existe
» que dans l'intérêt de quelques familles.

(1) Une famille qui règne depuis neuf cents ans au moins n'est pas illégitime ; l'épithète est absurde : on trouve d'ailleurs, dans notre histoire, dix renouvellemens du pacte qui lie la nation à nos rois ; la scène qui, sous Philippe-Auguste, précéda la bataille de Bouvines ; les bourgeois de Paris volant à la défense de Saint-Louis ; la déclaration des États Généraux, en 1317 ; celle de 1328 ; Édouard III, d'Angleterre, disputant la légitimité à Philippe VI. Pendant le triste règne de Charles VI, l'usurpation des rois anglais engagea la nation à renouveler son pacte, par le sacre de Charles VII, fils et suc-

» Demandez à vos pères, interrogez ici tous » ces habitans qui arrivent des environs, vous » apprendrez de leur bouche la véritable situa- » tion des choses; ils sont menacés du retour » des dîmes, des priviléges, des droits féodaux, » et de tous les abus dont vos succès les avaient » délivrés : n'est-il pas vrai, paysans?...»

A cette interpellation hardie, mais de l'effet de laquelle un homme tel que lui était sûr, les Dauphinois s'écrièrent d'une voix unanime : « Oui, Sire, on voulait nous attacher à la terre, vous venez comme l'ange du Seigneur pour nous sauver. »

Les paysans disaient faux; mais, trompés eux-mêmes, ils trompèrent la troupe. Les Bour-

cesseur de ce monarque; il fut encore renouvelé à l'avènement de Louis XII; à celui de François Ier; par les États Généraux et le Parlement de Paris; au temps de la Ligue et en 1593; lors de l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne; en 1700, par les Etats Généraux, et, plus solennellement que jamais, le 5 du mois de mars 1302; par la lettre de Napoléon à Louis XVIII, pour lui demander son abdication; par le Sénat, le 3 avril 1814; par le dépôt, aux archives de l'État, de l'abdication de S. M. Charles X, en août 1830. En voilà treize, j'en ai omis. L. L. L.

bons, en 1815, ne voulaient pas plus la féodalité qu'ils ne la voudraient aujourd'hui.

Peu après, des clameurs se font entendre, on regarde dans le lointain, c'est le 7e régiment de ligne, ayant en tête son colonel le marquis Henri de Labédoyère; soldats et chefs ont manqué de patience, tant ils sont pressés de voir l'empereur. Les voilà venant au pas de course; ils se jettent aux pieds du héros. On crève un tambour, on en tire une aigle, c'est celle du égiment.

« *Voici le coucou!* » s'écrient avec une joie d'enfant ces hommes de bronze. Un autre tambour cachait des cocardes tricolores, et en un instant les couleurs de la royauté ont disparu.

Napoléon complimenta Labédoyère et son régiment, et à sa tête marcha vers Grenoble.

Tout était agitation et trouble dans cette place importante. Ville de guerre, elle renfermait d'immenses approvisionnemens et des munitions de tout genre; cité civile, elle était la capitale d'une ancienne province, le chef-lieu d'une division militaire, d'une cour royale, et une foule d'établissemens s'y trouvaient réunis, jusqu'à une école de droit.

La nuit arriva, on avait fait concentrer les

troupes dans Grenoble et fermer les portes. Le 3ᵉ régiment du génie, fort de deux mille sapeurs ; le 11ᵉ de ligne ; deux derniers bataillons du 5ᵉ ; le premier, arrivant de Vizille avec l'empereur ; enfin le 4ᵉ d'artillerie où, vingt-cinq ans auparavant, Napoléon avait été fait capitaine, occupaient les remparts avec la garde nationale et la population dont les sentimens étaient unanimes.

A huit heures et demie, des Polonais en avant-garde, commandés par le baron Jermanouski, major, et par les capitaines Bulinski et Schultz, font une reconnaissance à la porte de Bonne, qui a reçu ce nom de celui que portait la famille du fameux connétable de Lesdiguières. L'empereur parut aussitôt dans le faubourg, et sa présence fut signalée par des vivat et des transports frénétiques. Oh ! comme le cœur battait aux soldats placés sur les remparts !

La porte de Bonne était fermée, le général Marchand qui commandait en avait emporté les clefs.

« Camarades, ouvrez-nous, » criaient les guerriers de Napoléon et les faubouriens.

« Vive l'empereur! » répondait-on de la ville et du haut des remparts. La garnison, la garde

nationale, le peuple poussaient le même cri, répété par les canonniers, bien qu'ils fussent à leurs pièces mèche allumée et que l'ordre de tirer leur eût été donné.

La porte restait fermée, des sapeurs l'attaquent avec leurs haches, celles des charpentiers du faubourg les secondent; ici, on se sert de barres de fer pour soulever les battans sur leurs gonds; là, un serrurier adroit fait sauter la serrure, un craquement se fait entendre, on claque des mains; la porte chancelle, s'ébranle, tombe aux cris de *Vive l'empereur!* et, par son ouverture, on voit la ville illuminée, les habitans aux fenêtres ou devant les maisons portant tous des torches ou des branches de laurier.

L'avant-garde, composée de Polonais, de sapeurs, de troupes de ligne, de gens du faubourg, défila en triomphe; en arrière, à quelque distance et au milieu d'un espace vide, paraissait Napoléon, seul et à cheval. Certes, celui qui aurait voulu lui tirer un coup de fusil aurait pu le faire, son imprudence faisait frémir même les indifférens.

Labédoyère, son régiment, le bataillon du 5e, les grognards suivent l'empereur; une foule im-

mense se précipite sur son passage; tous se mêlent; soldats, citoyens, confondent leurs cris et leurs sentimens; il y a quelque chose d'énergique, de sublime, de menaçant dans cette pompe nouvelle. Napoléon dut se croire légitime, surtout lorsque le maire en costume, les adjoints, nombre de fonctionnaires vinrent à lui et le haranguèrent comme s'il fût arrivé d'un voyage d'agrément.

On voulut le loger à la préfecture, il s'y refusa. « Non, dit-il, un de mes anciens guides, Lasbarres, tient ici l'auberge des *Trois Dauphins*; il y a long-temps que je ne l'ai vu, il ne sera pas fâché de me donner une chambre; Messieurs, nous sommes à une époque où il fait bon d'avoir des amis, et Lasbarres est le mien. »

Ces paroles négligemment prononcées, entendues par les Grenoblois, produisirent l'effet que Napoléon s'en promettait; on admira l'empereur qui n'oubliait pas un sujet obscur, le grand général qui, au bout de tant d'années, avait présent le nom de son vieux soldat.

Le peuple est vain, il aime qu'on s'occupe de lui; l'affront le plus sanglant que l'on puisse faire à un ouvrier, c'est de ne pas le

reconnaître ; il est fier quand il n'est pas oublié.

Lasbarres, l'hôtelier des *Trois-Dauphins*, attendait son hôte auguste ; dès que le débarquement lui avait été connu, il s'était écrié :

« Si Napoléon passe à Grenoble, il viendra coucher chez moi. »

A la vue de son souverain, il poussa des cris de joie, se précipita sur sa main qui lui fut tendue :

« Je peux mourir maintenant, dit-il, je laisserai un nom, qui ne me suivra pas dans la tombe. »

Il avait raison, le nom de Lasbarres vivra.

Napoléon était à peine installé chez son ex-guide, lorsqu'un bruit de trompettes, de tambours, de cornets à bouquin, de mauvais violons, de flûtes, se fit entendre. Cette sauvage harmonie, les acclamations qui s'y mêlaient, annonçaient une autre scène de ce drame. Le peuple, les soldats, ayant achevé de renverser la porte de Bonne, en chargèrent les débris sur leurs épaules et les mirent par terre en présence de l'empereur. Un ouvrier, ancien fantassin, du nombre de ceux qui avaient dormi

à l'ombre des Pyramides, prenant la parole au nom de tous, dit :

« Napoléon, nous n'avons pu t'offrir les clefs de ta bonne ville de Grenoble, mais en revanche en voilà les portes. »

L'hommage était neuf, il fut reçu avec plaisir.

Il y eut grand lever le lendemain à l'auberge des *Trois-Dauphins*. La cour impériale, car elle reprit dès lors ce nom, l'évêque, les tribunaux les administrations, haranguèrent S. M. Elle leur parla de ses projets pour le bonheur de la France; et, en particulier, de la reconnaissance qu'elle vouerait toujours à Grenoble. Le savant Fourier, préfet de l'Isère, se montra; l'empereur l'avait connu en Égypte, il lui confia, quelques jours après, la préfecture de Lyon.

Le 9 mars, l'empereur coucha au village de Bourgoins, sans se douter que le *Moniteur* le faisait tuer ce jour-là, et dans ce lieu même, par Monseigneur le duc d'Orléans; les villageois lui servaient d'escorte, et lui, en revanche, leur disait :

« Ah ! je retrouve ici les sentimens qui, il y a

vingt ans, me firent saluer la France du nom de grande nation ; oui, vous êtes encore la grande nation, et vous le serez toujours. »

Il s'avançait vers Lyon, où Monsieur le comte d'Artois tentait encore de ranimer le zèle des troupes ; soins perdus, cet excellent prince dut retourner le cœur navré d'avoir été si mal compris par ses frères qui, un jour, devaient être ses enfans. On avait barricadé le pont Morand et celui de la Guillottière, on parlait de les couper ; peine inutile, Napoléon serait venu à travers le fleuve.

A trois heures de l'après-midi du 10, le maréchal Macdonald, duc de Tarente, modèle de cette fidélité qui ne se dément pas, conduisit deux bataillons sur le pont de la Guillottière ; pendant qu'ils s'approchaient des barricades, une reconnaissance du 4e de hussards déboucha du faubourg, précédée de quelques centaines de jeunes lyonnais, tous criant : Vive l'empereur !

Ce cri, semblable aux trompettes des juifs devant Jéricho, renversa les barricades du pont, comme il avait précédemment enfoncé la porte de Bonne ; il fut répété par le détachement du maréchal, et soudain, des deux côtés, on précipita dans le Rhône les poutres, les arbres, les tonneaux,

les planches qui simulaient une résistance. Les soldats, débarrassés de ces obstacles, tombèrent dans les bras les uns des autres, et vingt mille habitans, placés sur les deux bords du fleuve, applaudirent à ce mouvement fraternel et instantané.

Déjà S. A. R. le maréchal, le préfet avaient quitté la ville, mais aucun officier supérieur ne les suivit.

A sept heures, l'empereur se porta au galop sur Lyon, pour passer la revue et se mettre à la tête de ces mêmes troupes qui devaient lui en interdire l'entrée; aucune garde ne le séparait du peuple; lui touchait la botte ou le pan de sa redingote, qui voulait; il saluait tout le monde. Un homme lui offrit du vin dans un verre.

« Je n'ai pas plus soif, dit-il avec majesté, que ces cent mille Lyonnais qui ne songent pas à boire. »

Ce fut par ce détour adroit qu'il s'épargna une bassesse.

Là encore, la Cour royale, toutes les autorités, moins le préfet, parurent au grand coucher; et, au grand lever, les vicaires de son oncle, le car-

dinal Fesch, archevêque de Lyon, lui firent les honneurs du palais archiépiscopal.

Ce fut à Lyon que, commençant à ressentir l'enivrement de la victoire, Napoléon rendit cette foule de décrets qui lui firent tant de mal, parce qu'ils étaient tous empreints de son ancien despotisme; le général Bertrand ne voulut pas même les contre-signer tous, bien que dans le *Moniteur* ils portent son attache. Napoléon abolit la charte constitutionnelle, les deux Chambres qui s'y rattachaient, les ordres royaux du Saint-Esprit, de Saint-Louis, de Saint-Michel, de Saint-Hubert; il cassa toutes les nominations faites par les Bourbons, dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, dans les armées de terre et de mer, et treize Français, mis par lui hors la loi, devaient voir confisquer leurs biens et périr du dernier supplice.

Cette liste, commençait par le prince de Benevent et finissait par le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld; c'était parcourir tous les degrés de l'échelle de réputation politique et de génie; il y avait là, outre, cet *alpha* et cet *oméga*, le duc de Dalberg, l'un des hommes les plus comblés de bienfaits par Napoléon, et qui, comme

de juste, s'était montré le plus implacable de ses ennemis ; l'abbé de Montesquiou, qui paya ainsi la longue clémence dont on usait envers lui depuis 1800 : on sait que cet abbé avait toujours conspiré dans les salons ou les boudoirs, sans descendre jamais dans la rue, avant 1814. Le comte de Jaucourt, et le marquis de Beurnonville ; leur tort était d'avoir, au mois d'avril précédent, composé avec les précédens le gouvernement provisoire ; le comte Lynch, maire de Bordeaux ; on punissait en lui la journée du 12 mars ; le comte Alexis de Noailles y figurait pour son patriotisme actif ; quant au baron de Vitrolles, Napoléon, sans preuve sans doute, a toujours prétendu que ce seigneur avait, à diverses reprises, détaché contre lui des assassins ; cela ne se peut pas ; le marquis de la Roche-Jacquelin, en souvenir et comme représentant de la Vendée ; M. Bellart, signataire de l'adresse du conseil général du département de la Seine, pour adhérer à la déchéance ; Fauvelet de Bourienne ; son nom entachait les autres.

Les gardes du corps étaient cassés ; ils devaient sortir de Paris et s'éloigner à une distance de

quarante lieues; en un mot, la foudre tombait de toutes parts. Napoléon s'annonçait comme implacable, et certes il ne l'était pas.

Ces décrets précipités répandirent la terreur dans la France et provoquèrent une deuxième émigration; le plus solennel fut celui qui ordonna la réunion à Paris, en *champ de mai*, des colléges électoraux des départemens, ou au moins de leurs délégués. Napoléon, prêt à poursuivre sa route, adressa la proclamation suivante aux Lyonnais transportés.

« Au moment de quitter votre ville pour me » rendre dans ma capitale, j'éprouve le besoin » de vous faire connaître les sentimens que vous » m'avez inspirés; vous avez été toujours au » premier rang dans mon affection; sur le trône » ou dans l'exil, vous m'avez toujours montré » les mêmes sentimens; ce caractère élevé qui » vous distingue spécialement vous a mérité mon » estime. Dans des momens plus tranquilles, je » reviendrai pour m'occuper de vos besoins et » de la prospérité des manufactures de votre » ville.

» Lyonnais, je vous aime!!! »

Le 13, à sept heures du soir, il entrait dans

Mâcon. Partout une foule empressée, fanatique l'environnait; elle se composait de paysans, de bourgeois, d'industriels, d'ouvriers; les nobles seuls se tenaient à l'écart, et leur fidélité au roi irritait l'orgueil de Napoléon. Plus il avançait, plus il se confirmait dans la fatale pensée qu'il devait faire cause commune avec le peuple; et, avec son secours, il se flattait de contenir les étrangers et le faubourg Saint-Germain. Il en résulta que, par cette idée déplorable, il rendit une existence au jacobinisme qui n'était plus qu'un être de raison depuis la chute du gouvernement républicain.

Napoléon, dans cette occurrence, était injuste; la noblesse pouvait-elle lui sacrifier, dès le premier jour, ses affections de quatorze cents ans? Elle avait d'ailleurs juré fidélité au roi, elle connaissait le prix d'un serment, et elle attendait, pour le reconnaître, que le roi l'en dégageât, comme lui, empereur, l'avait fait à Fontainebleau par l'acte solennel de son abdication.

Le 14, il coucha dans la ville d'Autun; le 16, à Avallon; le 17, à Auxerre. Ce fut là que le maréchal Ney le rejoignit; car, dès le 13, il avait fait afficher, à Lons-le-Saulnier, un ordre

du jour, dans lequel il apprenait à l'armée sa trahison, ou, si on l'aime mieux, son erreur; je suis même convaincu d'une chose, c'est que le maréchal crut bien faire. Mais quel exemple il donnait à l'avenir!

Napoléon, le 19, se trouvait à Fontainebleau, où des souvenirs bien différens durent se présenter à son esprit : il s'y vit entouré de courtisans qui venaient le reprendre au lieu même où ils l'avaient quitté. En y arrivant, il demanda si Berthier, si Rovigo l'avaient devancé. Hélas! le premier, comme je l'ai dit, n'avait pas cru pouvoir décemment quitter le roi; le second, quoi qu'il en dise dans ses mémoires, s'il n'osa pas se montrer à Fontainebleau, y envoya du moins une lettre où, se prosternant devant son maître, il répétait son triple *meâ culpâ*.

Un brillant cortége et une foule immense rejoignirent l'empereur, le 20 mars, vers six heures du soir; il refusa les voitures triomphales qu'on lui avait préparées, insistant pour ne se servir que de la calèche dans laquelle il avait fait la route depuis Cannes; elle l'avait déjà conduit de Fontainebleau à Fréjus; elle devait, plus tard, le transporter à Rochefort.

Huit à dix voitures de poste, remplies de personnes de la suite de S. M., venaient après. Des deux côtés du chemin, les lanciers polonais servaient d'escorte et éclairaient la route.

Arrivé aux barrières de Paris, l'empereur vit venir à lui l'armée que devait commander le duc de Berri. Officiers, soldats, généraux, infanterie légère, infanterie de ligne, dragons, lanciers, cuirassiers, artillerie, tous se pressaient au devant de leur général et de leur empereur. La cocarde blanche fut foulée aux pieds, et la tricolore arborée par chaque soldat qui avait, d'avance, caché la sienne au fond de son sac.

L'empereur, pressé d'arriver, eut bientôt dépassé toute cette armée en délire; à neuf heures du soir, se dérobant à l'attente des Parisiens, évitant la solennité d'une marche triomphale le long des boulevarts, il arriva inopinément sous l'arc de triomphe du Carrousel; mais là, reconnu par le groupe des officiers qui, dès le matin, occupaient ce poste, il fut enlevé de sa calèche et porté sur les bras à travers la cour, le vestibule, le grand escalier et les appartemens du Château.

C'était à qui l'approcherait, le toucherait, lui

parlerait; lui, pressé, haletant, ne sachant à qui entendre, s'écriait en riant: « Eh! mes amis, vous étouffez votre empereur; laissez-lui au moins la vie, il en a besoin pour vous aimer, pour se montrer reconnaissant. »

Il parlait en vain; le mouvement d'ascension continua; on remarqua, parmi les porteurs, le comte de Montalivet, le comte de la Valette, le grand-maître des cérémonies. Enfin, on put fermer la porte de la chambre impériale. Là finit la plus singulière entreprise, la plus bizarre qui jamais ait eu lieu, la conquête d'un royaume par un homme presque seul; mais, là aussi, prit complètement fin la fortune de Napoléon; son étoile, si brillante, s'éclipsa dès cette nuit, et son regard inquiet ne la retrouva plus dans le ciel. Tout désormais ne fut pour lui qu'une longue série de mécomptes et de malheurs.

La reine d'Espagne, femme du roi Joseph, et la reine Hortense, furent les seules personnes de la famille impériale qui, ce soir-là, se présentèrent à l'empereur. La reine Hortense, sa fille chérie, tomba dans ses bras en sanglotant, en versant de bien douces larmes; Napoléon lui rendit paternellement ces preuves d'affection. Il

remercia ses grands-officiers, ses serviteurs, tous réunis à leurs postes; il leur promit un heureux avenir. Et, ce soir encore, nous rêvâmes tous des victoires.

Confondu dans cette foule où je ne me faisais remarquer que par mon costume d'auditeur au conseil d'État, que j'avais fait venir à Paris vers la fin de l'année précédente, j'eus ma part du bon accueil de Napoléon. Je l'entendis dire :

« Ce pauvre archichancelier est donc malade? Qu'on lui dise que provisoirement il sera chargé du porte-feuille de la justice. »

En effet, le prince Cambacérès manquait à cette réunion. Il ne m'avait pas trompé en m'assurant que, s'il reparaissait aux Tuileries, ce serait par obéissance à des ordres réitérés. Mais tout à coup une porte de derrière s'ouvrit, et deux hommes parurent, se donnant la main : c'étaient le duc d'Otrante et Carnot. Malheureusement pour moi, je me trouvai si près de cette porte, que je fus le premier que Fouché reconnut; il me salua si amicalement de la main, que je dus me croire perdu sans ressource dans son esprit; je ne me trompais pas.

Napoléon, sans paraître étonné de voir en-

semble ces personnages si divergens, leur fit bon accueil et se hâta de remercier Carnot de sa brillante et admirable défense d'Anvers.

« Sire, dit Carnot, je voyais dans Anvers la patrie. »

Un homme plus courtisan aurait ajouté : *Et l'empereur aussi;* Carnot n'en dit rien..... Peu après, l'empereur donna congé; le gros partit, il ne resta que les intimes.

Le lendemain, le *Moniteur* et les autres journaux contenaient une note ainsi conçue :

« La famille des Bourbons est partie, cette nuit, » de Paris ; on ignore encore la route qu'elle a » prise.

» Paris offre aujourd'hui l'aspect de la sécu- » rité et de la joie ; les boulevarts sont couverts » d'une foule immense, impatiente de voir arri- » ver l'armée et le héros qui lui est rendu. Le » petit nombre de troupes qu'on avait eu l'espoir » insensé de lui opposer s'est rallié aux aigles, » et toute la milice française, redevenue natio- » nale, marche sous les drapeaux de la gloire » et de la patrie. L'EMPEREUR a traversé deux » cents lieues de pays avec la rapidité de l'éclair,

» au milieu d'une population saisie d'admiration
» et de respect... »

Le même jour, diverses nominations qui reconstituaient le gouvernement furent publiées. S. A. S. le prince archichancelier avait dans ses attributions le ministère de la justice et le grand sceau.

Le duc de Gaëte reprenait le porte-feuille du ministère des finances, que la restauration n'aurait pas dû lui enlever.

M. Maret, duc de Bassano, redevint aussi ministre secrétaire d'État. L'emperenr aimait la facilité de son travail; il avait raison : ce qui m'étonne, c'est que le duc de Bassano, homme, du reste, très aimable, ait si peu aimé l'empereur.

Le duc Decrès fut rendu au ministère de la marine. L'empereur seul trouva bon ce choix : cet homme, entièrement nul, avait perdu la marine française; mais, mieux que tout autre, il savait obéir.

M. Fouché, duc d'Otrante, fut ministre de la police générale.

Le comte Mollien fut placé au ministère du tré-

sor : autre loyauté, autre vertu financière. De tels choix honorent un souverain.

Le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, fut fait ministre de la guerre. Le maréchal, duc de Dalmatie, y prétendait; on le consola en lui promettant, la guerre étant inévitable, la charge de major-général.

M. Savary, duc de Rovigo, ne s'était-il pas imaginé que la police lui reviendrait; il se trouva mesquinement dédommagé par les fonctions d'inspecteur général de la gendarmerie.

Le comte de Bondy, que rien ne recommandait, fut nommé préfet de Paris, et la préfecture de police échut au comte Réal : elle ne pouvait tomber en de meilleures mains.

Pour compléter ces nominations, je dirai que, le 22 mars, Carnot fut à la fois créé comte de l'empire, en récompense de sa belle défense d'Anvers, et investi du ministère de l'intérieur, auquel fut provisoirement joint celui des cultes. Je reviendrai sur cette double ou triple nomination.

Le comte Bertrand conserva ses fonctions de grand-maréchal du palais. MM. de Montesquiou-Fezensac et de Ségur, en paraissant tous les deux le 20, aux Tuileries, rentrèrent en possession,

le premier de la charge de grand-chambellan, le second de celle de grand-maître des cérémonies.

M. le comte de Luçay fut préfet du palais.

M. le baron Fain fut maître des requêtes, secrétaire du cabinet, place remplie avec tant de mérite et de désintéressement par le baron de Méneval.

Le comte de Montalivet, qu'une combinaison politique ne permit pas de remettre en possession du ministère de l'intérieur, reçut en dédommagement l'intendance générale des domaines de la couronne, charge que son fils aîné remplit aujourd'hui près du roi des Français, beaucoup plus riche en domaines privés que ne l'était Napoléon.

Le trésorier de la couronne fut le baron Peyrusse, que long-temps on s'est obstiné à appeler Perruche. C'est le même qui, depuis les Cent Jours, a été accusé, par le conseil municipal de Carcassonne, de plusieurs actes que la bonne compagnie n'admet pas. Je me flatte que M. Peyrusse s'en lavera pleinement.

M. de Champagny, duc de Cadore, espérait avoir le ministère des relations extérieures; il se trompa : l'empereur jugea plus utile à ses inté-

rêts d'avoir pour négociateur M. de Caulincourt, duc de Vicence. Le duc de Cadore, faute de mieux, accepta l'intendance des bâtimens, poste secondaire, et que beaucoup de gens, à sa place, auraient refusé : mais le siècle d'argent recommençait.

S. A. S. le prince architrésorier fut mis à la tête de l'instruction publique.

Les aides de camp de l'empereur furent

Le chevalier Bernard, colonel du génie;

Le comte Auguste Caffarelli, lieutenant-général et ancien ministre de la guerre du royaume d'Italie;

Le baron Corbineau, maréchal de camp;

Le baron Dejean, maréchal de camp;

Le comte Drouot, lieutenant-général, revenu de l'île d'Elbe;

Le comte Durosnel, lieutenant-général;

Le baron de Flahault, maréchal de camp;

Le baron Guéhéneuc, maréchal de camp et frère de la duchesse de Montebello;

Le comte Hogendorp, lieutenant-général;

Le comte Lemarrois, lieutenant-général;

Le comte Lobau, lieutenant-général;

Le duc Charles de Plaisance, lieutenant-général et fils de l'architrésorier de l'empire, ancien secrétaire du chancelier Maupeou;

Le comte Rapp, lieutenant-général;

Le baron Delort, maréchal de camp.

L'empereur, en outre, nomma le comte Drouot aide-major de la garde impériale.

L'almanach impérial mentionna pour la première fois le prince Lucien dans son rang à la colonne de la famille impériale. La manière dont on y parle de lui et de ses deux femmes mérite d'être signalée.

Après le prince Joseph, à qui, pour tout titre, on donne celui de *grand-électeur*, après la princesse Marie-Julie, sa femme, et les Altesses Impériales ses deux filles, suivent:

S. A. S. Lucien Bonaparte, frère de l'empereur, né le 25 mai 1775, marié, le 10 octobre 1794, à Christine, née le 20 novembre 1774. De ce mariage:

Charlotte, née le 22 février 1796;

Christine, née le 29 octobre 1800.

Remarié à Alexandre-Laurence, née le 10 avril 1781. De ce second mariage :

Charles-Laurent-Lucien, né le 13 avril 1803; Marie-Lætitia, née le 11 avril 1805; Jeanne, née le 31 décembre 1807; Paul, né le 3 novembre 1809; Louis, le 17 novembre 1813.

Ainsi donc la paix était faite; nous en eûmes encore mieux la preuve par l'arrivée, à Paris, du prince Lucien. Il alla loger au Palais-Royal, dont l'empereur l'investit par droit d'apanage; il ne le garda pas long-temps.

Le conseil d'État renouvelé fut composé de la manière suivante : MM. comtes et barons Boulay de la Meurthe, Berlier, Gilbert Desvoisins, Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, Begouen, Pelet, Thibaudeau, Maret, Corvetto, Quinette, Costas, Chauvelin, Manney, Benjamin Constant, Miot, Pommereul, Defermon, Français de Nantes, Jaubert, Jolivet, Andréossy, Bourlier, Dulauloy, Daru, Marchant, Gantheaume, Caffarelli, Najac, Las Cases, Otto, Réal, Duchatel, La Valette, Merlin, Molé, Dauchy, Dumas, Gau, Hauterive, de Gérando, de Laborde.

Le comte Muraire fut appelé à présider la

Cour de cassation, et le baron Gilbert Desvoisins la Cour impériale de Paris, en remplacement du baron Séguier.

Pour compléter ces nominations, il faudrait y joindre celles des préfets, je m'en dispense, ne voulant parler que de ce qui peut intéresser le lecteur.

Le 22 mars fut un dimanche; la veille, Marchangy était venu me voir, il me demanda si je ne lui donnerais pas une place dans ma voiture pour aller avec lui faire notre cour; je répondis comme je le devais, et ce jour-là, nous parûmes tous deux au Château; puis, jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle je partis pour le Languedoc, chaque dimanche je conduisis, ou à son tour Marchangy me mena aux Tuileries; je le laissai très dévoué à l'empereur. La catastrophe arriva, on sait quel rôle il a joué depuis jusqu'à sa mort; je le retrouverai dans les mémoires de ma vie, vaste composition à laquelle je travaille depuis long-temps.

Je devais attendre une fortune rapide de ce nouveau Gouvernement; mes protecteurs, devenus tous de hauts personnages, devaient nécessairement me faire faire un rapide chemin; l'empereur

lui-même, à ce que j'espérais, n'oublierait pas ce que j'avais fait pour lui en 1814, choses que ma loyauté ne me permet pas de retirer du profond silence qui les couvre, non qu'elles pussent me nuire, mais parce qu'elles désobligeraient des gens que j'ai aimés ou seraient pénibles à leur mémoire, bien qu'ils n'aient pas agi pour moi comme je l'avais fait pour eux.

Le comte Carnot me voulait du bien, et voici comment je l'avais connu :

En 1808, il avait fait imprimer, chez le libraire Léopold Colin, rue Git-le-Cœur, n° 8, un volume intitulé *L'art de défendre les places*. Au moment où la vente allait en commencer, l'empereur, qui l'avait commandé à Carnot, ne voulut point, par je ne sais quelle raison politique, que l'ouvrage parût à cette époque ; on en retira tous les exemplaires, et ce ne fut que plus tard qu'on les remit dans le commerce.

Un jour, pendant la durée de la prohibition de cet excellent livre, j'allai faire affranchir, au bureau de la grande poste, je ne sais quelle brochure; on la confondit avec une voisine ; il s'agissait de reconnaître chacun son volume ; on m'en mit un dans la main.

« Quoique je le connaisse, dis-je, celui-ci n'est pas à moi. »

A ces mots, un homme sec, maigre, aux yeux étincelans, aux manières brusques, m'interpelle, et me demande comment je peux parler ainsi d'une production qui n'a point été mise en vente.

« Monsieur, dis-je, l'auteur l'a fait imprimer chez mon libraire, qui, pour me procurer la lecture d'un ouvrage d'un ordre supérieur, me l'a prêté; mon regret est qu'il n'ait pas voulu m'en donner un exemplaire ou me le vendre.

— » Eh bien! Monsieur, me dit l'inconnu, l'auteur réparera les rigueurs du libraire; je suis Carnot. »

A ce nom entouré de tant de renommée, moi, âgé de vingt à vingt-deux ans, je fus ému, j'oubliai la distance qui me séparait de lui, ou, plutôt, le génie usa de son privilége, qui est que, là où il se rencontre avec des taches, on ne voit pas celles-ci, tant il jette lui-même d'éclat. Je remerciai Carnot de son offre polie, et j'allai chez lui; il logeait alors au Marais; je ne puis préciser l'époque de cette rencontre; elle est peut-être postérieure au temps où je la place, mais

ce que j'affirme, c'est qu'elle était antérieure à 1815. Depuis lors, Carnot m'avait ouvert sa maison, et j'ai toujours été fier de cette distinction.

Après son entrée au ministère de l'intérieur, j'allai le trouver, je lui demandai la préfecture de l'Aude, il me la promit; le surlendemain, il me fit dire d'aller le trouver, j'y courus.

« Qu'avez-vous fait au duc d'Otrante? » me demanda-t-il.

« Moi, Monseigneur, rien.

— » Ce n'est pas possible; cherchez. »

Je me ressouvins de ce que j'ai rapporté au second volume, je le répétai à Carnot, il secoua la tête.

« Vous ne serez pas préfet d'emblée; hier, au conseil, Fouché vous a desservi; il a dit que tous vos parens sont royalistes, que votre femme l'est au plus haut degré; que votre oncle paternel, le chevalier Tristan de Lamothe, commande en ce moment, contre l'empereur, les étudians de Toulouse, réunis en volontaires royaux; que vous avez toujours écrit dans le sens royaliste. — Cependant, a dit l'empereur, j'ai des faits. — Sire, a repris Fouché, essayez de M. de La-

mothe, donnez-lui dans le Midi une mission particulière; le comte de Pontécoulant y va, qu'il suive ce sénateur. — L'avis a passé, vous voilà casé; c'est, au reste, reculer pour mieux sauter. »

J'aurais pu dire à Carnot qu'il eût dû prendre ma défense, je n'en fis rien, je fus plus avisé, et pour finir tout d'un coup ce qui me concerne, je vais suivre le récit.

Je contai ma mésaventure à l'archichancelier; il en eut du chagrin et me proposa de me nommer, à mon choix, conseiller ou avocat général soit à la cour de Toulouse, soit à celle de Montpellier. Je choisis Toulouse, et pendant quelques heures je fus dans le parquet de cette ville; mais, ayant bien réfléchi, je préférai rester dans la carrière administrative.

M. de Pontécoulant était déjà parti, je n'avais pas de temps à perdre; je voulus le suivre, ma femme se mit en route avec moi, malgré sa grossesse avancée; j'allai prendre congé des ministres. Lorsque je fus chez celui de la police générale :

« Eh bien! Monsieur l'auditeur, me dit-il, vous voilà en rapport avec moi; convenez que vous avez eu tort de ne pas me garder un coin

dans votre confiance ; écoutez, je suis bon prince, ma colère dure peu, je vous ai nui, vengez-vous en vous conduisant bien ; inspectez tout le Midi et même votre chef ; mandez-moi tout ce que vous saurez ; l'influence et la position de votre famille font de vous un fonctionnaire précieux ; donnez-vous tout à moi, et d'ici à un an vous serez préfet de Carcassonne, si vous ne préférez venir à Paris.»

Indigné de ce machiavéiisme, et me tenant pour déshonoré si je remplissais les intentions de ce vilain homme, je craignis, d'un autre côté, qu'il complétât sa vengeance, et je répliquai que je me renfermerais dans mes instructions.

— « Soit ; je les ferai rédiger en conséquence. »

Je me tus, me promettant bien de faire à l'avenir ce que j'avais fait par le passé, En conséquence, pendant toute la durée de mes fonctions de sous-préfet à Toulouse, mes rapports furent nuls avec le ministère de la police ; je les bornai à de simples accusés de réception ; mes registres existent ; ils sont à la sous-préfecture de Toulouse ; on peut vérifier ce fait.

Je quittai le duc d'Otrante, bien persuadé qu'il me jouerait un tour de son métier ; aussi,

la veille de mon départ, j'écrivis à l'empereur en ces termes :

« SIRE,

» J'avais espéré ne pas me séparer de l'EMPEREUR ; c'est du moins ce qu'il m'avait fait entendre, dans une circonstance où il parut content de moi.

» Je vais le servir où et comme il le commande ; mon serment le veut, mon affection m'en fait une douce tâche ; absent ou présent, que l'EMPEREUR compte sur moi. On a voulu me rendre suspect à sa personne sacrée ; Sire, ceux qui ont prêté beaucoup de sermens jugent les autres d'après eux ; on m'a calomnié auprès de mon souverain ; je voudrais rencontrer une occasion de lui donner ma vie, alors, du moins, le sang versé répondrait de la fidélité. Mes pères servirent loyalement leurs princes ; plus d'un des miens monta sur l'échafaud pour eux ; j'ai leurs exemples à suivre ; les traîtres ne sont point parmi ceux qui ont de tels souvenirs (1).

(1) Bérard de Lamothe, baron souverain de Langon,

» Je pars, le cœur brisé, car je sais qui s'en
» va et aussi qui reste auprès de l'EMPEREUR. Si
» l'EMPEREUR a besoin de moi particulièrement,
» un mot de S. A. S. le prince archichancelier,
» et je me mettrai de nouveau en route.

» Mes proches sont tous royalistes, j'en con-
» viens; mais ils me repousseraient si, serviteur
» de V. M. I., je travaillais pour ceux qu'ils ai-
» ment. Chez nous le service d'un monarque est
» un culte; l'EMPEREUR devrait bien se convain-
» cre de cette vérité; parmi ceux qui l'abandon-
» nèrent l'an dernier, ceux de ma caste sont en
» minorité; dans les conseillers d'État, je comp-
» tais, en 1814, quatre vrais nobles; tous quatre,
» aujourd'hui, entourent l'EMPEREUR; au rang de
» ses aides de camp, je retrouve ce qui ne m'é-
» tonne point.

» Le Midi est violemment agité, il faut le con-
» naître; là, d'autres règles doivent être suivies.
» Celui, par exemple, qui affiche des sentimens
» irréligieux y fera mal les affaires de l'EMPEREUR;

décapité par les Anglais, en 1442, le 6 juillet, à cause de sa fidélité au roi de France. Marie-Joseph de Lamothe, assassiné juridiquement par le tribunal révolutionnaire, le 6 juillet 1794. L. L. L.

» les Gascons ne peuvent souffrir la petite arro-
» gance; ils tiennent aux noms; ceci est un gage
» de sécurité pour le trône : malheur aux mo-
» narchies le jour où les noms seront sans
» valeur! On ne gouverne pas avec de la philo-
» sophie, et les vieux préjugés ne sont pas les en-
» nemis des rois.

» Que l'EMPEREUR, une fois l'an, se rappelle
» l'un de ses moindres, sans doute, mais l'un de
» ses fidèles serviteurs; toute mon existence lui
» sera consacrée; que l'EMPEREUR daigne me
» croire : je n'ai jamais su le flatter, même en
» vers.

» Je suis, Sire, avec le plus profond respect,
» de Votre Majesté Impériale le très humble,
» très fidèle serviteur et sujet..., etc. »

CHAPITRE VIII.

—

Royalisme dans l'impérialisme. — Ce que me dit l'empereur. — Je prends congé de Cambacérès. — Mot obscur qu'il me dit. — Explication qu'il m'en donna long-temps après. — Napoléon affaissé. — Mal que lui a fait la souveraineté du peuple. — Benjamin Constant. — Sa versatilité. — Choix d'injures qu'il dit à l'empereur dans son placard. — Il se rend à Napoléon à la première cajolerie. — On lui doit l'acte additionnel. — Comment Napoléon reçut Cambacérès. — Ce qu'il lui dit. — Il en revient à la marotte du moment. — Les peuples avant les rois, soit, mais la famille avant les peuples, et par conséquent le père ou roi avant tout. — Les Bourbons sortent de France. — Récit rapide des évènemens dans le Midi. — Maison impériale. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Épisode de Murat. — Colléges électoraux. — Pairs impériaux. — Le Champ de Mai. — Derniers évènemens des Cent Jours.

Je ne doute pas que cette lettre n'indigne la jeune France, depuis la première ligne jusqu'au dernier mot, celui de *sujet*. Hélas! j'ai autant de fierté que la plus rogue barbe de bouc, et néanmoins je ne croyais pas m'avilir en me disant le sujet de Napoléon; je l'ai été de Louis XVIII, de Charles X, parce que ces rois étaient aussi pour moi des monarques de droit divin. Aujourd'hui que, par la loi souveraine, le roi n'est que

le délégué du peuple, il est certain que le roi n'a pas de sujets; il a des citoyens réunis, qui, pour leur grand avantage, le chargent, à prix d'argent, de tous les tracas de la royauté. Ma définition n'est-elle pas juste? Eh bien! j'entends la royauté autrement : le roi, selon moi, est le père commun, rehaussé, en outre, du vicariat de Dieu; mais, pour admettre ceci, il faut croire en Dieu; cette croyance est peu commune : il y a plus d'athées qu'on ne pense, si ceux qui prétendent reconnaître un Dieu le séparent d'un culte; la religion est le corollaire de la divinité.

J'étais donc sujet de Napoléon et de plus je l'aimais. J'allai aux Tuileries, le dernier dimanche que je passai à Paris; l'empereur, quand il fut vis à vis de moi, me dit :

« J'ai reçu votre lettre... Tranquillisez-vous... il y aura bonne justice pour vous. »

Après m'avoir dit ces mots, Napoléon sourit de son sourire ineffable; il s'éloigna, je le suivis tant qu'il resta dans le salon de la paix. Puis il passa dans la salle du trône.... L'éternité depuis nous a séparés; mais je lui ai conservé ce que je lui avais promis, et certes sans espoir de récompense, puisqu'il est mort dans

les fers. Et, si maintenant je suis encore fidèle, on ne dira pas que je cours au vainqueur.

L'archichancelier, lorsque j'allai prendre congé de lui, me consola de nouveau, me promit de ne pas m'oublier; puis tout à coup, changeant de discours, il me dit :

« Je vous fais mon compliment de partir; je ne sais ce qui va se passer, mais on nous mine... Soyez prudent, ne vous faites pas d'ennemis, je ne serais pas étonné.... »

Il s'arrêta, du monde survint, et je partis.

Mon voyage se fit heureusement. Le comte Regnauld me donna une lettre de recommandation très puissante pour le sénateur comte de Pontécoulant, pair de France en 1814, et alors commissaire impérial dans la dixième division militaire. Je parlerai de ce personnage de haute distinction dans mes mémoires, et j'en parlerai comme il le mérite. C'est un homme que la France regrette depuis long-temps de ne pas voir dans un ministère; placé à celui des affaires étrangères, ses formes agréables et conciliantes eussent entretenu la paix avec les cabinets; et, à celui de l'intérieur, il eût, à diverses époques, rallié fortement la nation au souverain.

Mon opinion sur son compte ne sera pas suspecte, car je crois avoir à me plaindre de lui; mais rien n'efface dans mon cœur la reconnaissance fondée sur des services positifs.

Les après-dîners de Cambacérès furent donc interrompues pendant plusieurs années : je rapporterai, à la suite de ma narration actuelle, ce qui arriva de capital à ce prince, digne d'estime et de vénération, depuis le 20 mars 1814 jusqu'au mois de décembre 1818, où les après-dîners recommencèrent pour moi. Maintenant, en anticipant sur l'une de ces révélations curieuses et presque toujours d'une haute importance, ainsi que l'on a pu s'en convaincre par la lecture des deux premiers volumes de cet ouvrage, je dirai qu'en rentrant chez lui je débutai presque par lui demander l'explication de ses phrases suspendues, lors de notre dernière conversation en avril 1815.

« Mon enfant, me dit-il, j'acquérais tous les jours de plus en plus la preuve que Fouché trahissait l'empereur, trahissait tout le monde. J'avais connaissance des préparatifs immenses que l'on faisait chez l'étranger contre les Français; je voyais l'orage se former, et s'il faut vous

le dire, je ne retrouvais plus l'empereur; non, mon ami, ce n'était plus lui, ni dans le conseil, ni dans l'exécution, ni même dans l'intimité; autrefois je le quittais, toujours surpris, toujours admirant la profondeur de ses vues, l'énergie de ses pensées, l'étendue de ses ressources; à quelque porte que je frappasse, son génie était là pour ouvrir et me répondre. Mais, en 1815, quelle différence! Son cerveau était vide, son intelligence glacée, il s'était fait, d'ailleurs un parlage verbeux, phrasé, les mots abondaient et non pas les choses; il en revenait sans cesse au peuple, à la souveraineté du peuple, qui le faisait son représentant; c'était là son idée fixe, il l'opposait en manière de bouclier à la légitimité des Bourbons, et cela allait si loin, qu'il fut mécontent de la déclaration du conseil d'État du 25 mars, et certes elle ne manquait pourtant pas de jacobinisme; tenez, poursuivit le prince, la voilà dans cette brochure, remettez-la-vous en mémoire.

Je pris le volume indiqué, et, pour satisfaire le prince, je lus les paragraphes suivans :

« Le conseil d'État, en reprenant ses fonc-
» tions, croit devoir faire connaître les prin-

» cipes qui font la règle de ses opinions et de » ses principes.

» *La souveraineté réside dans le peuple ; il est* » *la seule source légitime du pouvoir.* »

« En voilà assez, Monseigneur; et Napoléon ne s'en contentait point!

» Il nous a perdus, il a inspiré le jacobinisme à la Chambre des représentans, et par sa rentrée en France il a donné une nouvelle vie à la révolution; elle combattra désormais les rois à l'aide du principe tué par Napoléon en 1799 et ressuscité par lui en 1815; moi donc, qui m'apercevais de ses aberrations, de sa nonchalance; moi qui me sentais épouvanté de trouver du vide où l'apparence extérieure d'un colosse existait encore, jugez si à votre départ je devais être tranquille; aussi, dès ce moment, j'ai arrangé mes affaires de telle sorte, que l'effroyable catastrophe qui est survenue ne m'a pas pris au dépourvu; je ne pouvais alors vous faire connaître ces choses, vous confier ce que j'aurais voulu me laisser ignorer à moi-même. Lebrun, Regnauld, Fabre, Réal, Boissy-d'Anglas, Thibaudeau, Treilhard, partageaient mon chagrin; Maret, surtout, en mourait de douleur;

je le voyais découragé, je lui disais : « Les autres peut-être ne le verront pas tel qu'il nous est revenu. — Oui, me répondait-il, et les actes, comment les cacher ? ils nous écraseront. Ah ! mon ami, c'est ce retour de Waterloo, ce retour insensé qui a tout perdu ; sans lui, on aurait réparé le désastre. Napoléon, à la tête des débris d'une armée furieuse et non découragée, aurait fait peur à Fouché royaliste, à Fouché sans-culotte, car le vilain tenait aux deux partis; personne n'aurait osé proposer la déchéance, et moins encore envoyer Napoléon à Rochefort, sous la garde du général Becker, de ses propres sujets, pour être ensuite livré aux Anglais. »

Tout cela a eu lieu, et les hommes, au pouvoir à cette époque, laissèrent vendre le grand homme sans tenter de le délivrer. On parle de la jactance des royalistes hors du péril; eh ! mon Dieu ! que dire de la lâcheté des libéraux ? Le péril venu, qui d'entre ces prétendus patriotes se leva en 1814 et en 1815 pour sauver l'empereur et la France ? qui tenta de faire une guerre de partisans ? aucun ; et maintenant ils viennent rire des autres ; il me semble qu'on peut leur rétorquer l'argument.

Dès que l'empereur voulut avoir Benjamin Constant pour valet de chambre, il n'eut pas même besoin de lui écrire ; il chargea un chambellan de le voir, et aussitôt, par suite d'une invitation à peine polie, car elle était à la troisième personne, le grand libéral se rendit aux Tuileries, il y brocha l'acte constitutionnel, moins l'article 69, dit-il; mais il adopta celui-là comme les autres, ce qui est la même chose, et le voilà, dès le premier jour, faisant de belles phrases en faveur de celui que, trente-six heures auparavant, il appelait *despote*, *monstre*, *pauvre*, *avide*, *avare*, *sans-foi*, *mamelouck*, *tyran*, *factieux*, *Attila*, *Gengis-Khan*, *régulateur du pillage*, *du massacre*, *maître*, *homme teint de notre sang*, *esclave*, *parjure*. Voilà pour l'empereur, maintenant voici pour l'auteur lui-même, extrait mot à mot de son écrit :

« *Je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme, et balbutier des mots profanes, pour racheter une vie honteuse.* »

Benjamin Constant écrivait ces lignes le 19 mars; le 21, il servait Bonaparte !

Maintenant, messieurs les libéraux, montrez-

moi une semblable phrase, une semblable conduite du côté des royalistes, même en y joignant le jésuitisme; je vous en défie; un tel cynisme, une telle turpitude n'a pas lieu dans un parti où l'on fait de l'honneur son idole.

L'histoire des Cent Jours est bien connue, deux apostasies la signalèrent; car je ne peux, en conscience, donner une autre qualification au délaissement des principes républicains par Carnot, lorsqu'il se laissa imposer le titre de comte : la défection de Benjamin Constant fut la seconde, hélas ! celle bien autrement importante de Ney l'avait précédée, et celle-là devait être punie sévèrement.

Napoléon, ne voyant pas venir Cambacérès aussi vite qu'il aurait voulu, l'envoya chercher, et dès qu'il le vit :

« Abominable poltron! lui dit-il avec une gaîté mêlée de colère, croyez-vous que ce ne soit pas assez de toute l'armée et de toute la France pour vous sauver de la peur des revenans?

— » Ma foi, Sire, répondit le prince, je vois que l'on va et que l'on vient avec tant de facilité,

que ce n'est pas sans émotion qu'un homme sage sort de sa cabane.»

Napoléon, après ce début familier, dit en prenant une attitude grave :

« Vous ne m'attendiez pas, j'avais hâte de revenir, et maintenant que me voici, je trouve tant d'embarras, des obstacles en si grand nombre, si peu d'accord, des ressources si faibles, qu'en vérité j'ai besoin de toutes les bonnes têtes de l'ancien conseil. Monsieur, j'ai à me plaindre de vous : pourquoi m'avoir caché l'état des choses? Me serais-je avancé ainsi, si l'on m'eût fait connaître la répugnance de la nation à me suivre?

— » Eh! Sire, comment aurait-on pu ouvrir les yeux à Votre Majesté sans encourir sa haine? Les flatteurs avaient tant fait! D'ailleurs, il n'est aucun de nous qui ne se ressouvienne de Gil Blas et de l'archevêque de Grenade. »

Napoléon lui demanda son opinion sur les Bourbons, sur la charte, sur l'état du pays. Il écouta attentivement la réponse du prince, qui ne me rapporta pas la manière dont il avait crayonné le portrait du roi, des princes et de Madame; quand il eut fini, Napoléon reprit :

« Prince, que feront les étrangers ?

— » Ils prendront les armes.

— » Je ne le présume pas; ils n'y ont pas d'intérêt.

— » Je crains plutôt, répondit sincèrement le prince, que le désir qu'a l'empereur de voir l'Europe rester calme n'influe sur son opinion à ce sujet. »

Puis Cambacérès pria l'empereur de le débarrasser du porte-feuille de la justice.

« Non, pas encore, j'ai besoin de vous; votre nom a un grand poids dans les cabinets, je ne le savais pas aussi bien l'année passée qu'aujourd'hui. On se figure que vous êtes mon régulateur; que, sans vous, je casserais, je briserais tout. Imaginez-vous qu'on me dépeignait, dans mon intérieur, violent, emporté, rossant l'un, souffletant l'autre; à les entendre, ces imbécilles, vous auriez reçu, pour votre part, je ne sais combien de nasardes et de coups de pied; j'en ai eu de l'humeur. Avec qui donc croyait-on que je passais ma vie ? »

Peu de jours après mon départ, le prince Cambacérès, excité par des hommes sages, crut devoir s'expliquer avec l'empereur; et, un soir

où, au palais de l'Élysée, il le rencontra presque gai, il lui dit :

« L'empereur me pardonnera-t-il d'oser entamer une question majeure. On s'étonne en France, et même en Europe, que Votre Majesté mette si souvent en jeu les droits du peuple et sa souveraineté. On dit que ces choses, si elles sont vraies, ne sont pas trop bonnes à dire.

— » C'est fort bien, s'écria l'empereur en frappant des mains, j'ai donc atteint mon but. Pensez-vous, prince, qu'il me soit agréable, depuis mon retour, d'être traité en paria par le faubourg Saint-Germain ; de m'entendre sans cesse reprocher mon illégitimité ? Morbleu ! me suis-je dit, vous en vouliez de la légitimité, du droit imprescriptible ; vous en aurez, mais à ma mode, et non pas à la vôtre. Alors j'ai ouvert les annales des nations, j'ai vu qu'il y avait des peuples avant qu'il n'y eût des rois : donc les rois ne sont venus que par la volonté des peuples, donc le peuple est souverain, donc le roi n'est que le mandataire, donc il n'est légitime que selon le bon-vouloir de celui qui le nomme ; cela est clair. Il en résulte que, quand les nations ne veulent plus d'une famille, elles la chassent et trans-

mettent ses droits, qu'elles lui reprennent, à celle qu'elle choisit à sa place. Tel est le cas des Bourbons et le mien; ils finissent leur temps, et le mien commence. Cela est vrai; mais je l'aurais gardé pour moi, si l'on m'avait mieux traité: je rends aux ennemis les pierres qu'ils jettent dans mon jardin, c'est dans l'ordre.

—» Que l'empereur prenne garde, répliqua le prince, qu'à force de parler au peuple de sa souveraineté, il lui donne le goût de l'exercer en personne. Si le cas arrive, adieu tous les rois. Mais la question pourrait, ce me semble, être posée autrement : avant qu'il y eût des peuples, il y eut des familles, et dans celles-ci la royauté prit naissance. Adam fut le roi de ses enfans, c'est incontestable; monarque ou père, c'est synonyme. Or, la royauté est antérieure à la société, et le fondateur de la royauté, c'est Dieu, puisqu'il créa le premier homme : or, encore, un roi peut se dire *par la grâce de Dieu*, qui l'a créé, père du peuple; assurément Adam avait tous les droits possibles à se dire père ou roi, ou père et roi ensemble, *par la grâce de Dieu.* »

Napoléon parut frappé de cette réponse; elle

battait en brèche son opinion. Le prince, poursuivant, insista sur le danger qu'il y avait à laisser le peuple se croire tout; il lui en montra l'abus; mais, comme l'empereur s'était mis dans la tête qu'il était véritablement l'élu du peuple, il s'en tint à cette assertion.

« Au reste, dit-il, laissez-moi gagner quatre ou cinq batailles, et je me charge de faire perdre l'envie de me succéder à ceux qui s'aviseraient de penser qu'ils peuvent régner pour leur propre compte. »

» Je ne sais, ajouta le prince, ce que Napoléon aurait réellement fait; mais, jusqu'à sa chute, il a persisté dans ce langage : son discours d'ouverture du *Champ de mai*, qui eut lieu en juin, a été un commentaire de ce principe diabolique, au moins à mes yeux. »

S. M. Louis XVIII, en sortant de Paris, se dirigea vers Lille. On espérait régner dans cette ville; il fallait, pour cela, en faire sortir les troupes par surprise; on manqua d'adresse. Les agens de Napoléon travaillèrent si bien, que ce fut à la famille royale à s'en aller. Au sortir de France, on congédia les gardes du roi. Ainsi, vers

l'est, le nord et l'ouest, la conquête s'effectua sans coup férir ; il n'en fut pas de même dans le midi.

J'ai dit qu'un gouvernement provisoire y fut formé, composé de monseigneur le duc d'Angoulême, du comte de Damas-Crux et du baron de Vitrolles. Le prince resta peu à Toulouse ; il s'en alla vers le Bas-Languedoc. Là, une armée s'organisait, composée du dixième de ligne sous le commandement du comte d'Ambrugeac, de gardes nationales, de volontaires royaux, d'autres troupes de ligne qu'on espérait rattacher à la cause du roi.

Ce troupes réunies, marchèrent le long du Rhône ; de légers succès à Montélimart, à la Pallu furent tout à coup changés en revers rapides. Aussitôt que les troupes impériales donnèrent vigoureusement, la défection se mit parmi celles de monseigneur le duc d'Angoulême; la trahison s'y glissa ; tout fut désorganisé. S. A. R., ramenée au pont Saint-Esprit avec des débris impuissans, eut la magnanimité de ne pas vouloir, seule, se retirer à Turin, comme on le lui offrait.

Une capitulation conclue entre le général Gilly et le prince fut violée. Le général Grouchy, ar-

rivant pour prendre le commandement suprême des impériaux, refusa de laisser partir le fils de France; l'empereur, à qui on en référa, se fâcha contre son maladroit lieutenant, et laissa partir le prince, qui alla s'embarquer dans le port de Cette, sur un vaisseau suédois; il fit voile pour l'Espagne, mit pied à terre à Barcelone, et attendit là des temps plus heureux.

Le prince combattait encore avec un héroïsme mal secondé par la fortune, que déjà Toulouse lui était ravi. Les inhabiles lieutenans qu'il y avait laissés se confièrent au général de Laborde et furent trahis par lui. Une nuit et quatre cents hommes d'artillerie terminèrent la lutte sur ce point; vingt mille gardes nationaux, volontaires ou gentilshommes, armés et remplis d'enthousiasme, furent obligés de céder pour empêcher que le sang ne coulât. Le roi hors de France, qu'y avait-il à faire dès que la prise d'armes en sa faveur n'était pas universelle?

Pendant que ces choses se passaient au pont Saint-Esprit et à Toulouse, la digne fille de Marie-Antoinette, la duchesse d'Angoulême, montrait aux Bordelais son caractère magnanime, son courage supérieur, sa fermeté iné-

branlable. Là aussi les soldats penchaient pour Napoléon; la ville, au contraire, restait fidèle et la garde nationale était animée des meilleurs sentimens. Le comte Lynch, le comte de Marcellus, MM. de Saint-Taffard, Saint-Germain, de Sèze, de Saget, de Puységur, Lainé, Grammont, de Castelnau, Duprat, Malet, de Trincalie, Duclaux, de Poumeyrol, Lamothe secondaient la princesse de leur exemple; S. A. R. recevait et expédiait des courriers sans relâche. Un biographe a dit :

« Madame voyait les généraux, traitait les mesures de sûreté et de défense, et recevait, de leur part, des assurances de dévouement les plus positives. Étonnée de n'avoir point vu le commandant du fort de Blaye parmi ceux qui venaient, à chaque instant, renouveler leur serment de fidélité au roi, S. A. R. donna des ordres pour que ce commandant se présentât le lendemain, mais elle n'en put obtenir aucun serment.

» Le jour de Pâques, elle passa la revue des troupes de ligne et de la garde nationale au Champ de Mars.

» On apprit, le jeudi suivant, que le général Clausel, envoyé par Napoléon, se dirigeait avec

un corps peu nombreux sur Bordeaux ; à son approche, Blaye arbora le drapeau tricolore.

» Madame redoubla de zèle, d'énergie; passant une revue, elle dit ces mots :

« S'il y a parmi vous des hommes qui se souviennent d'avoir juré dans mes mains de rester fidèles au roi, qu'ils se montrent, que je les connaisse. »

» Quelques épées s'agitèrent, quelques hommes dépassèrent le front du carré.

« Vous êtes, Messieurs, en bien petit nombre; n'importe, on sait du moins sur qui on peut compter. »

Enfin, elle dut céder à l'audace, à l'astuce, à la haine, à la violence; elle quitta Bordeaux, mais après avoir fait rougir des infidèles, qui ne se ressouvenaient plus de ce qu'ils lui avaient promis.

Le 2 avril, elle arriva en rade, et un vaisseau anglais, s'emparant d'un si rare trésor, l'emporta loin de la France, le cœur plein d'une amertume à laquelle se joignait l'incertitude où elle était sur le sort de son époux.

Le roi était à Gand, le duc d'Angoulême en Espagne, Madame Royale errant sur la mer, le duc

de Bourbon en Angleterre, la soumission partout. La conquête était donc terminée; cent coups de canon tirés dans tous les ports de mer, dans toutes les places frontières annoncèrent ce grand résultat. Napoléon, rassuré sur le présent, se crut maître de l'avenir; il crut recommencer son règne; il parla dans ce sens au comte Fabre de l'Aude, dans une audience qu'il lui accorda, et néanmoins il savait bien que l'Europe, loin de se tenir tranquille, courait aux armes. Tous les régimens qui, l'année précédente, avaient conquis la France, se mettaient en route pour la réduire de nouveau.

Le congrès de Vienne durait encore, le retour de Napoléon y porta la terreur et la colère en y réveillant l'avidité. Dès le 13 mars, une déclaration foudroyante rejeta Napoléon hors du droit commun; son titre impérial disparut; ce fut un brigand, dont on mettait la tête à prix, à qui l'on pouvait courir sus.

A toutes les époques de l'histoire moderne, les monarques ont travaillé eux-mêmes à porter atteinte au respect dû à leur dignité; tant de princes mis à mort, placés hors du droit commun des nations par d'autres princes, ont appris à celles-

là à ne pas les respecter; deux exemples de cette faute se suivirent à peu de temps de distance : la déclaration contre Napoléon et la mise à mort du roi Murat.

Ce dernier, traître à son frère, à son bienfaiteur, à la France, avait coopéré à nos désastres et à la chute de Napoléon, en accédant à la coalition. En récompense, on affermit son trône, pour peu de temps, il est vrai, car le congrès se préparait à lancer contre lui une sentence de dépossession, lorsqu'il prit lui-même l'initiative.

La nouvelle de l'entrée, à Paris, de l'empereur enfla le courage imprudent de Murat, qui, négligeant l'avantage de concourir avec la France, marcha, dès le mois d'avril, contre la haute Italie; le pape, le duc de Toscane prirent la fuite devant lui; il se crut le dominateur de la péninsule.

Mais le général Bianchi, à Tolentino, chassa devant lui les régimens napolitains comme des troupeaux affaiblis. Murat, qui seul voulut tenter la bataille, fut entraîné par le torrent; n'ayant plus pour armée que deux lanciers, il rentra dans Naples, et répondit aux reproches de la reine : « *Madame, je n'ai pu mourir!* »

et en effet, quand plus tard, lui, dix-septième, tenta ce que Napoléon n'avait entrepris qu'avec onze cents hommes, il prouva qu'il ne craignait pas la mort.

Murat et la reine quittèrent Naples, ils arrivèrent en France; Napoléon ne voulut pas voir son beau-frère, qui venait d'être vaincu, ce contact lui eût paru de mauvais présage. Murat erra donc en Provence, puis en Corse. Enfin, quand Waterloo eut détruit le rêve de l'île d'Elbe, au mois d'octobre suivant, et lorsque tout était perdu, ayant voulu, lui aussi, débarquer à Pizzo, dans la Calabre ultérieure, arrêté les armes à la main, il fut fusillé le 13 octobre; c'était pourtant un roi.

Napoléon aurait bien voulu, tout en proclamant la souveraineté du peuple, retenir la dictature jusqu'à la fin de la guerre qui allait avoir lieu; les souverains, loin de traiter avec lui, ne voulaient recevoir ni ses ambassadeurs, ni ses lettres. On enfermait la France dans un mur de circonvallation qui ne permettait à personne d'en sortir; des masses de soldats menaçaient déjà nos frontières; il fallait résister.

Mais le Napoléon d'alors ne ressemblait pas,

ai-je dit, à l'ancien vainqueur de l'Europe, on pouvait lui appliquer ce vers de Voltaire :

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Les partis, poussés par Fouché, luttaient contre lui; il dut céder à leur influence; on lui demanda une nouvelle charte, il donna son *acte additionnel aux constitutions de l'empire*, code politique qui, sans plaire à personne, mécontenta tout le monde. On y voyait le désir de tout rapporter à lui, ce n'était pas la franchise du pacte octroyé par S. M. Louis XVIII.

En attendant que les colléges électoraux lui envoyassent une Chambre factieuse, qui ne devait être que l'expression d'une imperceptible minorité (1), il nomma sa Chambre des pairs, car il ne savait que copier le roi qu'il venait de chasser.

Les pairs impériaux furent : Cambacérès, les princes Joseph, Lucien, Louis, Jérôme,

(1) Tel collége ne compta que neuf membres présens sur cinq ou six cents. On pourrait prouver que tous les colléges réunis ne comptèrent pas deux mille électeurs.

L. L. L.

Fesch, Eugène, duc de Plaisance; messieurs, Andréossy, Albufera, Aubusson, Bassano, Beauveau, Bertrand, Beaufremont, Brayer, Barral, Belliard, Brune, Bigot, Boissy-d'Anglas, cardinal Cambacérès, Clausel, Caffarelli, Casabianca, Canclaux, Carnot, Cadore, Chaptal, Clary, Colchen, Criox, Cornudet, Cosmao, Conégliano, Cambrone, Clément-de-Ris, Soult (duc de Dalmatie), duc de Dantzick, duc Decrès, Davilliers, Darjuzon, Dallard, Daboville, Dejean, Dedelay-Dagier, Drouot, Duhesme, Durosnel, prince d'Essling, prince d'Eckmuhl, Duloloy, d'Erlon, Excelmans, Emériau, Fallot de Beaumont, Fabre de l'Aude, Friant, Flahault, Forbin, duc de Gaëte, Gassendi, Gazan, Gérard, Gilbert-des-Voisins, Giraud, Grouchy, Jourdan, Lacépède, Labédoyère, Laborde, La Rochefoucauld, Latour-Maubourg, Lameth, Lallemand, Lafferrière, Lévêque, La Valette, Lefebvre-Desnouettes, Lejeas, Lemarrois, Lobau, duc de la Moskowa, Montalivet, Marmier, Montesquiou, Molitor, Monge, Morand, Molé, Mollien, Nicolaï, ducs d'Otrante et de Padoue, Pajol, Primat, Pras-

lin, Pontécoulant, Perrégaux, Quinette, Rampon, Rapp, Reille, Rœderer, duc de Rovigo, Roger-Ducos, Ségur, Sieyes, Sussy, Trévise, Thibaudeau, Travot, Turenne, Valence, Valmy, Vandamme, Vicence et Verdières.

C'étaient là les heureux; ces choix firent à Napoléon des ennemis sans nombre, tout le monde voulait entrer à cette Chambre et s'y croyait des droits. On m'a dit que le baron Peyrusse faillit mourir de douleur de se voir oublié.

La Chambre des députés nomma pour son président le comte Lanjuinais : c'était un bon choix, mais elle se mit en opposition avec l'empereur dès le début, en trouvant mauvais qu'il correspondît avec elle par l'intermédiaire de ses chambellans.

Le Champ de mai, comme je l'ai déjà dit, s'ouvrit en juin; la cérémonie eut lieu au Champ de Mars, elle fut magnifique; ceux qui depuis s'en sont moqués s'y montrèrent émus. L'empereur, toujours obsédé par l'idée qu'il représentait le peuple, parla en ces termes :

« Messieurs les électeurs des colléges de dé» partement et d'arrondissement :

» Messieurs les députés de l'armée de terre » et de mer au Champ de Mars ;

» Empereur, consul, soldat, je tiens tout » du peuple : dans la prospérité, dans l'adver- » sité, sur le champ de bataille, au conseil, » sur le trône, dans l'exil, la France a été » l'objet unique et constant de mes pensées et » de mes actions.

» Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié » pour mon peuple... »

Le reste du discours, peu saillant, contre son usage, roulait sur les motifs de la réunion et sur les efforts qu'il faudrait faire pour triompher des ennemis : on ne l'entendit pas ; on montra beaucoup de curiosité de voir Lucien, qui parut tout en velours blanc brodé d'or, comme ses frères ; Napoléon était en velours pourpre : ces costumes, presque les seuls de ce genre, contrastaient avec la forme moderne des autres, et on en rit ; à tout prendre, on reconnut, ce jour-là, que de recommencer l'ex-empire serait une chose impossible ; un an avait suffi pour le rejeter en arrière de trois siècles ; l'empereur lui-même fut frappé de cette vérité.

Dès lors il ne songea plus qu'à se rendre à

l'armée; il était en retard, il aurait dû commencer la guerre un mois plus tôt, quand on n'était pas encore préparé; mais l'était-il lui-même? Enfin, le 11 juin, croyant avoir pourvu à tout, il sortit de Paris, brûlant de se retrouver seul avec ses braves, au milieu desquels il serait invincible; il lui tardait, en outre, de fuir les *braillards*, *les avocats*, *les idéologues*; il désignait ainsi les représentans; il se sentait mal à l'aise parmi eux, presque petit garçon, si bien qu'en montant en voiture il lui échappa de dire : « *Pour le coup me voici empereur.* »

Il ne le fut pas long-temps; le 24, il était de retour à Paris, ayant perdu la bataille de Waterloo, et malheureusement n'ayant pas su se montrer supérieur à sa mauvaise fortune. Il eût pu encore combattre et vaincre, s'il était resté à l'armée; à Paris, ce que l'on aura de la peine à croire, il disparut dans la foule. Fouché, dès ce moment, s'empara de la direction des affaires, dont il embrouilla les fils par trente négociations qui se croisaient. Napoléon, cédant à de vaines erreurs, abdiqua une seconde fois; bientôt il fut forcé de quitter Paris et de chercher son salut loin du continent. Conduit comme un déporté

jusqu'au rivage de l'Océan, il ne voulut point tenter la fuite; il préféra se livrer à la foi de l'Angleterre, il passa à bord du Northumberland, et son rôle politique fut terminé.

Pendant son absence, Fouché joua tout le monde; de petites intrigues manquèrent; les alliés et Louis XVIII coururent vers Paris avec le même empressement; le roi y rentra un peu malgré eux. La réaction fut terrible, les vainqueurs ne se montrèrent pas généreux, la consternation remplit la France, je ne prétends pas récriminer, mais les cruautés de 1815 et 1816 ont porté leur fruit en 1830.

Fouché crut d'abord avoir mené sa barque au port; mais, bientôt après, attaqué avec violence, il tomba en juste expiation de ses crimes : il est mort sur la terre étrangère; lui qui, dans sa vie, avait tant signé de listes de proscription, termina sa carrière politique, proscrit lui-même.

On sait le reste; comment Louis XVIII régna; la mort de Napoléon le 5 mai 1821, celle du roi le 16 septembre 1824.

CHAPITRE IX.

Notice sur les dernières années de Cambacérès. — Le comte de Pontécoulant. — *Nos amis en* 1815. — Quelques Toulousains. — Poésie et fidélité de M. Caubet. — Le sous-préfet de Muret. — Le marquis de Lavalette-Montgaillard. — M. Saulnier fils. — Le général Maurin. — Le baron Lecrosnier. — M. Chartrand. — M. Pech-Palajanel. — L'évêque monseigneur de Laporte. — Le chevalier de Carrières. — Ma position en 1815. — Mes parens et mes amis. — Le marquis de Mauremont. — Retour à Paris en 1818. — Je revois Cambacérès. — Les royalistes en 1815. — Les deux Dragons de la fable de La Fontaine. — Double désintéressement des frères Mo***. — Projets singuliers de Napoléon. — Réal dénonce Fouché à l'empereur. — *Sauvez le monarque, je sauverai la monarchie.* — Faiblesse de Napoléon pour Fouché. — *La Bague d'amour*, conte du temps de Charlemagne.

En 1814 on avait offert au prince archichancelier la place de premier président de la cour de cassation, qu'il n'accepta pas, comme étant trop au dessous de ses dignités précédentes.

Le roi, à cette époque, lui avait demandé conseil ; on s'était piqué de le bien traiter ; Fouché le voyait souvent. Il avait reçu du prince de Talleyrand des assurances d'affection si grandes, que nécessairement il devait en avoir peur.

Aux Cent Jours, il se tint pour ainsi dire à l'écart, ne vint au Château que mandé, n'accepta des fonctions que pour protester, par sa nonchalance à les remplir, contre cette nouvelle vie qu'on voulait lui faire prendre.

Il étouffa, après Waterloo, dans la Chambre des pairs qu'il présidait, un enthousiasme dont les conséquences auraient été dangereuses à la maison de Bourbon.

Cet homme si en crédit auprès de l'empereur était sur le parti impérial sans aucune influence ; sa sagesse l'avait rendu méprisable aux militaires. Il n'eût pu de lui-même faire battre la diane par un tambour, moins encore soulever des masses ; toute sa prépondérance disparaissait avec sa position, et celle-ci étant amoindrie, il retombait dans une obscurité qui, certes sans motif, touchait presqu'au ridicule.

Il avait rendu à l'ancienne cour des services immenses et désintéressés ; les Tuileries roya-

listes regorgeaient de ses obligés; tous, à commencer par le roi, se dispensèrent de la reconnaissance; on ne lui sut aucun gré de quatorze années de pouvoir colossal employées à faire du bien, à sécher des pleurs, à fermer les prisons d'État, à ouvrir l'entrée du royaume aux émigrés.

On le porta sur la liste de proscription à la colonne des régicides, mensonge positif, puisque son vote dans le procès coupable, suivi et adopté par trente-sept autres collègues, diminua de trente-huit voix le nombre de celles qui appelèrent le roi à la mort; mais il fallait dans le civil une victime illustre, le pendant de celle de Ney dans le militaire. Cambacérès comprit que, dans ce temps de crise, mieux valait la clef des champs que la possibilité d'être égorgé dans la rue un jour d'émeute, ou d'être rançonné du matin au soir dans son cabinet.

Il s'éloigna promptement en disant : Nulle expérience ne corrige, et la prospérité aveuglera et enivrera toujours les vainqueurs.

Il se retira en Belgique, puis s'en alla en Hollande, vint et revint de l'un à l'autre de ces

deux pays, en évitant tout contact avec les proscrits ou avec les réfugiés.

« Je suis banni, disait-il, c'est un fait; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que je ne suis ni bonapartiste ni jacobin; je ne veux en France ni réaction, ni république, ni mouvement, ni insurrection, mais la paix, la concorde, une autorité complète pour le roi, elle lui est nécessaire; la nation, d'ailleurs, doit y gagner autant que le monarque. »

La suite de cette prudence, conservée avec opiniâtreté, fut que, de tous côtés, des plaintes s'élevèrent contre lui; on l'appela traître parce qu'il ne voulait pas trahir, fourbe parce qu'il maintenait sa fidélité, engagée solennellement à la charte de 1814, avare enfin parce qu'il ne se dépouilla pas pour les aventuriers, les escrocs, les furieux, qui cherchaient des moyens pour intriguer contre la France. Jamais il ne refusa au vrai malheureux, à l'homme de bien frappé injustement par l'aveugle fortune.

Les hommes d'État répandus en Europe s'étonnèrent du peu de cas que le cabinet des Tuileries faisait des grands talens du prince Cambacérès. Ils agirent mieux : on le consulta de

Russie, de Prusse, de Suède, de Saxe. Le roi des Pays-Bas envoya, plus d'une fois, ses ministres recueillir une part des lumières de ce jurisconsulte, de ce diplomate du premier ordre. Il trouvait toujours quelque chose à dire sur les questions difficiles du moment.

Il en résulta que sa position, bien que désagréable, ne fut pas sans consolation. Une considération due à l'estime que l'on faisait de sa personne et de ses rares moyens le dédommagea de l'odieuse persécution de Fouché et, plus tard, de l'imbécille persévérance des royalistes maladroits qui recueillirent son héritage.

Le comte de Cazes, qui lui devait tout, fut celui qui s'obstina le plus à le retenir loin de sa patrie. Les rapports de la police générale ne cessèrent de le représenter au roi comme l'homme que les factieux choisiraient pour le remplacer s'ils parvenaient à le renverser. Je sais bien que l'on niera cela, mais cela est vrai ; j'ai entendu depuis le prince s'indigner des complimens que lui faisait faire le ministre directeur au moment même où il lui fermait les portes de la France.

Enfin, selon l'expression heureuse du vicomte de Chateaubriand, *avant que le pied du duc de*

Cazes lui eût glissé dans le sang, d'autres maximes régnèrent, un rayon de clémence brilla. Ce ne fut donc que vers la fin de 1818 que le prince Cambacérès put retourner à Paris. Ce fut pour lui un beau jour. Il se hâta de profiter de cette permission. On lui accorda son titre de duc, le seul qui fût héréditaire; on lui rendit le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et il se trouva heureux et tranquille.

Mais on avait perdu l'habitude d'aller lui porter des hommages empressés; lui-même, dans sa prudence méticuleuse, n'aurait pas voulu revoir la foule autour de lui; il écarta doucement les curieux, les indiscrets, les indifférens, les espions, ne reçut que des amis dévoués, tria son monde, et s'en trouva bien. Alors ses après-dîners recommencèrent, puisque sa table était dressée de nouveau, et c'est de ce moment que je reprendrai le fil de mon récit, interrompu par le terrible épisode de 1815. Le prince avait, à cette époque, un hôtel dans la rue de l'Université, entre celle du Bac et celle de Beaune, et presque vis à vis de celle-ci; c'est celui qui porte aujourd'hui le n° 21. Ce fut là qu'il me reçut lorsque, après la catastrophe fatale, je revins à Paris.

A Toulouse, en avril 1815, je rencontrai M. le comte de Pontécoulant. Je ne me louerai jamais assez de la bienveillance, de la grâce parfaite, de l'abandon de son accueil. Je lui fus de quelque utilité par la connaissance parfaite que j'avais de tous les hommes du Midi. Il était épouvanté de l'abandon dans lequel les classes supérieures laissaient le gouvernement impérial. C'était au point qu'il me dit avec gaîté :

« En vérité, je n'oserais pas sortir avec nos amis dans la rue, de crainte qu'on ne nous offrît l'aumône, ou que, vu le proverbe *dis-moi qui tu hantes je te dirai qui tu es*, on ne me traînât en prison. »

On exagère quand on plaisante, et il ne faut pas croire qu'il n'y eût pas d'hommes honorables et riches parmi ceux qui étaient dévoués à l'empereur; mais ils étaient clair-semés, la masse de ses partisans était odieuse : elle se composait des sans-culottes de 1793 et de la lie des citoyens. Je fais cet aveu franchement. Je sais bien qu'un an après la chose eût changé de face ; mais, au commencement de mai 1815, si l'on excepte, à Toulouse, les Caffarelli, les barons de Maloret et la Peyrouse, les marquis de Catelan et

de Tauriac, et deux ou trois autres que j'oublie, le reste, royalistes dévoués, jurait aux princes absens une constance que le temps eût amoindrie comme elle l'avait fait précédemment.

On craignait à l'égal de la peste les impériaux et les fonctionnaires publics; parmi ceux-ci, un conseiller auditeur à la cour royale de Toulouse, M. Caubet, venait de donner sa démission avec éclat; il avait, de plus, adressé à ceux de ses collègues qui restaient sur le siége une chanson, dont le début était ce quatrain :

Bande de gueux, vous l'avez prêté
Le serment à la république;
Bande de gueux, vous l'avez prêté
Le serment à la liberté.

Le reste était pire et respirait une telle frénésie de royalisme, que je crus y reconnaître un enthousiasme mesuré par l'intérêt personnel. Un de mes amis, magistrat à cette cour, et qui, étant resté, se trouvait classé dans la *bande de gueux* de M. Caubet fils, me témoigna combien il était sensible à cette injure grossière qui, selon lui, m'atteignait aussi.

« Pas tout à fait, répondis-je, puisque je n'ai prêté aucun serment au roi comme fonction-

naire, puisque le roi ne m'a pas employé; mais ce n'est pas là la question, les plates rimes de Caubet te blessent, mon ami; laisse courir le temps, il te vengera.»

Je ne sais si la chose a eu lieu, mais, en 1830, M. Caubet est, à son tour, demeuré sur le siége, et des impertinens, le voyant entrer dans un salon, lui ont chanté.....

Combien le roi et les princes, après les Cent Jours, ne furent-ils pas dupes de ces amours avides, de ces dévouemens d'argent!

M. de Pontécoulant ne savait à qui entendre; il y avait un M. de ***, sous-préfet de Muret, qui ne le laissait pas respirer, tant il ne cessait de solliciter qu'on lui conservât sa sous-préfecture; il variait sur tous les tons ses formules d'adorations pour l'empereur, ce fut en pure perte; M. de Pontécoulant apportait de Paris l'ordre de le remplacer, il le fit.

Le roi rentra; M. de *** montra une exagération qui lui valut une préfecture et la charge de gentilhomme ordinaire; il avait oublié les Cent Jours; je sais qu'il a tout expliqué, il *sacrifiait sa parole* au service de M. le duc d'An-

goulême : il ne voulait rester à Muret que pour nuire à Napoléon ; c'est une sublimité de dévouement que Bayard n'eût pas comprise.

Au reste, nous sommes tous trois en vie, M. de *** ne niera pas ses instances, ses protestations bonapartistes dans les premiers jours de mai 1815 ; et sa conduite, deux mois après, a eu tout le midi pour témoin. Je dois dire encore que ce fonctionnaire, homme d'esprit, de société et de cabinet, était excellent administrateur, ses formes plaisaient à tout le monde ; pourquoi ne voulut-il pas se donner gain de cause de toute manière ?

Le commissaire général avait de ses fonctions un dégoût qu'il ne cherchait guère à cacher. Hors la maison de son ancien ami, le marquis de Lavalette-Montgaillard, l'un de ces seigneurs d'autrefois, au goût parfait, au tact exquis, doux, obligeant, sans haine, sans forfanterie, toutes les bonnes maisons de la ville lui étaient fermées, même celles dont les maîtres, en d'autres circonstances, auraient eu tant de plaisir et d'honneur de le recevoir. Il me proposa la sous-préfecture de Toulouse, qu'un homme à lui venait

de refuser, je fis de même. Les opinions de ma famille m'auraient rendu, dans ce moment, par trop pénible d'y reprendre la position agréable que j'y avais occupée, un peu moins de deux ans auparavant.

On nous écrivait lettre sur lettre pour nous faire part des dispositions de Carcassonne; M. de Pontécoulant m'y envoya, et pour que je n'y fusse pas isolé comme le sont dans les provinces les fonctionnaires sans mandat spécial, il me nomma provisoirement, et très provisoirement certes, sous-préfet de cette ville, car je ne me serais pas contenté de demeurer là; ce fut donc à mon grand regret que, courrier par courrier, m'arriva de Paris ma nomination définitive et officielle; je reconnus dans cette vivacité la suite des malices du duc d'Otrante; la rapidité des événemens ne me donna pas le loisir de débattre cette affaire avec lui.

A Carcassonne, je trouvai pour préfet M. Saulnier qui vient de mourir directeur de la *Revue Britannique*, homme tout Fouché, son père ayant été secrétaire général de la police, d'ailleurs instruit, éclairé, d'un accès facile, aima-

ble, et souhaitant bien que la bonne compagnie voulût venir chez lui ; il n'y parvint pas, et plutôt que d'avoir la partie infime de la ville, il ferma sa maison.

Jamais département ne fut administré, j'ose le dire, par des fonctionnaires moins ardens. Le préfet, je viens de le faire connaître; le général Maurin, était l'ennemi secret de Napoléon, à ce qu'il m'avoua lui-même, du reste bon militaire, détestant le bruit, les exécutions éclatantes, temporisant et sage; le colonel de la gendarmerie, baron Lecrosnier, depuis général de son arme, se montrait fin, rusé, retors, souple, brave, spirituel, à vues larges; j'ai rencontré peu de gendarmes de son mérite; il nous en eût remontré à tous; le secrétaire général de la préfecture était M. Chartrand, frère du général de ce nom, dont on ne devait pas tarder à faire une victime; notre collègue, simple, honnête, incapable de nuire, prêchait aux uns la concorde et aux autres la mansuétude; on l'en récompensa par le supplice de son frère, sa persécution et sa ruine. Le receveur général, mon parent, M. Rival de Gincla, élégant, prodigue, galant, calcu-

lateur, réparait par sa science de financier ce que lui coûtaient les dames et le faste; il était enthousiaste des idées nouvelles, franc, loyal, généreux. Le maire, M. Pech Palajanel, était le meilleur des hommes, digne administrateur, assez habile, et si Carcassonnais, si attaché à sa ville, à ses administrés, qu'il était impossible de ne pas l'aimer. Que de bien son dévouement civique a fait et qu'on l'en a mal récompensé! Enfin, je venais après d'aussi grands noms, si j'ose me placer.

Et je peux demander, sans crainte d'être démenti, qu'on me montre une seule plainte portée contre moi. Je réserve pour mes mémoires ce que je ne mettrai ici qu'en hors-d'œuvre; tout ce que je dirai, c'est que mes collègues et moi donnâmes au département des marques de probité administrative qu'il n'avait pas vues depuis nombre d'années. Mes mémoires expliqueront ce que je ne fais qu'indiquer ici (1).

(1) J'excepterai toujours mon parent, M. le chevalier de Carrières, sous-préfet de Carcassonne, avant et après moi; puis sous-préfet d'Abbeville; enfin, préfet de Charles X, en 1830. Vertu, loyauté, honneur, bonté,

Je n'ai pas mis, au rang des fonctionnaires dont j'ai parlé, l'évêque de Carcassonne; il n'était pas des nôtres, il se tenait à l'écart; je lui ai déjà rendu justice, j'y reviendrai plus au long un jour; jamais ceux qui ont connu monseigneur de Laporte ne cesseront de le vénérer, de le chérir et de pleurer sa mort.

Notre règne passa, il eut la rapidité de l'éclair. Au calme dans lequel nous avions maintenu le département, à notre indulgence paternelle, à tout ce qui peut assurer le bon ordre, le maintien de la paix publique, le respect dû aux propriétés, à cette haine des désordres, des troubles, des calomnies, des concussions, succéda, en moins de vingt-quatre heures, une tempête épouvantable; la colère, la vengeance, l'hypocrisie, l'avidité, toutes les passions tumultueuses, mauvaises, reparurent avec le gouvernement royal, que certes elles n'auraient pas dû accompagner, car il en était bien innocent. Mes mémoires leveront un voile trop long-

esprit, voilà ce qu'il fut, ce qu'il est, et ce qu'il sera toujours : de tels caractères ne se démentent pas.

L. L. L.

temps baissé, je ferai connaître des hommes qui abusèrent de leur position.

Deux fois mon exil fut décidé, deux fois je dus à l'évêque de Carcassonne de ne pas être arraché à ma femme qui, le 26 juillet, était accouchée d'un fils; on me voulait pour victime, car j'avais été pur de concussion; ma stricte probité, l'impossibilité de m'accuser d'aucun des vices par lesquels se distinguaient mes adversaires, les poussaient à la rage; l'un d'eux n'avait pas rougi d'imposer à une des rues d'une ville de ce département le nom de l'objet de sa passion adultère.

Je compris ma position, mes périls; j'étais entouré d'espions; mes domestiques, vendus au fanatisme de mes parens, allaient aigrir les autorités contre moi. Le comte d'Hautpoul, qui avait épousé une femme dont toute la fortune consistait en biens nationaux, me signalait comme un pestiféré, et des officiers de son régiment, mes alliés les plus proches, durent cesser de me voir.

Dès lors et jusqu'à l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui ne fut connue à Carcassonne que le 15, c'est à dire pendant plus d'un an, je fis de la maison de ma famille une prison volontaire; on

ne me vit nulle part, je renonçai à toute visite; à peine si j'osais en plein jour faire de longues promenades dans la campagne, elles devinrent suspectes, et je vis à mes trousses en plain champ les émissaires des polices militaire, administrative, judiciaire et occulte.

Ma famille paternelle tout entière m'abandonna; mon frère et l'un de mes cousins-germains, qui aux Cent Jours ayant tenté de soulever la ville de Limoux, avaient été forcés de fuir, avaient eu recours à moi; le roi revint, je ne les revis plus; amis de cœur m'abjurèrent hautement; qu'avais-je fait? j'étais demeuré fidèle à mon drapeau, comme eux au leur, et j'avais honoré le mien par quelques vertus, par l'oubli des injures, l'indulgence pour les vaincus, le mépris de la fortune et la pitié due au malheur.

Au demeurant, l'estime de la généralité des habitans de l'Aude me dédommage encore aujourd'hui de ces tribulations passagères, dont je n'ai jamais accusé les enfans de saint Louis et de Henri IV.

Quand je dis que tous mes amis royalistes m'abandonnèrent momentanément, je me trompe; un d'entre eux me donna des marques d'un véritable intérêt; et c'est peut-être de tous

celui dont le suffrage m'a le plus flatté, le marquis Armand de Saint-Félix-Mauremont, ex-préfet du Lot et de la Vienne, homme d'une haute naissance, d'un esprit supérieur, et qui, religieux et monarchique, montre que, dans ces deux sentimens réunis, se confondent toutes les qualités qui font l'homme de bien.

Je voudrais, après son nom, en trouver un second, mais je ne le puis ; ma reconnaissance n'inscrira donc que celui-là seul sur la colonne que j'élèverai à l'amitié, qui sait se montrer supérieure au choc des opinions politiques ; c'est la plus rude épreuve à laquelle on puisse la mettre, il est rare qu'elle n'y succombe pas.

La culture des arts, les travaux préparatoires de mon *Histoire de l'Inquisition en France ;* la composition d'un poëme épique, abandonné au dixième chant : *Constantin ou le triomphe de la Religion,* vinrent me distraire pendant cette longue retraite. J'avais encore le bonheur de voir croître mon fils, cet enfant du chagrin, qui, par son noble caractère, par ses vertus précoces, n'a cessé d'alléger le poids de mes malheurs ; plus tard il lui vint une sœur, je laisse à

d'autres à faire son éloge : Dieu ne donne pas souvent à des parens une fille pareille pour satisfaire leur orgueil et les dédommager des infortunes dont la Providence les éprouve. Enfin, j'avais aussi à mes côtés leur mère, que je craindrais de blesser en la louant comme je le voudrais.

Louis XVIII me délivra des chaînes que je m'étais imposées. Je vins à Paris pour présenter à la Comédie-Française deux tragédies, qui, toutes les deux, furent reçues en 1819, *Ségeste ou César dans les Gaules et Sapor*.

A mon arrivée à Paris, en août 1818, mon premier soin fut de reparaître chez le prince Cambacérès; il parut me voir avec plaisir; le comte Fabre de l'Aude m'en assura de sa part; dès lors je recommençai mes visites, et les charmans après-dîners eurent un plus vif intérêt; cette fois-ci, un mur d'airain nous séparait de la vie politique; le prince surtout ne pouvait rien espérer; cette position, toute en dehors des affaires, donnait à sa conversation un laisser-aller, un abandon qui me furent profitables; rien ne le retenait, et je répète ce que j'ai dit au

premier volume de cet ouvrage, je ne pouvais concevoir la naïveté qu'il mettait à faire de si curieuses révélations.

J'avais enfin beaucoup à lui dire, bien des choses à lui apprendre; né à Montpellier, y ayant passé la moitié de sa vie, il connaissait bien le Languedoc; sa famille, d'une très ancienne noblesse, était alliée aux bonnes maisons de la province. J'avais, par ma grand'mère maternelle, mademoiselle de Besplas, l'honneur de lui appartenir; jamais je ne m'en étais prévalu aux jours de sa puissance, bien qu'il le sût, et se rappelât une époque où il en avait été flatté. Maintenant que la même foudre frappait à la fois le chêne et le buisson, je lui rappelai le passé; il eut la bonté de s'en souvenir, il daigna même s'excuser si, dans les Cent Jours, il n'avait pas embrassé ma cause avec chaleur. La peur de Fouché, son hésitation à se prononcer l'avaient retenu.

Le prince me demanda ensuite ce que je pensais de la conduite des royalistes dans le midi avant, pendant et après les Cent Jours.

« Monseigneur, répondis-je, ce moment me fit bien comprendre le sens exquis de la fameuse fable de La Fontaine : *le Dragon à plusieurs*

têtes et le Dragon à plusieurs queues ; Napoléon fut celui-ci jusqu'au champ de mai ; aussi les succès ne lui manquèrent pas. Les royalistes furent toujours celui-là. Chez eux, tout le monde commande, personne n'obéit ; dès qu'à la place d'un empereur il y eut un roi, la royauté devint collective ; chaque curé, chaque hobereau régna ; les femmes n'eurent pas une faible part au gouvernement. De notre temps, dans ma sous-préfecture, nul ne me dominait ; je relevais du préfet, qui relevait du ministre, qui relevait de l'empereur : entre le souverain et moi, il n'y avait que deux hommes.

» Sous le règne des Bourbons, mon successeur eut d'abord à compter avec les pairs et les députés du département, avec l'archevêque, ses grands-vicaires, tous les curés, puis il dut plier devant toute famille investie des honneurs de la cour, s'il y en avait, puis devant tout noble riche. La multitude de ces maîtres ne peut se concevoir, tous durs, impérieux, haineux, jaloux. De là une administration timide, incertaine, peureuse, faible, allant par sauts et par bonds, par cascades et soubresauts ; plus de dignité, de secret, d'ensemble, d'obéissance ; le maire, gen-

tilhomme, résistait au sous-préfet roturier.

» Monseigneur, le tableau que je vous fais est celui de toute la France. Le peuple, dans son gros bon-sens, vit qu'il n'était pas administré. *Un* sous-préfet ne le blessait pas, mais en avoir mille par arrondissement lui déplaisait; puis, ici on adoptait la charte avec des modifications, là on n'en voulait pas du tout; ici un gentillâtre criait : *sacristain*, *apporte* (1), détruisant par ce seul cri cette charte sacrée; puis on rétrogradait vers les temps féodaux, les prêtres redemandaient leurs biens, les émigrés réellement spoliés ne consentaient pas franchement à accepter leur ruine pour garantir la paix publique.

» Napoléon arriva; c'était le moment de l'imiter pour le combattre; il eût fallu que *les têtes* se fissent *queues*. Bien au contraire, ce dragon fut comme l'hydre de Lerne; au moment du péril, ses têtes se décuplèrent : tous voulurent

(1) Toute la France a su cette tentative absurde et ridicule; elle servit de prétexte aux ennemis du roi, bien que le Gouvernement eût désavoué cette sottise.
L. L. L.

commander, nul n'accepta l'obéissance; tout le midi ne fut qu'anarchie et chaos; dans les volontaires royaux on ne trouvait que des capitaines, tout au plus des lieutenans: de simples soldats..., fi!... point.

Il en résulta que le parti impérial, mu par une volonté unique, passa, libre, prompt et vigoureux, dans les taillis les plus épais, tandis que les cent mille têtes du dragon royal s'agitaient, s'enchevêtraient, se remuaient beaucoup et ne s'en retiraient pas. Un beau matin, chacune des queues de l'autre dragon, exécutant simultanément son ordre, étranglèrent les têtes de l'autre tellement embarrassées dans les arbres de la forêt, qu'elles ne purent se prêter un secours mutuel.

Après les Cent Jours, ceux qui n'avaient rien fait demandèrent la récompense de ce qu'ils auraient pu faire, et on ne leur rit pas au nez. Ces hommes incapables, mortifiés de leur inhabileté, s'en vengèrent sur tous ceux qu'ils avaient vus rire; on éleva des prétentions incroyables. Je me souviens qu'à Carcassonne un M. M*** se plaignait à moi de l'avidité d'un homme qui, sans s'être remué, aspirait à une place de douze

cents francs de traitement. Eh bien! ce M. M***
lui-même, sans aucun service antérieur, sans aucun talent militaire ou administratif, revenait de Paris, rapportant sa nomination à une place de huit mille francs, dont on avait dépouillé pour lui un père de famille. Avec cela, il n'était pas satisfait, il voulait mieux encore; il l'eût obtenu, car il était parent de l'amie du préfet du département.

Le frère de cette personne, se plaignant en présence de l'ingratitude du gouvernement royal à son égard, la patience m'échappa, et, prenant la parole, je lui dis : « En vérité, vos » plaintes sont étonnantes; il vous fallait ou les » épaulettes de capitaine ou la croix d'officier de » la Légion-d'Honneur, et cela en récompense » du sacrifice que vous avez fait, dites-vous, de » votre vie et de votre fortune pour le service » du roi. Voyons, maintenant, car j'ai bonne » mémoire et je vous connais bien, ce que le retour de Napoléon vous a fait perdre de votre » existence et de votre patrimoine; je ne vous » battrai qu'avec vos propres armes, c'est à dire » avec ce que vous-même m'avez appris. Vous » êtes parti de Carcassonne avec 150 francs, une

» feuille de route et un cheval ; vous vous êtes » rendu à Montpellier, puis à Nîmes, logeant, » mangeant, couchant chez des amis, bivouacs » qui n'ont dû ni endolorir vos membres, ni af- » faiblir votre vue, ni même trop vous amai- » grir. A Nîmes, un beau pantalon militaire » vous plaît, vous le payez 50 francs, restent » 100 francs en bourse. La campagne a duré » un mois. Le jour où vous revîntes, couvert » de lauriers et de poussière, vous remîtes à » votre mère une somme ronde de 50 francs, » quitte de toute retenue et dette ; ainsi donc, » votre dépense totale a été de 50 francs dont » vous n'avez pu rien rendre à madame M***, » et que peut-être votre galanterie dépensa joyeu- » sement, galamment, soit dans la rue des Arè- » nes, à Nîmes, soit sur la place du Petit-Scel, » à Montpellier. Maintenant, convenez qu'on » vous a très bien récompensé, car je ne vous » ai vu ni en péril de mort, ni en danger de vous » ruiner.

» Voilà, Monseigneur, comment on a entendu, dans le midi, la deuxième restauration, et si jamais, à ce qu'à Dieu ne plaise, une troisième restauration a lieu, les royalistes devront bien se

persuader que la révolution qui la précédera aura trouvé son germe dans les folies de 1815 et de 1816. »

Cambacérès m'écouta avec attention ; je le fis rire par le dépouillement du budget et des services de M. M*** de C***, et par ma comparaison prolongée des deux serpens ; mais au fond il reconnut que je voyais bien.

« Quand on est placé au centre, me répondit-il, on ne peut saisir ce qui se passe à la circonférence ; voici une de mes conversations, à ce sujet, avec Napoléon. C'était entre le Champ de Mai et le départ pour l'armée, le 5 ou 6 juin, dans les jardins de l'Élysée ; une foule nombreuse remplissait les Champs-Élysées, et chaque fois qu'elle entrevoyait Napoléon, l'air était ébranlé par des *vivat* ; Napoléon s'en enorgueillissait. Nous causions d'affaires ; tout à coup il me regarda fixement, et dit :

« Eh bien ! Prince, avez-vous toujours peur ?

Moi. Pourquoi pas ? »

» Vous savez, dit Cambacérès en s'interrompant, que, depuis le retour de l'île d'Elbe, la grande magie de respect n'existait plus ; je lui parlais avec moins de crainte qu'autrefois ; alors

ses victoires en avaient fait un dieu; depuis, ses revers nous firent reconnaître qu'au fond c'était un homme. Je reprends.

Lui. Pourquoi pas?... Vous n'en guérirez donc point?

Moi. Il me tarde de voir l'empereur remporter quatre victoires consécutives; un bulletin daté de Postdam ferait un bon effet.

Lui. C'est que vous n'êtes pas sorti de votre trou; vous ne voyez que le faubourg Saint-Germain; vous croyez à ces billevesées, à ce qu'on m'abandonne aux mille millions de soldats qu'on va m'opposer. Si, comme moi, vous étiez venu de l'extrémité la plus éloignée de l'empire, vous vous rassureriez beaucoup; le peuple est fou de moi.

Moi. Je le sais.

Lui. Que me manque-t-il?

Moi. L'ancien prestige.

Lui. Il reviendra. Je veux que ma première bataille soit un coup de théâtre, qu'elle confonde le noble lord. Je sais bien qu'il faut jeter de la poudre aux yeux. Quant à cette noblesse rogue, insolente, qui me fait, j'ai un plan pour me la

ramener, plus immanquable ; écoutez-moi : Les circonstances m'ont mis sur les bras une troupe de rois dont je ne saurais que faire; ils encombreraient ma cour. Comptez un peu : le roi de Hollande, celui de Naples, de Westphalie, d'Espagne, le vice-roi d'Italie, le grand-duc de Lucques, la princesse Borghèse; eh bien! en attendant mieux, je vais en tirer parti : j'enverrai dans chacune des principales villes de l'empire, à Lille, Rouen, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon, Limoges, Dijon, Strasbourg, un de mes frères ou une de mes sœurs. Là, ils tiendront une maison d'honneur; elle se recrutera parmi les notabilités d'illustration et de fortune; les nobles la regarderont d'abord avec dédain, puis, comme leur essence est d'approcher des princes, ils demanderont à y entrer, et les voilà à nous. Cela donnera du luxe à ces villes; les ouvriers y gagneront. Je me suis aperçu du bon effet qu'a produit le séjour momentané des Bourbons dans le midi ; il paraît que déjà Toulouse et Bordeaux étaient devenus des Paris au petit pied. Que vous semble de cette mesure?

Moi. Sire, elle est excellente, elle peut produire un résultat avantageux ; la famille impériale

y trouvera d'ailleurs une ombre de consolation des pertes immenses qu'elle a faites.

Lui. Elle sera toujours placée plus haut qu'au point de départ. D'ailleurs, je ne resterai pas long-temps les bras croisés, et si mes frères me secondent, je ne manquerai pas de les bien caser.

Moi. L'Europe criera.

Lui. Si elle le peut. Que Dieu me fasse triompher de cette dernière coalition, et je vous promets de conduire les choses de telle sorte que je réparerai le temps perdu. Prince, j'ai dit qu'avant dix ans ma maison serait la plus ancienne de l'Europe; j'aurais dû ne pas le dire et l'effectuer. Oui, je suis tombé, parce qu'en Russie, en Autriche et en Prusse j'en avais laissé de plus nobles que la mienne; il ne fallait pas non plus en souffrir dans les monarchies secondaires; il fallait des maisons nouvelles à Copenhague, à Dresde, à Stuttgard, à Munich, tout aussi bien qu'à Lisbonne, à Madrid, à Naples, à Florence, à Milan, à Cassel, à la Haye. J'avais cependant bien commencé. Quant à l'Angleterre, sa position la plaçait à part; Dieu était entre elle et moi; car Dieu a visiblement creusé la Manche pour que

l'Angleterre, indépendante de la France, restât son contre-poids dans la balance des nations. »

» Vous avouerai-je, nous dit Cambacérès à moi et à trois ou quatre autres de ses intimes, tels que les comtes Fabre de l'Aude, Réal, Dubois-Dubay et Rœderer, vous avouerai-je que tout ce que l'empereur me disait m'enchanta; j'admirai ces vastes pensées, ces formes pittoresques sous lesquelles il les présentait. Ah! Messieurs, quel homme nous avons perdu par sa faute et par la nôtre! »

« Quant à moi, dit Réal, je n'ai, à son égard, aucun reproche à me faire. La première fois que je le vis, tête à tête, depuis sa rentrée de l'île d'Elbe, ce fut le 24 mars; il m'appela en audience particulière: je commençai par le féliciter, puis j'ajoutai:

« Au nom de Dieu! Sire, méfiez-vous de Fouché; cet homme a dit ou écrit la veille du départ de la famille des Bourbons: *Sauvez le roi, je réponds de la monarchie.*

—» Oui, me dit-il, c'est une phrase ronflante par laquelle il a cherché à les endormir; *il a pour manie de tremper son doigt dans toutes les sauces;* mais que fera-t-il avec les Bourbons?

Il a sur le front la marque de Caïn, la tache ineffaçable. S'ils revenaient, on le pendrait; il ne peut espérer de repos, de sécurité, un beau rang qu'avec moi.

— » Oui, Sire, il penserait ainsi si l'ambition raisonnait toujours juste; mais la providence ou le hasard, pour son châtiment, a voulu qu'elle errât souvent, qu'elle se *blousât* dans ses projets.

— » Ah! vous jouez au billard, » me dit-il évidemment pour détourner une conversation qui lui déplaisait; Fouché l'a toujours fasciné.

« Oui, Sire; mais je cherche à bien connaître ceux avec qui je joue : Fouché y est d'une belle force.

— » Vous êtes tous insupportables, dit Napoléon avec dépit : je n'ai jamais vu d'homme haï, jalousé, poursuivi comme lui, et cela avec une constance vraiment désespérante. Ne m'en parlez plus; toutes ces plaintes font à ma cause un mal effroyable; à force de dire que Fouché me trahit, on en fera réellement un traître.

— » Sire, repartis-je, on rapporte que Charlemagne avait une maîtresse qu'il adorait; il ne pouvait s'éloigner un moment de sa présence; elle vint à mourir; mais l'empereur conserva

toujours la même passion folle pour ses restes inanimés ; il ne voulut pas permettre qu'on les enterrât, et partout où il allait il traînait ce cadavre avec lui. L'archevêque Turpin soupçonna que cette femme avait possédé un talisman, par le moyen duquel elle avait inspiré de l'amour au monarque ; il remarqua, en effet, une bague chargée de caractères mystérieux au doigt de la morte ; il l'en ôta et la passa au sien. Aussitôt, Charlemagne s'éloigne du corps de sa maîtresse, ordonne qu'on le rende à la terre, et transporte à Turpin l'affection qu'il lui portait. Le pieux archevêque, craignant d'abuser de l'ascendant qu'il prenait sur l'empereur, jeta l'anneau fatal dans une source thermale située en Allemagne. Aussitôt le grand monarque se montra épris de ce lieu désert, il y fit construire des églises, un palais, des bains magifiques, et fonda Aix-la-Chapelle, où il voulut même être enseveli, à tel point le charme exerçait sur lui d'influence.

—»Que voulez-vous dire par là, comte Réal ?» me demanda Napoléon.

« Par ma foi, Sire, je crois que Fouché aura été à Aix-la-Chapelle et qu'il y aura retrouvé la

bague de l'archevêque Turpin. Sans cela, je ne ne pourrais expliquer comment il se fait que, tant de fois trompé par cet homme, vous n'ayez de confiance qu'en lui. »

» Il ne me répondit pas. »

CHAPITRE X.

—

Intrigue de Fouché. — Napoléon, Lucien et Cambacérès. — Conversation fantasmagorique. — Prédiction faite à Cambacérès en 1797. — Le Rose-croix. — Le ciel de Carcassonne. — Le comte de Saint-Germain, le thaumaturge, ressuscité. — Détails sur l'arche d'alliance, etc.; — sur Cagliostro. — Napoléon et un rose-croix dans la grande pyramide en 1798. — Conversation curieuse et prophétique. — Pourquoi Napoléon fonda la couronne de fer. — Ce qu'était Saint-Germain.

L'archichancelier n'était pas le seul de qui j'apprenais des anecdotes curieuses touchant l'empereur; en voici une que je tiens du comte Fabre de l'Aude, je l'ai copiée sur le manuscrit qu'il me confia à cet effet :

« Tant de monde s'était réuni contre Fou-

ché dans le dernier mois des Cent Jours, et sa conduite avait offert tant de circonstances louches et mal expliquées, que Napoléon avait fini presque par ouvrir les yeux. En même temps, un anonyme lui écrivit une longue note, pour le prévenir que le prince de Canino travaillait avec Fouché.

» C'était vrai : ce démon, ce Protée qui prenait tant de formes, se retrouvant avec son ancien collègue, avec un homme qu'il avait tant vu dans l'intimité, imagina une nouvelle branche d'industrie; voici comment il s'y prit; ayant été rendre ses hommages au prince Lucien, nouvellement établi au Palais-Royal, il commença par le féliciter sur son arrivée, sur sa réconciliation avec Napoléon, puis il ajouta :

« Il faut convenir que l'empereur a eu une bonne idée en rappelant Votre Altesse; il sait combien vous êtes cher aux vieux patriotes, et tel cas pourrait survenir où cette ancienne influence lui serait fort utile; car, enfin, si la Chambre des représentans, soit par caprice ou par nécessité, venait à proclamer la république, l'empereur vous aurait là tout prêt pour la présider.

— » Moi ! dit Lucien surpris, et pourquoi pas lui-même ?

— » Cela ne serait point dans les convenances, un empereur devenir président ! il ne voudrait pas l'être ; pour vous, au contraire, vous pourriez l'accepter, et souvenez-vous bien que, si jamais nous courons un grand danger, nous ne pourrons y échapper qu'en nous retrempant dans les formes de 1792. »

» Fouché continua, et sut si bien endoctriner Lucien, que le patriotisme du prince de Canino finit, à ce que l'on m'a assuré, par promettre de se prêter à l'exécution de ce projet. Fouché alla de lui aux républicains, les berça de la possibilité de rétablir la république avec l'assistance de Lucien et de ses amis.

» Tout cela n'avait pu être mené si secrètement qu'il n'en revînt quelque chose à Carnot, pour qui les Jacobins avaient de l'amitié. Carnot se méfiant d'une affaire dirigée par Fouché, au lieu d'aller demander à celui-ci une explication qui ne lui aurait rien appris, s'adressa directement à Napoléon, qui ne comprit rien aux discours du ministre de l'intérieur, si ce n'est que

Fouché conspirait contre lui et était venu à bout d'entraîner Lucien dans le complot.

» Le cœur de Napoléon en fut brisé ; il fut sur le point de laisser éclater sa colère, quand la pensée lui vint que son frère pouvait bien n'être que séduit ; en conséquence, il se détermina à charger un tiers de traiter cette affaire délicate avec le prince de Canino.

» Sur ces entrefaites, étant un matin chez le prince archichancelier, il me dit de me rendre, le jour suivant, à l'Élysée-Napoléon, où je trouverais l'empereur, qui avait besoin de me parler. Saisi d'inquiétude, je demandai au prince s'il savait ce que ce pouvait être.

— » C'est une mission, me dit-il, dont vous allez être chargé.

— » Miséricorde ! m'écriai-je ; si c'est chez l'étranger, je la refuse, elle me serait trop pénible à remplir ; je suis malade ; d'ailleurs, qui est-ce qui va aujourd'hui hors de France ?

— » Aussi, me dit Cambacérès, c'est pour l'intérieur.

— » Soit, quoique ce soit déjà assez fâcheux : on commence à être las de tous ces commis-

saires qui ont l'air d'être quelque chose, et qui ne sont, au fond, que des mannequins. »

» Le prince ne me disant plus rien, je pris patience, et le lendemain je me trouvais à l'Élysée, après le déjeûner impérial. Il y avait près d'un an que je n'avais vu Napoléon; je le trouvai engraissé, très actif et distrait, remarquez que je ne dis pas *préoccupé*; dès qu'il me vit, il s'écria en riant :

« A genoux ! à genoux ! traître ! infame ! Comment osez-vous paraître devant moi autrement qu'à genoux ? vous qui m'avez trahi !

— » Pardon, Sire, je ne vous ai pas trahi, j'ai suivi le torrent; les traîtres sont...

J'allais les énumérer; mais il m'arrêta.

« Je les connais, je veux les oublier; mais ne vous souvient-il plus de ma déchéance que vous avez signée ? Je vous inspirais donc beaucoup de haine ?

— » Non, certes; mais, à dire vrai, j'approchais de la vieillesse, et, par le besoin de repos que j'éprouvais, je jugeais de la lassitude de la France.

— » Chacun a son excuse. Et votre serment de fidélité ?

— » Je l'avais prêté à vous, Sire, et à la cons-

titution; or vous aviez donné tant d'entorses à celle-ci, que le mal en est retombé sur vous.

— » Ah! vous êtes constitutionnel!... c'est un tort; un constitutionnel, s'il n'est pas un sot, est un homme malveillant. Une constitution, à quoi sert-elle? un prince fort saute par dessus, un prince faible la retourne; et, quand la nation se fâche, la constitution ne la ramène pas dans le devoir. Mais laissons ce sujet, ce que j'en dis n'est qu'en passant. Vous pouvez me rendre un service : mon frère Lucien est ici; nous sommes réconciliés; je lui ouvre une voie à ma succession qui en vaut la peine; il lui préfère une chimère : en avez-vous connaissance?

— » Non, Sire.

— » Eh bien! sachez qu'il s'est laissé jouer par Fouché; il rêve la république, la présidence, des folies, des crimes; car cela peut aller loin. Figurez-vous que Lucien croit voir déjà la république revenue; il compte, en outre, que lui, qui le premier la tua au 18 brumaire, sera celui que les républicains choisiront en 1815 pour la restaurer. Voyez-le, parlez-lui, qu'il se tienne tranquille, sinon il partira et pour la dernière fois. »

Ce message me plaisait peu : le prince Lucien n'est pas un homme ordinaire. J'allai le trouver, puisqu'il le fallait ; son accueil fut gracieux, obligeant ; il me parla du passé et du présent en homme qui ne se fait pas d'illusion. Je le laissai dire d'abord, puis j'en vins au but de ma visite ; il m'écouta avec mécontentement, j'allai jusqu'au bout ; quand j'eus fini, il me dit :

« Je ne sais qui s'amuse à troubler l'esprit de l'empereur en me présentant à lui sous la forme d'un intrigant ; je ne pactise avec personne ; je ne peux empêcher qu'on ne pense à moi, qu'on ne me nomme dans des hypothèses qui, j'espère, ne se réaliseront jamais. On est inquiet, on craint l'étranger, l'empereur ne rassure personne ; doit-il s'étonner si l'on se tourne vers moi ? »

Je compris l'erreur dans laquelle tombait le prince ; il est assez commun dans le monde, et surtout chez les gens d'un rang élevé, de se croire absolument nécessaires à ceux qui peuvent fort bien se passer d'eux. Le frère de Napoléon s'obstinait aussi à ne pas voir une chose, savoir que l'empereur seul était tout, que ses parens, quoique remplis de vertus et de qualités supé-

rieures, n'auraient pu sans lui améliorer leur position. Je ne savais comment faire entendre cette dure vérité à un homme d'ailleurs excellent; mais, comme je lui étais attaché, je me décidai enfin à lui dire :

« Monseigneur, ne vous y trompez pas, il est en France un homme qui perdra tous ceux qui seraient capables de se laisser influencer par sa malice infernale. Cet homme intrigue auprès de vous, auprès de Louis XVIII, auprès des alliés; il correspond avec lord Wellington, avec l'empereur Alexandre, il vous séduit. Ne vous y fiez pas, Robespierre avait une influence immense, Marat dominait la France, eh bien! ni l'un ni l'autre ne seraient jamais montés au souverain pouvoir; il leur manquait ce qui vous manque, ils n'étaient pas militaires. Oui, Monseigneur, il faut l'être pour s'emparer d'un trône, pour s'y maintenir; des succès de tribune ne sont rien, il faut paraître couronné de palmes cueillies sur les champs de bataille; cela est si vrai, que, si vous entriez en lice contre le prince Eugène, contre le roi Murat, le premier et le dernier soldat vous abandonneraient pour aller à eux. Maintenant, comptez-vous sur les républicains? c'est

une erreur. Tant qu'ils vous ont cru ennemi des distinctions sociales, ils ont été charmés de vous opposer à votre frère ; mais, depuis que vous avez accepté du pape le titre de prince, les Jacobins n'ont plus voulu de vous, et ne viendraient à vous que pour vous trahir et vous perdre. Croyez-moi, vous n'êtes fort qu'avec l'empereur ; il peut marcher sans vous, vous tomberiez sans lui. »

Lucien m'écoutait, embarrassé, rêveur, mécontent. Quand j'eus fini, il me dit :

« N'ai-je donc pas d'amis à la Chambre des pairs ?

— » Vous y avez beaucoup d'amis, mais point de partisans ; là, comme ailleurs, on veut que le sceptre soit en même temps une épée. Croyez, Monseigneur, que tant qu'il resterait dans l'armée un maréchal de camp, vous ne présideriez pas tranquillement la république. »

Le prince de Canino se plaignit ensuite de ce que Napoléon ne l'appelait pas à la succession du trône d'une manière claire ; ceci présentait des difficultés. Lors du sénatus-consulte qui avait réglé le rang que devaient occuper entre eux les frères de Napoléon, il y en eut deux d'appelés

et deux d'exclus. Joseph et Louis, déclarés aptes à porter la couronne, montèrent sur les marches du trône ; Lucien et Jérôme, déshérités, restèrent dans l'oubli. Maintenant, si l'on rétablissait, entre ces quatre princes, le droit de primogéniture, Lucien précéderait Louis; Lucien avait des enfans mâles, dès lors les enfans de Louis, regardés comme seuls héritiers directs, n'auraient plus qu'un rang secondaire, c'était impossible ; on ne peut perdre ce que l'on a acquis d'une manière si solennelle. D'un autre côté, je doute que le prince de Canino pût convenablement devancer même le prince Jérôme. Celui-ci, roi allié des Français, ayant perdu sa couronne par attachement à leur cause, marié à la fille d'un proche parent du czar de Russie, n'eût-il pas eu plus de partisans que le prince Lucien, époux d'une femme à laquelle on contestait la qualité de veuve? il aurait donc fallu intervertir l'ordre de la nature et que Lucien passât du second rang au quatrième. Je mets, en outre, le prince Joseph hors de cause, parce que, n'ayant que des filles, la loi fondamentale, renouvelée par Napoléon, excluait du trône sa postérité.

Le prince de Canino eut la délicatesse extrême de ne rien dire de tout ceci, il se contenta de m'assurer que, dévoué à l'empereur et plein de reconnaissance pour tout ce qu'il lui devait, il n'aurait jamais concouru à aucune intrigue ni rien accepté que de concert avec lui.

Charmé de ces paroles, j'allai les rapporter sur-le-champ à l'empereur, qui me remercia. Je pris alors la liberté de lui conseiller de laver la tête à Fouché.

« Oh! me dit-il, il y a mieux à faire. »

Ce mot me fit peur pour le duc d'Otrante. Tout me porte à croire que si l'empereur eût triomphé, Fouché n'en eût pas été quitte pour finir sa vie dans l'exil (1).

Tout ce que je viens de mettre sous les yeux du lecteur est digne de ses méditations; avec quelle facilité l'attrait du pouvoir souverain divise les familles! Mais je vais quitter pour quelque temps

(1) Je ne sais si M. le prince de Canino avouera ou niera cette anecdote dans les Mémoires qu'il fait paraître. Quant à moi, je jure sur l'honneur que je tiens ce fait du comte Fabre de l'Aude.

L. L. L.

ces graves questions et rappeler des anecdoctes que je dois au prince archichancelier.

Un jour il me dit :

« Croyez-vous aux sorciers, aux magiciens, aux enchantemens, aux prodiges, aux devins, devineresses, prophètes, sibylles, fées, lutins, lamies, goules, sylphes, ondins, peris, dives, salamandres, gnomes, gobelins, males-bettes, etc.?

— » Il est bien difficile, Monseigneur, répondis-je, d'avoir une opinion bien assise sur tout cela. J'ai vu, certes, des choses fort bizarres, mais admettre l'existence de tant d'êtres surnaturels...

— » Bon, vous doutez, c'est ce qu'il me faut. Maintenant, écoutez-moi, et réfléchissez sur ce que je vais vous raconter.

— » Je suis tout oreilles.

— » Vous savez qu'il y eut un moment où, sorti des fonctions publiques, je dus, pendant le règne du Directoire, chercher ma vie dans le travail de mon cabinet; d'autres en eussent rougi, je n'aurais eu qu'une seule honte, celle de rester oisif et de devoir ma subsistance à mes intrigues ou à la pitié d'autrui.

» Je ne voulais pas quitter Paris, Paris la

ville des ressources, la seule où un homme ne meurt de faim que lorsqu'il le veut bien. D'ailleurs, tout m'annonçait une prochaine crise politique, et j'étais en position d'en profiter, ayant des amis dans les divers partis. Je consacrai mon temps au barreau; je me fis homme de loi, j'ouvris un cabinet de consultation; on prit confiance en moi; les cliens abondèrent et je me fis une réputation comme avocat.

» Savez-vous ce que me valut cette réputation? Ma nomination au grade de capitaine dans la garde nationale de Paris. J'acceptai avec reconnaissance : il faut toujours être flatté du choix de ses concitoyens, et le regarder comme une preuve d'estime. Je ne sortais de mon cabinet que pour inspecter ma compagnie.

» Je me levais de bonne heure; souvent même avant le jour. Un matin, j'entends sonner; ma femme de ménage va ouvrir; un personnage se présente, un personnage, entendez-vous : je ne peux me résoudre à dire un homme, tant sa physionomie est imposante. Ses habits sont de bon goût; il porte de beaux diamans à ses doigts, à son col de chemise, aux boutons des manches; deux montres garnies de brillans avec des chaî-

nes assorties, en font une espèce d'ex-Mondor. C'était ainsi que nous appelions les financiers avant la Révolution.

» Ce personnage s'annonça comme un Suédois voyageur et savant. On a voulu, dit-il, abuser à Paris de son peu d'expérience des affaires. Il a deux petits procès qu'il me confie; nous causons, il est beau parleur : bref, une sorte d'intimité s'établit entre nous, si l'on peut donner ce nom à des visites qu'il multiplie sous prétexte de ses affaires, et qu'il ne me permet jamais de lui rendre, car il ne me désigne pas le lieu où il loge.

» Il tournait souvent ses propos sur les choses d'un autre monde, il était martiniste de l'école de Swedenborg, son compatriote. Dans une circonstance, je lui nommai Cazotte.

« C'est mon ami, dit-il; il n'y a pas longtemps que nous étions ensemble.

— » Vous êtes donc venu, dis-je, à Paris avant sa cruelle mort? »

» Le personnage se mit à rire.

« Vous ignorez donc que des cannibales l'ont fait périr? »

» L'étranger me répondit par ce vers de Molière :

Les gens que vous tuez se portent à merveille.

« Soit, repris-je à mon tour, en riant : je gage que, la semaine dernière, vous avez soupé avec lui, Cardan, Paracelse et Averrhoès.

— » Soupé, non ; mais dites que j'ai passé avec lui et Swedenborg une matinée délicieuse, et vous ne vous tromperez pas.

— » Ainsi nous, qui avons vu le bourreau trancher cette tête vénérable, n'avons vu qu'un trépas illusoire ?

— » Mais, Monsieur Cambacérès, ces choses se voient tous les jours. La faiblesse de nos sens fait qu'ils se troublent souvent ; mais il existe un monde supérieur, et quand on parvient à y pénétrer, les yeux peuvent contempler la vraie lumière céleste, et on ne les trompe plus. A la manière dont vous m'écoutez, je présume que vous me prenez pour un charlatan.

— » Oh ! non, Monsieur, m'écriai-je ; pour un Rose-croix, un adepte, à la bonne heure. »

» Il se leva, et regardant le ciel :

« Je suis, dit-il, le dernier d'entre les sages ; mais, Dieu merci, la raison guide mes pas. Priez, veillez, croyez, et, comme moi, vous parviendrez à la connaissance du grand œuvre. Écoutez, Monsieur, poursuivit-il avec un enthousiasme croissant, encore un peu de temps, et le modeste avocat, qui m'a donné de si savans conseils, parviendra, par son seul mérite, à une élévation à laquelle, en France, aucun particulier avant lui ne sera monté. Les anciens chanceliers du royaume, en certaines circonstances, présidaient un conseil où siégeaient des princes du sang. Vous, sans être monarque, présiderez un conseil de rois, et cela non pas une fois en passant, mais pendant plusieurs années. Vous ne mourrez pas dans cette place brillante; deux fois vous l'occuperez, et la seconde sera malgré vous; et vous aurez alors raison de ne plus en vouloir, car à votre seconde retraite vous serez envoyé en exil. »

» Après avoir parlé ainsi, mon Suédois me quitta. Oncques depuis je ne l'ai revu. Je ris après qu'il fut sorti. J'expliquai sa prédiction par mon envoi en qualité de ministre plénipotentiaire à quelque congrès où je présiderais à mon tour. Certes, rien ne pouvait me faire croire que je se-

rais second consul et archichancelier. Au reste, cette prédiction ne porta que sur ma deuxième fortune au temps de l'empire ; et, n'en déplaise au prophète, il me semble que ma première était beaucoup plus haute encore.

« Et cet homme, Monseigneur, ne s'est jamais représenté à vous ?

— » Non ; depuis 1800, j'ai questionné sur son compte un grand nombre de Suédois, aucun n'a pu me donner le moindre renseignement à son sujet.

— » Monseigneur, dis-je, puisque Votre Altesse Sérénissisme a daigné me faire ce conte...

— » Dites cette histoire, Monsieur.

— » Me permettra-t-elle de lui faire le mien ? Je tiens autant à ma véracité que le prince à la sienne.

— » Parlez, » dit Cambacérès dont la curiosité était déjà excitée.

« Je parie que j'ai vu votre personnage, sauf qu'il portait un autre nom. Votre description se rapporte exactement à celle que je pourrais vous faire de son extérieur : c'était vers le mois de janvier 1816, la saison avait été jusque-là, dans le midi, d'une douceur extrême ; nous avions chaud

le cinquième jour de l'année, et le sixième la gelée prit avec une telle rigueur que, pendant tout le reste du mois, il ne cessa de neiger, de geler, de faire un temps déplorable. Le 4 janvier, invité, par la beauté d'une journée sans pareille pour la saison, à faire une promenade après le dîner, repas que nous prenions à midi, je quittai la ville basse de Carcassonne; je traversai le faubourg, le pont et me disposais à monter à la cité, quand je fus abordé par un homme de haute taille, vêtu simplement, mais chargé de diamans; il parlait purement; ses gestes avaient de la grace, son extérieur prévenait en sa faveur. Il m'aborda.

« Monsieur, me dit-il, je suis étranger; je me suis arrêté dans cette ville pour en voir les curiosités, et je me dirige vers ces remparts gothiques qui s'élèvent devant nous; je présume que j'aurai du plaisir à parcourir cette enceinte.

— » Monsieur, dis-je, permettez-moi de vous faire les honneurs d'une ville devenue en quelque sorte ma patrie adoptive. »

En personne bien élevée, il refusa d'abord, puis il céda avec plaisir. Je lui dis alors qu'il avait devant ses yeux l'ancienne Carcassonne, mère vénérable et aujourd'hui abandonnée par

ses faubourgs, et par cette jolie ville qui s'étend dans la plaine; que cette double enceinte de remparts avait été bâtie d'abord par les Romains, de l'ouvrage desquels il reste encore onze tours debout, puis par les Wisigoths et par la chevalerie du douzième siècle. Nous visitâmes ensemble les belles portes féodales, le château des vicomtes de Carcassonne, et surtout la belle, la jolie, l'élégante, la délicieuse petite cathédrale de cette cité désolée, demeurée là comme un monument incontestable du goût exquis de ces ancêtres que nous qualifions de barbares, tandis qu'ils savaient si bien, dans leurs monumens, unir la majesté à la légèreté, problème que nous avons tant de difficulté à résoudre.

L'étranger examina tout avec attention, et les maisons des simples chevaliers, et le tombeau de Simon de Montfort, et le large puits où la tradition dit qu'Alaric ensevelit les trésors du pillage de Rome, et entre autres le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition et l'autel des parfums, retirés par Titus du sac de Jérusalem.

L'étranger, quand je lui parlai de cette dernière circonstance, m'arrêta :

« Je peux, me dit-il, vous apprendre, à ce sujet, des particularités inconnues. Au moment où l'on mit le feu au temple, Titus fit enlever les objets précieux et sacrés dont vous parlez; on les emporta hors de la ville déjà en flammes; ils furent déposés sous une tente, dans le camp romain. Le jour suivant, il voulut me les montrer, nous allâmes à cette tente, je désirais les dessiner, on ne les retrouva plus; les Juifs sans doute les avaient enlevés, soit à prix d'or, soit par ruse; Titus, piqué d'être privé du plus bel ornement de son triomphe, en fit faire de pareils. Depuis, dans un de mes voyages en Palestine, mon ami, Pierre l'ermite, me montra ces trois objets, ils sont maintenant dans la montagne de Nebo, avec l'Arche d'alliance, qui est là depuis la première captivité.

— » Et l'avez-vous vue aussi, Monsieur? dis-je emporté par un mouvement irréfléchi, bien que cette mystification ne me plût guère.

« Personne, me dit-il, ne peut avoir cet honneur; l'Arche que la majesté de Dieu garde est derrière un voile de pourpre, dans la première division de la caverne; l'autel des parfums est

au milieu; à gauche, la table des pains de proposition; à droite, le chandelier à sept branches; j'ai eu le loisir de les examiner, ayant demeuré là, pendant deux heures, à parler des affaires de la croisade; je ne pus faire entendre raison à Pierre l'ermite, autrement dit Cucupètre, ni à Godefroy de Bouillon, ni à Tancrède. Il n'y eut que votre comte de Toulouse qui se montra raisonnable; c'était un grand prince, j'ai souvent parlé de lui avec saint Louis. »

Je laissais parler cet original; nous descendions alors dans la plaine, et de retour sur la grande route, je me disposais à me retirer, quand l'étranger me demanda mon nom, afin dit-il, de l'inscrire sur ses tablettes, en témoignage de mon obligeance. Je le lui appris; aussitôt reprenant la parole, il dit :

« Vous avez eu une aïeule qui comptait parmi les femmes les plus aimables du dix-huitième siècle. J'ai entendu des gens de haut rang et de mérite parler d'elle dans diverses cours d'Europe. Je suis le comte de Saint-Germain.

— » Le thaumaturge ! » s'écria Cambacérès.

« Monseigneur, je poussai le même cri, je prononçai le même mot; et le personnage, se mettant à sourire, me dit :

« Je suis, Monsieur, celui à qui l'on donne ce nom.

— » Mais, Monsieur, la comtesse de Gergy, vous vit à Venise au commencement du dernier siècle; vous me parlez de ma grand'mère qui a vécu quatre-vingt-six ans, et vous voilà dans la fleur de l'âge ; comment cela peut être? Au demeurant, les Saint-Germain qui se succèdent jouent leur rôle à ravir. »

Il éluda la question, je le ramenai jusqu'à son hôtel. Le lendemain il vint me voir, et me pria de garder le secret sur son nom; je lui servis encore ce jour-là de cicerone; quelques affaires le retinrent un mois à peu près à Carcassonne; j'ai soupçonné que ce personnage se livra, pendant ce temps, à des expériences de chimie; il me prêta un manuscrit qu'il disait avoir composé pour Louis XV; il me parla beaucoup de ce prince, de madame de Pompadour, me raconta sur celle-ci une anecdote dont je ferai un jour

un roman (1). Puis, passant à la cour de Louis XVI, il m'instruisit d'une foule de particularités sur Marie-Antoinette; je copiai un manuscrit qu'il me prêta et qui contenait des anecdotes détachées, dont la première se rapporte à Alexandre le Grand, et qui finissent avec le dix-septième siècle; un jour je les publierai (2). Enfin, il partit en promettant de m'écrire, mais il ne m'a pas tenu parole (3), je n'ai plus entendu parler de lui.

« Voilà, dit le prince, un impudent coquin.

— » C'est possible, Monseigneur, mais il est aimable; je suis sûr que c'est votre homme : il me parla de vous comme s'il vous connaissait; de Napoléon, avec qui il se serait trouvé, dit-il,

(1) Il a paru sous le titre du *Comte de Saint-Germain et la Marquise de Pompadour*, 2 vol. in-12. Chez Ménard, place Sorbonne, n° 3. L. L. L.

(2) Cet ouvrage, que j'intitule : APRÈS-MINUIT, *confidences et révélations fantastiques du comte de Saint-Germain*, formera six volumes in-8°. L. L. L.

(3) Depuis 1818, j'ai eu des lettres de ce personnage, et je l'ai revu; j'en parlerai dans mes Mémoires. L. L. L.

une fois en Italie, puis dans la grande pyramide d'Égypte et enfin au Kremlin, à Moscou.

—» Je suis comme les enfans, dit Cambacérès en riant tout à fait, et puisque, grâce au temps effroyable qu'il fait, nous sommes seuls, contez-moi la rencontre de la grande pyramide; je croirai entendre un récit des *Mille et une nuits*.»

J'entrai en matière sur-le-champ et en ces termes, laissant parler le comte ou prétendu comte de Saint-Germain :

« Cagliostro, qui était un fripon malgré son rit égyptien, ses dîners avec les morts et ses tours de passe-passe, a avancé, dans ses mémoires, qu'il avait été initié aux hauts mystères de notre science sacrée dans les souterrains des pyramides. Le drôle a répété ce qu'il m'avait entendu dire; je l'ai eu à mon service pendant cent cinquante ans, en qualité de valet de chambre secrétaire; il me vola à Venise, du temps de la comtesse de Gergy, un trésor que je ne peux donner à personne : il en a profité à peu près un siècle, mais ce trésor n'a pu le défendre contre la strangulation; il a péri de mort violente au château Saint-Ange, à Rome, où le pape Pie VI l'avait enfermé en 1793; d'autres

disent, et à tort, au château de Saint-Léon. La vérité est que son supplice a eu lieu peu avant que le peuple romain s'insurgeât donc en 1796.

» Chassé par moi, il erra le monde; il savait que les sages se retiraient dans les pyramides, et il s'est vanté d'y être descendu. Le menteur! il n'en a vu que la pointe. Nous fûmes sept qui, en 1798, nous rendîmes dans ce temple vénérable, élevé, à ce qu'on croit, par Chéops; c'est là, du reste, un fait que je ne suis pas en état d'éclaircir: franchement, je ne remonte guère plus haut que le siècle qui précède celui d'Alexandre de Macédoine.

» Ensevelis dans les temples secrets, souterrains et plus rapprochés du centre de la terre de six fois la hauteur de la pyramide, nous nous occupâmes, pendant quarante-sept nuits, du grand œuvre. L'endroit était bien choisi: il y règne une chaleur presque surnaturelle; car plus loin l'action du feu central est insupportable. On a ri de Buffon; il avait raison, au reste, je lui ai communiqué des notes qui ont servi de base à son système.

» Or donc, pendant quarante-sept nuits, sans

compter les jours, nous étions demeurés tellement préoccupés de notre ouvrage, que les esprits élémentaires, nos serviteurs, n'avaient pas osé nous distraire pour nous apprendre la prise de Malte par la flotte française et le débarquement de l'armée devant Aboukir; enfin, la bataille des Pyramides venait d'être livrée, et nous n'en savions rien; mais nos gnomes, chargés du gros ouvrage, avaient entendu les immortelles paroles (1); ils nous les répétèrent, et elles nous firent tressaillir d'admiration.

» Je sus, en même temps, que le général Bonaparte, accompagné de Desaix et de Charles Caffarelli, entrait incognito dans la grande Pyramide; je voulus le voir. J'ordonnai à un sylphe de revêtir une figure pareille à celle du général et de se promener avec les deux amis du héros au moment où je séparerais celui-ci de ses compagnons.

» Retiré dans une salle secrète qui s'ouvre derrière le sarcophage du roi, je vis mon émissaire exécuter sa manœuvre. Une illusion étourdis-

(1) *Soldats, du haut de ces monumens quarante siècles nous contemplent.* L. L. L.

sant Bonaparte l'arrêta pendant une minute...; et l'échange était fait lorsque Bonaparte revint à lui. Il m'aperçut sortant de la salle inconnue; des phosphores philosophiques nous éclairaient. Son premier mouvement fut de mettre la main sur la garde de son épée, et d'armer un pistolet de poche... Il me reconnut.

« Ah! c'est vous, comte, dit-il; j'aurais dû m'y attendre. Il est convenable que vous me fassiez les honneurs de votre principal palais.

— » Vous êtes donc venu en Égypte, général? dis-je à mon tour.

« Oui, partager le sort de saint Louis, peut-être.

— » Non, venger sa mémoire.

— » En tout cas, j'affranchirai le saint sépulcre du joug infidèle. »

» Je me tus; puis ayant réfléchi je repris :

« Vous n'entrerez pas à Jérusalem.

— » Pourquoi pas?

— » Dieu n'ouvrira pas sa ville à celui qui fait semblant de proclamer le koran. Général, vous avez fait une faute.

— » Je le crains, dit-il en hésitant; mais cette philosophie fanfaronne nous a tous pris à la

gorge... Je ne serais pas venu en Égypte, et nul n'y fût venu avec moi si je m'étais avisé de demander des aumôniers au Directoire.

— » Vous n'entrerez pas dans la Ville Sainte, » dis-je froidement.

» Il frappa la terre du pied; et dit, avec une expression de dépit :

« Tant pis, car en ce cas mon entreprise est manquée. J'ai besoin de m'étendre. Il me faut l'Égypte, la Palestine, la Syrie, le Liban, l'Oronte et le Nil. On ne peut faire de grandes choses qu'en Orient; l'Europe est trop positive. Si je suis retenu au Caire, mon coup est manqué; l'Égypte seule est un cul-de-sac.

— » Détrompez-vous, répliquai-je, en ce qui regarde l'Europe; on peut y faire encore des choses gigantesques. Vous en ferez.

— » A la bonne heure; mais, prophète de malheur, vous me mécontentez.

— » Quoi! avec des succès vous eussiez renoncé à votre patrie?

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

— » Oui, ma foi, si je réussissais en Orient, j'en ferais ma patrie. De l'Arabie j'aurais été en

Perse, de la Perse aux deux presqu'îles, de là au Cathay, puis en Chine, et je serais revenu par la grande muraille, la Tartarie et la Russie; j'aurais pris Moscou par derrière.

— » Ne le prenez pas du tout, croyez-moi.

— » Il n'en est pas question pour le moment, j'en suis bien loin.

— » Vous y viendrez.

— » En maître? »

» J'hésitai, il pâlit. J'avais pitié de lui; je voyais sa destinée écrite dans les astres. Il répéta sa question :

« En maître ?

— » Oui. » Un soupir joyeux échappa de sa poitrine. Je lus dans ses yeux qu'il se voyait déjà le dominateur de l'Europe; car, comment entrer en maître à Moscou et ne pas l'être de tout ce qu'on laisserait derrière soi. Hélas! il ne voyait pas que cette cité deviendrait un abîme où il engloutirait lui et les siens! Il s'épanouissait de contentement. Pauvres mortels! que vous seriez à plaindre si ce terrible avenir vous était dévoilé! Il me dit ensuite :

« Vous me consolez du malheur que vous m'avez annoncé.

— » Des victoires répétées vous en consoleront mieux.

— » Je n'entrerai pas à Jérusalem, se dit-il à lui-même, mais bien à Moscou ; l'un compense l'autre.... Non.... La ville du Christ est la capitale du monde. Comte de Saint-Germain, je sacrifierais Moscou pour conquérir le titre renouvelé de *premier baron du saint sépulcre* ; j'y prendrais une humble couronne de fer.

— » Général, dis-je, étonné de l'avenir qui tout à coup se montrait à moi, je vous la promets cette couronne, elle sera de fer, et néanmoins brillante. Souvenez-vous d'instituer en son honneur un ordre : ce sera, dans le secret de votre cœur, l'expiation de la fatale conduite que vous avez tenue ici.

— » Monsieur, me dit-il en baissant la voix, je suis catholique, mais je hurle avec les loups.

— » Ceux qui hurlent avec les loups, les loups les mangent : ils savent où les trouver. Adieu, général ; d'autres soins m'appellent.

— » Voici deux fois que je vous ai vu : la première fut sur le dôme de Milan ; tout ce que vous m'annonçâtes s'est vérifié. Nous reverrons-nous ?

— » Oui.

— » Où?

— » Au Kremlin.»

» Nouvelle joie.

« Et puis?

— » Et puis, général, Dieu fera le reste.

— » Le sens de ces dernières paroles est menaçant; cette dernière rencontre me trouvera pourtant à l'apogée de ma gloire.

— » Vous l'avez dit, et pourtant souhaitez de ne me revoir plus jamais après. »

»En achevant ces mots, je me courbai derrière le sépulcre, je fis jouer le pivot, j'entrai dans l'issue cachée, dont la porte de pierre se referma après moi; et les deux amis de Bonaparte, conduits par son fantôme, qui mit aussi à s'échapper une légèreté extraordinaire, trouvèrent leur chef rêvant profondément; ils s'étonnèrent de ce que, ne les ayant pas quittés, il tombât si soudainement dans une pareille méditation: mais c'était un homme qu'on interrogeait peu; aussi gardèrent-ils le silence sans oser lui faire d'observation. »

« Savez-vous, me dit Cambacérès, que ce

diable de menteur m'a fait perdre deux ou trois fois la respiration ?

— » Cela ne m'étonne pas, répliquai-je ; car, moi aussi, j'ai lu son manuscrit avec tant d'entraînement que je le sais par cœur, et le répète mot à mot.

— » En effet, dit Cambacérès, Napoléon, qui n'alla pas à Jérusalem, entra victorieux à Moscou, et institua l'ordre de la Couronne de fer; mais, comme votre rencontre avec ce comte de Saint-Germain a eu lieu en 1816, il a pu sans miracle se vanter d'avoir prophétisé tout cela en 1798.

— » Quoi qu'il en soit, dis-je, je tiens pour exact tout ce qu'il m'a rapporté touchant Cagliostro, sauf les cent cinquante ans de domesticité et l'aventure de Venise. J'ai bien étudié ces deux hommes : je vois que Saint-Germain, dont l'origine est complètement inconnue, a paru d'abord en France, et, au plus tard, vers 1740 ; l'autre, au contraire, ne date guère que de 1770. Ainsi, l'un conserve une priorité incontestable d'un tiers de siècle. Pourquoi donc l'autre n'aurait-il pas pu voler son maître ? On sait qu'il

était de Palerme, fils d'un cocher, du nom de Balsamo. Muni de certains secrets pour faire des diamans, il aura répété les expériences, les mensonges de son maître, et, perroquet bien sifflé, se sera posé en original, quoiqu'il ne fût qu'une copie.

— » C'est possible, » dit le prince.

Des visites survinrent, et cette après-dînée prit fin. »

CHAPITRE XI.

—

Vers de Voltaire. — Quels hommes aiment principalement les récits surnaturels. — Conversation de Napoléon et de Réal sur Saint-Germain. — Anecdote singulière touchant Savary. — *L'Homme vivant*, *le Portrait*, *le Diable à la Police*; histoire du XIX[e] siècle. — Le chien noir et Agrippa. — La main mystérieuse. — Un revenant qui cite des vers de Voltaire. — Napoléon, Duroc et Cambacérès chez le sorcier Moreau, qui leur dit la bonne aventure. — L'évêque du dedans. — Voltaire, Richelieu et un abbé en quête du diable. — Ce que dit Napoléon à Cambacérès pour excuser son second mariage.

Il est certain que, savans ou ignorans, philosophes ou incrédules, un attrait irrésistible se rattache pour nous à ces pensées d'un autre monde, à ces rêveries intellectuelles qui nous présentent comme possibles les écarts de l'imagination; malgré soi on y court, on y cherche

un refuge contre le positif de ce triste monde où, en réalité, nous sommes si malheureux. Qui de nous n'aime pas à répéter les jolis vers de Voltaire à ce sujet :

On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les graces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le *raisonné* tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Je faisais ces réflexions en retournant chez moi; je me rappelais combien, dans ma jeunesse, j'avais trouvé de charmes à lire les livres curieux de Noël Lecomte, de Bodin (*la Démonomanie*); l'*Inconstance des sorciers*, par de Lancre ; *Disquisitiones magicæ*, du jésuite Delrio ; *le Monde souterrain*, de Kircher; *les Imaginations de M. Ouflo*, non à cause du texte que je ne pouvais souffrir, mais pour les notes qui me faisaient frissonner.

Je me sentais heureux dans ces instans où, couvert d'une sueur froide, je m'épouvantais du moindre bruit, et même du silence qui a bien aussi sa solennité; depuis, je me suis livré à l'étude des auteurs du système opposé; ceux-ci

me ramenèrent à la vérité ; ce fut pour moi une source de bonheur de moins ; l'âge et les événemens suffirent pour tarir les autres.

Tous les hommes ont pensé comme moi ; Napoléon, à ce qu'on m'a dit, se délectait à écouter ou à faire de pareils contes ; on en a inséré un, qu'on prétend être de lui, dans les mémoires de Bourrienne. Napoléon n'en est pas l'auteur ; les siens se faisaient remarquer par la singularité du choix et par la brièveté, il courait au dénouement sans surcharger le récit de paroles inutiles.

La première fois que je revis Cambacérès, il avait chez lui, les comtes Fabre de l'Aude, Réal, Dubois-Dubay. Le prince, en m'entendant annoncer, dit à la compagnie :

« Voici quelqu'un qui a passé un mois avec le comte de Saint-Germain, non le malencontreux ministre de la guerre de ce nom, mais celui qui, plus amusant, faisait des miracles. »

On se récria ; je répétai ce que j'avais dit la veille ; Réal, alors, prit la parole :

« Je n'ai pas vu, dit-il, le comte de Saint-Germain ; mais j'ai souvent entendu parler de lui ; un individu, porteur de ce nom, errait dans

l'Europe ; on l'avait dénoncé à l'empereur, qui, après une séance de travail, me dit :

« On m'apprend qu'un imposteur, sous le nom d'un contemporain de Louis XV, parcourt les capitales, sème des nouvelles inconvenantes, et prétend avoir eu des entrevues avec moi sur le dôme de Milan et dans la grande pyramide...»

A cet endroit du récit, Cambacérès me regarda, je lui rendis son coup d'œil; car, dans ce que je venais de raconter, je n'étais point entré dans ces détails : ainsi donc, il devenait certain que, dès l'empire, mon homme s'était vanté de ses conversations avec Napoléon; Réal continua :

« Je ne veux pas, poursuivit l'empereur, que l'on débite de pareilles sornettes; expédiez des gens sûrs, et que l'on parvienne à saisir ce compère, que je ferai enfermer entre quatre murailles, le tout pour lui apprendre à me faire parler. — Pour obéir à la volonté impériale, j'écrivis à Pétersbourg, à Copenhague, à Stockholm, à Berlin, car on savait qu'il se tenait dans le nord. On le manqua à Dresde; mais on l'arrêta à Lubeck, où il resta prisonnier pendant vingt-quatre heures ; ayant trouvé moyen de séduire

le geolier, ils partirent ensemble. Depuis lors, la trace du faux comte de Saint-Germain fut entièrement perdue ; il paraît que Monsieur (Réal me désigna) l'a retrouvée en 1816. Au demeurant, j'avais écrit à Sleswick où l'en disait qu'il était mort en 1784.

» Voici à peu près la réponse qui me fut faite par un magistrat du lieu :

« On se souvient d'avoir vu ici un aventurier du nom dont vous parlez ; notre prince avait pour lui une vive amitié ; il séjourna long-temps dans son palais, d'où il disparut une nuit sans laisser de traces de la route qu'il avait prise ; on s'en étonna. Le prince n'ayant pas trouvé bon que l'on s'en occupât, on se tut. La surprise fut grande, lorsque, environ un mois après, les papiers anglais annoncèrent la mort, dans notre ville, dudit comte de Saint-Germain. Au décès de notre prince, on a trouvé, dans ses papiers, des lettres de ce personnage, postérieures à l'époque où l'on place communément son trépas.

—» Allons, dit Cambacérès, il demeure prouvé, par témoins *de visu*, qu'au commencement du XVIIIe siècle, la comtesse de Gergy, ambassadrice de France à Venise, a rencontré dans

cette ville ledit comte; il est certain qu'il a paru à Versailles vers 1740, qu'il y était encore vers 1760; et il y est revenu en 1789, si j'en crois une dame, dont le nom ne fait rien à l'affaire; que, de 1800 à 1814, il parcourait l'Europe, et que son dernier certificat de vie est de 1816: tout cela, Messieurs, me paraît incontestable, et est d'autant plus étonnant, que M. le comte Réal vient de détruire l'objection que l'on pourrait tirer de sa mort, à Sleswick, et en 1748. Chacun des assistans se mit, après cela, à citer le personnage le plus extraordinaire qu'il avait connu. Le comte Fabre parla d'un moine qui guérissait toutes les maladies chirurgicales par le simple attouchement, et qui, en fait de magnétisme, produisait des effets admirables.

« Quant à moi, dit le comte Dubois-Dubay, je me souviens que, dans ma jeunesse, je me liai avec un homme fort singulier; j'étais alors garde du corps, très amateur du plaisir, et le cherchant où j'aurais dû le fuir. Un soir, je fus assailli par cinq hommes, tous brutaux, voleurs, dont le projet était de me dépouiller et de me jeter par la fenêtre. Adossé à un angle de la chambre, n'ayant pour arme que mon épée,

retranché derrière un énorme fauteuil qui me protégeait les jambes, je me disposais à vendre chèrement ma vie, lorsqu'au bruit que nous faisions un particulier entra chez moi et étendit la main. Les cinq assaillans restèrent immobiles, l'étranger vint à moi sans rien dire, et me fit signe de le suivre; j'hésitai, ne me fiant pas au repos de ces coquins; un geste impérieux provoqua mon obéissance, je le suivis, les autres ne se retournèrent pas.

»Lorsque nous fûmes dans la rue, je les entendis se quereller, et, par la fenêtre, vomir après nous des imprécations. Je ne pouvais concevoir par quel charme cet inconnu les avait changés en statues; je le lui demandai; il me répondit brusquement que tous les secrets de la nature n'étaient pas connus : le service qu'il m'avait rendu nous lia; je le vis faire une foule d'actes tous plus extraordinaires les uns que les autres. Sa conversation tournait sans cesse vers les sciences occultes et les prodiges opérés par la magie. Peu de temps avant 1789, nous nous promenions aux Tuileries, sous les arbres. Je remarquais, depuis plusieurs minutes, que nous étions suivis par un énorme chien noir; il était superbe, mais il avait

l'aspect féroce; je crus qu'il appartenait à mon ami dont j'avais toujours ignoré le nom, et je lui dis :

« Vous avez là un animal admirable.

— » Qui ? » demanda-t-il.

« Mais... votre chien. »

» Je le vis pâlir, il se retourna; on aurait dit que le formidable mâtin lui faisait des signes d'intelligence; lui, prodigieusement ému, finit par me dire :

« Il faut que je vous quitte; mon chien vient me chercher.

— » Aurait-il assez d'intelligence pour cela ?

— » Il... en a... beaucoup; il a l'air de gronder, il me fait entendre par là qu'on m'attend chez moi. Adieu.

— » Quand nous reverrons-nous? » dis-je.

— » Dans la vallée de Josaphat, proche la ville de Jérusalem. »

» Il est certain que, selon la croyance chrétienne, nous nous rassemblerons tous là un jour; il est également vrai que, depuis que son chien noir l'emmena vers celui qui le demandait, il ne revint plus, et que je perdis complètement sa trace. Je fis des recherches; on parla, au bout de plu-

sieurs semaines, d'un cadavre qu'on aurait retiré des filets de Saint-Cloud et qui était attaché à un gros chien noir; j'étais de service, je ne pus aller vérifier si c'était mon libérateur et sa bête; j'en fus fâché. »

« Monsieur, dis-je, le fameux Agrippa avait également un chien noir qui joua un grand rôle dans l'histoire de sa vie. Aux approches de sa mort, il détacha le collier chargé d'hiéroglyphes qui parait ce chien, en lui disant : *Va, méchante bête, qui m'as perdu, je te rends à ton maître*. Le pauvre animal partit, la tête basse, et alla se jeter dans le Rhin, à Cologne, où cette scène se passait. Agrippa mourut aussitôt. »

« A mon tour, Messieurs, dit le comte Réal; veuillez me prêter votre attention, vous entendrez du merveilleux de premier ordre. Vous savez quelles fonctions je remplissais au ministère de la police; la confiance de Napoléon m'y donnait plus d'importance encore; les ministres me traitaient bien; le duc de Rovigo, dont tout le mérite consistait dans son zèle, avait une faiblesse qu'il cachait avec soin; le guerrier, qui ne craignait pas de répandre son sang sur le champ de bataille, car il était réellement brave,

devenait, à la nuit tombante, poltron comme un enfant; il n'aurait pas voulu rester seul, sans lumière, dans une chambre, fût-ce pour s'assurer la perpétuité de la faveur de son maître. Il ne parlait jamais de revenans, dans la crainte de les irriter; et, pourtant, il affichait des sentimens philosophiques.

» Une après-dînée je travaillais chez moi en plein repos, quand une ordonnance accourut me chercher en toute hâte de la part de S. E. le ministre de la police générale; le message était formulé d'une manière si impérative, que, ne doutant pas qu'une conspiration n'eût été découverte le jour même, je ne me donnai pas le temps d'attendre que mon carrosse fût attelé, et je courus où j'étais attendu. Le ministre était seul.

« Quelles nouvelles, Monseigneur? Ces misérables anarchistes ne se tiendraient-ils pas en paix? »

» Piqué de ma question, le ministre bat la campagne, et répète ce que déjà nous avions éclairci; je le laisse dire; il perd par degré le fil de son discours, ou plutôt il se rapproche de sa véritable pensée; et enfin, rougissant, balbutiant, hésitant, il me dit qu'il se passe à Paris des choses

étranges, que, deux fois déjà, un personnage mystérieux a pénétré dans son cabinet, lui a parlé d'affaires politiques, et est ressorti sans laisser après lui la moindre trace. Huissiers, valets de chambre, laquais, suisses, gendarmes, mouchards, officiers de paix, espions en permanence, dont la foule encombre l'hôtel, tous l'ont cherché, aucun ne l'a vu ni en venant ni en partant : de plus, ajouta le duc, cet homme m'a écrit, il y a une heure, pour que je me tinsse dans mon cabinet, où il va, dit-il, venir me parler, ajoutant qu'il m'en prévient, parce qu'il sait que je vais sortir; et je vous assure que mon cocher seul est dans le secret de ma sortie, et je crois pouvoir compter sur sa discrétion.

» Ma confiance dans ce cocher n'était pas aussi grande; mais je ne fis point part de mes réflexions à M. Rovigo; je gardai pour moi ce que je pensais, ne doutant pas que ce ne fût une nouvelle intrigue de Fouché, dont on aurait un jour la clef : je ne dis donc rien, me contentant d'exprimer ma crainte que ce monsieur, si bien averti, ne se refusât à venir pendant que je serais là.... J'étais dans une grande erreur; il tenait, je pré-

sume, à donner un démenti à mes soupçons, car, à l'instant même, j'entendis ouvrir la porte, et l'inconnu se présenta : il ne parut pas étonné de me voir; s'approchant, au contraire, rapidement de nous, et, sans le moindre embarras, il nous salua avec l'aisance et les manières d'un homme de qualité, et entra aussitôt en matière.

» Il s'agissait de deux choses : de la paix et de l'avenir. L'étranger ne dissimula pas que la France touchait à une catastrophe, que le Gouvernement était sans consistance; qu'il fallait donc s'arranger de manière à ne pas crouler avec lui.

« Monsieur, dis-je, je vous connais, je vous ai rencontré souvent, sans que je puisse dire où; veuillez me dire si vous pensez qu'il soit plus facile de consolider que de renverser un Gouvernement? »

» L'inconnu répondit par des phrases obscures et entortillées; il eut l'air mécontent de ma présence; enfin il se leva, promit de revenir, alla vers la porte, l'ouvrit.... Il venait à peine de la refermer, qu'un coup de sonnette, donné par le duc, en fit partir trente autres en écho, plusieurs portes s'ouvrirent, des hommes débou-

chèrent de toutes parts, les portes de l'hôtel avaient été fermées d'avance; on chercha sur le champ partout, ce fut en vain, nul n'avait vu sortir le personnage, bien qu'un grand nombre d'agens de police l'attendissent dans cette pièce, où ils étaient accourus à un signal convenu.

»Je conviens que ce tour de passe-passe me parut admirablement fait; mais, moi qui raisonne, je me disais: qui trompe-t-on, le duc ou moi? Ne voyant rien, je revins à mon hôtel; en y entrant, mes yeux se portèrent sur plusieurs vieux portraits qui ornaient une pièce de ma maison, et dans le nombre j'en retrouvai un qui m'offrit la ressemblance parfaite de l'inconnu, ressemblance qui m'avait fait croire que je l'avais déjà rencontré. Cette circonstance m'étonna; je rentrai dans mon cabinet, je me remis à écrire, et ne songeai plus qu'à mon travail.

» Cependant il me semblait que je n'étais pas seul, une inquiétude indéfinissable s'empara de moi; je crus entendre un bruit léger, je levai la tête... Je vis devant moi le personnage mystérieux qui, tout à l'heure, avait disparu si singulièrement du ministère de la police. Je frémis

intérieurement, j'en conviens; mais, maître de ma physionomie, je pris un air railleur, et dis :

« Monsieur, est-ee que par hasard vous vous seriez glissé dans mon porte-feuille?

— » Quelle que soit la façon dont je me sois servi pour venir à vous, me dit-il, n'importe; songeons à l'affaire principale : j'ai cru qu'on pourrait tirer parti du duc de Rovigo; c'est un imbécille; il ne me reverra plus. Vous êtes supérieur à lui; vous avez de grandes vues, une haute intelligence, je préférerais traiter avec vous.

— » De quoi s'agit-il? » dis-je.

« Paris est libre; Bonaparte est sur la route de Moscou; il n'en reviendra pas, on pourrait profiter de son absence pour former un gouvernement qui rallierait tous les partis. Il faudrait y faire entrer des hommes de l'ancien et du nouveau régime, des gens de probité, des personnes accoutumées à diriger les éducations et les consciences. Ceux-là ont un pouvoir immense; ils n'hésiteraient pas à se mettre à la disposition du gouvernement dont ils feraient partie et qui leur procurerait des avantages. »

» L'étranger s'arrêta ; mais j'en avais assez entendu, il m'était connu.

« Ainsi, lui dis-je, c'est tout simplement un pacte que vous me proposez avec les ex-jésuites.»

» Il ne me répondit point ; je continuai : Je ne les crois pas aussi forts que vous le dites ; mais, Monsieur, veuillez m'expliquer votre ressemblance avec ce beau portrait de l'Argillière qui décore ma salle à manger. »

» A cette question, ce personnage, levant lentement les yeux, les attacha sur les miens. Je fus surpris de ne pas voir briller le cristallin des siens ; l'immobilité de ses prunelles m'étonna plus encore.

« Dieu est grand, dit-il enfin, et, quand il en a besoin, il prend ses instrumens partout où il lui plaît.

— » Ainsi, Monsieur voudrait me faire croire qu'il est mort ; mais je ne suis pas sa dupe, sans quoi je lui dirais comme Sémiramis :

Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Qui sépara long-temps l'enfer de la lumière ?
D'où vient que les esprits, malgré l'arrêt du sort,
Renaissent à mes yeux du séjour de la mort.

— » Et je vous répondrais avec le grand-prêtre :

> Du Ciel, quand il le veut, la volonté suprême
> Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
> Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
> Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

— » Je ne croyais pas, repartis-je, que, dans l'autre monde, on lût Voltaire, afin de pouvoir le citer dans celui-ci ; mais voilà des messieurs que vous allez suivre ; plus tard, nous reprendrons cet entretien. »

« Pendant que je récitais les quatre premiers vers, j'avais fait à des gendarmes de garde un signal que ne pouvait pas soupçonner celui qui causait avec moi. On m'avait entendu et on entra dans mon cabinet comme le monsieur répondait à ma citation. Je crus que mon stratagème le surprendrait ; mais il ne dit rien, se leva, et partit avec quatre gaillards très capables de m'en répondre.

» Un quart d'heure après, ils rentrèrent et se jetèrent à mes pieds : leur prisonnier avait prétexté un besoin et s'était évadé ; on l'avait cherché partout, mais en vain. Comment avait-il pu percer la muraille et passer devant tant de gens,

la porte de la rue étant fermée ? J'envoyai en prison à sa place les quatre innocens. Cela ne me fit pas retrouver mon homme.

» Du moins, me dis-je, il me reste son signalement dans la peinture du salon. Je vais à celle-ci ; elle a pareillement pris sa volée, et avec elle le cadre en bois sculpté, lourd, massif. J'en demeurai abasourdi, je n'en soufflai mot au duc, et, le lendemain en m'éveillant, je m'efforçai de me persuader que tout cela n'avait été qu'un rêve. J'y serais peut-être parvenu si j'avais pu oublier que je possédais la veille un portrait curieux qui avait disparu tout à coup. »

La manière dont le comte Réal avait terminé son récit ne nous permit pas de lui faire des questions. Le maître de la maison, pour nous en ôter même l'envie, nous dit :

« A la suite de la grande campagne que Napoléon avait faite en Espagne en 1808 et au commencement de 1809, il resta peu de temps à Paris, la guerre avec l'Autriche ayant recommencé sur-le-champ. Dans l'intervalle, on alla passer quelques jours à Fontainebleau. Un matin que j'entrais dans le cabinet de l'empereur,

comme le prince de Benevent en sortait, S. M. me dit :

« Prince, avez-vous le talent de Daniel?

— » Lequel, Sire?

— » L'interprétation des songes. Voici celui que j'ai eu la nuit dernière : j'étais couché; on a heurté à ma porte; je me suis levé sur mon séant; j'ai vu entrer un homme d'une taille gigantesque, vêtu avec une magnificence un peu barbare; il tenait d'une main une épée longue et plate, et de l'autre un sceptre surmonté d'un aigle; son front était ceint de la couronne impériale. Ce fantôme m'a dit : *Ne dors pas, il faut encore combattre : tu vaincras, mais à condition que tu respecteras les faibles.* Il parlait encore lorsque j'ai vu entrer un autre monarque couronné de lis et chargé de fers. Après lui, en venait un troisième, que je reconnus en me rappelant un chef-d'œuvre du Titien. Celui-ci était François Ier, et l'autre sans doute le roi Jean. Tous deux emmenèrent Charlemagne, et le bruit de la porte, en se fermant, me réveilla. »

» Cette vision, continua le prince, me fut racontée avec plus de détails que je ne vous la

rends, Messieurs. Elle troublait l'empereur, et bien que Charlemagne lui eût prédit la victoire, comme ce n'était que conditionnellement et à la charge d'épargner les faibles, ce que peut-être lui, Napoléon, n'avait pas intention de faire, toute son attention se reporta sur les deux monarques, tous deux vaincus, tous deux faits prisonniers. Je tâchai de le détourner de ces tristes idées.

« Je sais, reprit-il, que les songes ne sont que des illusions; mais il est des cas où Dieu se sert de cette voie pour communiquer avec nous. Sans rappeler l'Ancien Testament, je vois, dans le Nouveau, un ange gourmander en rêve la jalousie de Joseph, un songe déterminer la fuite en Égypte; les mages, au retour de leur course à Bethléem, détournés du droit chemin par un songe, et puis le songe du mauvais riche...; tout cela donne à penser. Rire, douter, nier, rien n'est plus facile; mais cela est-il raisonnable ? Je voudrais savoir ce que mon songe signifie. Le trait principal est Charlemagne emmené par deux rois prisonniers. J'ai envie d'aller consulter mademoiselle Le Normand ou Moreau.... Non, pas la

première ; elle bavarderait ; j'irai chez Moreau. Voulez-vous y venir avec moi ? »

» Cela fut dit en riant, avec gaîté. Je répondis qu'en ma qualité d'archichancelier de l'empire mon devoir était de suivre partout mon empereur.

« Eh bien ! dit celui-ci, nous verrons.

— » Mais, Sire, pourquoi avez-vous négligé de consulter la personne que j'ai remplacée auprès de l'empereur, elle doit se souvenir de son ancien métier : un évêque explique les songes.

— » Malepeste, repartit Napoléon, je me serais bien gardé de lui confier mon affaire, il en aurait fait un tripotage de bourse, eût joué sur moi à la hausse ou à la baisse. Au reste, il n'est pas plus devin que moi, et je suis aussi évêque que lui.

— » Vous, Sire?

— » Oui, moi, Monsieur, en doutez-vous ? les rois de France, par le fait de leur sacre, n'ont-ils pas toujours été désignés comme *évêques du dehors?* Grégoire de Tours, Frédégaire, Eginhard, toutes nos vieilles chroniques sont d'accord sur ce point, et si un simple archevêque de Reims

pouvait communiquer ce caractère indélébile à un roi, à plus forte raison en ai-je été investi, moi qui ai eu le pape pour consécrateur ; je gage que, si je voulais administrer le sacrement de la confirmation et conférer l'épiscopat, je serais en droit de le faire.

— » Cela se peut, dis-je ; cependant je ne conseillerai jamais à l'empereur, après qu'il aura nommé un prélat, d'achever son œuvre en lui donnant l'onction épiscopale.

— » Pourquoi pas, si j'en ai le droit? et je l'ai, c'est sûr. »

» Le cardinal Fesch entra, je pris la liberté de lui conter le cas, il fit la grimace, lâcha le fatal *distinguo* et se mit à disputer avec son neveu et redouté seigneur. Eh bien ! Messieurs, je vous dirai, en conscience, que les raisons qu'il apporta pour combattre l'assertion de l'empereur ne me satisfirent point; je demeurai convaincu, et le suis encore, qu'un roi sacré, oint, a le caractère épiscopal, et peut, à juste titre, se dire *évêque du dehors*. Ce droit est commun à tout souverain que l'on sacre, aux rois d'Angleterre, par exemple, bien que schismatiques ; les rois d'Espagne ne l'ont point; car, par une

coutume très bizarre, ils ne sont même pas couronnés. Rien chez eux ne tient la place de l'auguste et pompeuse intronisation religieuse et civile de nos monarques français. »

Ces conversations, comme on le voit, prenaient de l'intérêt; j'étais heureux de les écouter, et presque toujours je les provoquais par mes questions. Je demandai au prince si l'empereur, en quittant Fontainebleau, s'était souvenu d'aller consulter l'homme de la rue Planche-Mibray.

« Comment! répondit Cambacérès, auriez-vous eu des relations avec Moreau? il faudra nous les raconter, si vous voulez que je satisfasse, à mon tour, votre curiosité. »

Me voyant lancé, il me fallut courir; je commençai donc en ces termes :

« J'avais vingt ans quand je débutai à Paris, et, loin de compter sur une éducation assez forte, je cherchai un appui plus solide dans un talent futile; je dédaignais la danse, je ne chantais pas bien, quoique je composasse les paroles et la musique de certaines de mes romances; je m'adonnai donc à jouer la comédie, et je réussis; je devins homme essentiel, important, les invitations me vinrent de hauts lieux; une prin-

cesse allemande, petite souveraine, m'enróla dans sa troupe. »

Ici un souvenir frappa Cambacérès; je devinai ce qu'il allait dire; un geste suppliant retint son indiscrétion, sans toutefois l'empêcher d'ajouter :

« Si vous n'avez jamais couché à Vincennes, vous me le devez.

— » Je le sais, Monseigneur, et ma reconnaissance en est d'autant plus vive, que j'avais indignement violé le respect dû à votre palais. »

Le comte Fabre dit alors :

« Je me rappelle l'aventure.

— » Messieurs, dis-je au comte Réal et à Dubois-Dubay, j'eus la folie, pour me venger d'une méchanceté noire, de me livrer à une malice d'enfant, et cela chez S. A. S. Au reste, tout cela n'était qu'une niaiserie. Je reviens à mon récit : « La princesse C*** d'A*** me demanda si je voulais l'accompagner chez un sorcier; j'acceptai; nous nous déguisâmes, elle en femme de chambre, moi en valet de bonne maison. Nous étions censés mariés et au service de

deux maîtres différens. Moreau, j'en demande pardon à sa célébrité, il vit encore, se laissa tromper lourdement, nous prit pour ce que nous voulions être, battit les buissons sans en faire sortir rien qui vaille; une seule de ses prédictions m'a frappé depuis, car elle s'est réalisée.

« Vous ne changerez jamais de maîtres, me dit-il; tout ce qu'on tentera pour vous donner à d'autres échouera. — Je mourrai donc à son service, dis-je. — Non, mais vous ne servirez que lui, et sans doute il vous enrichira, puisque je vous vois indépendant aux jours de votre vieillesse. — Hors la fortune que Napoléon ne me donna point, il est certain que je n'ai prêté de sermens qu'à lui, et qu'à tout prendre je n'ai eu qu'un patron, il en valait bien quatre. La princesse d'A*** ne fut pas mieux satisfaite. Je fus surpris lorsque, plus tard, je sus que l'empereur avait été chez ce Moreau; je croyais que c'était avec M. de Lostanges, qu'il affectionnait, ou bien avec le comte Louis de Narbonne, qu'il distinguait à cause de sa naissance toute royale.

— » J'ignore, reprit le prince, si Napoléon a jamais été avec d'autres que moi chez Moreau; quant à cette course, nous la fîmes avec les ducs de Frioul et de Rovigo. Napoléon me fit appeler un soir d'opéra, ce fut une malice, en me prévenant d'endosser

.... La redingote brune,
Et le manteau de nuit de vraie couleur de lune.

» Je me doutai du motif de l'injonction et me grimai en conséquence. Le rendez-vous, car je ne devais pas aller aux Tuileries, afin de ne pas faire naître la curiosité des habitans du château, le rendez-vous était dans un fiacre, sous les galeries du Louvre, au quai Saint-Nicolas, l'un des bienfaits répandus par ce grand prince sur la ville de Paris qui lui en doit beaucoup d'autres. J'étais seul avec le marquis de Villevieille qui ne devait pas se montrer; il me parla de Voltaire, texte inépuisable de sa conversation; il prétendait que Voltaire s'était deux fois mis en frais pour voir le diable; la première fois, à Paris, en la compagnie des ducs de Villars, de Sully, de Richelieu, du marquis seul de Thibouville et du comte d'Argental.

C'était l'abbé Moussinot, chanoine régulier de Sainte-Geneviève qui faisait les incantations; il les tirait d'un manuscrit hébreu qu'il avait subtilisé au duc d'Orléans, *Sainte-Geneviève*. Voltaire, s'il faut en croire Villevieille, lui disait : Mon cher marquis, ce diable d'homme, voyant que nous n'étions pas Grecs, perdit son latin à vouloir lire son hébreu. Nous ne vimes pas le diable, mais je gagnai une fluxion de poitrine; le duc de Richelieu prit une entorse, le duc de Villars eut un poignet démis, le duc de Sully une balafre à la joue, Thibouville sentait diablement le roussi, et cela, à cause d'une panique qui nous saisit lorsque le chanoine, par avance, s'avisa de crier : *Je vois le diable...* Alors nous partimes sans y voir clair, c'était dans une carrière de Montrouge, et les coups à la muraille, les chutes, une basque d'habit qui flamba, furent le résultat de notre expédition.

» L'abbé Moussinot, seul, tint ferme. — Vous aviez des reliques, lui dimes-nous, puisque vous attendiez si bravement le seigneur cornu. — Bah ! des reliques, j'avais en or, dans mes poches, pour plus de douze mille livres tour-

nois, et la crainte de les perdre, fut plus forte que l'effroi que me causa le diable. »

» C'était à Postdam que la seconde tentative eut lieu et en la compagnie de Frédéric le Grand et de ses intimes. Villevieille allait entamer ce nouveau récit... L'approche du fiacre impérial lui ferma la bouche.

« C'est dommage, dit Fabre de l'Aude, la première anecdote nous mettait en goût d'entendre celle-là.

— » Bon, répondit le prince, pensez-vous que j'aie eu, pendant quatorze ans, le marquis de Villevieille à poste fixe, dans ma maison, sans qu'il y ait vidé et revidé son sac. Laissez-moi finir avec Moreau; je ne vous priverai pas de cette histoire.

» Je montai donc dans le carrosse de l'empereur; il me plaisanta sur mon compagnon d'attente, dont il connaissait la spirituelle loquacité; il mit sur le tapis le pauvre d'Aigrefeuille, puis Fesquet; il commençait à parler de Bonnet et de sa jolie, spirituelle et gracieuse femme, lorsque la voiture s'arrêta au coin du quai de Gèvres et du pont Notre-Dame.

» Nous mimes pied à terre, bien emmitouflés dans nos capotes; un valet de pied nous guidait. Nous parvînmes chez Moreau; je vous fais grâce du local, il était conforme à l'étiquette magique. Moreau, le drôle, nous devina; on lui répéta le songe, mais Charlemagne était devenu un entrepreneur de couvertures de laine, fondateur de la maison, et les rois Jean et François Ier, ses deux fils, qui, ayant mal fait leurs affaires, avaient été mis au *For-l'Évêque*; Napoléon était le chef actuel de la manufacture.

» Moreau écouta tout ce que nous avions à lui dire; puis il battit ses cartes, consulta ses blancs d'œufs, son marc de café, puis promit des merveilles, et s'efforça de glisser sur les présages de captivité. L'empereur l'y ramena, sur quoi il dit :

« Oui, les cartes parlent de prison, mais elle regarde ceux qui troubleront le propriétaire actuel dans son établissement. »

» Il mentait, c'était clair. Je vins ensuite, il m'examina, me reconnut, me conta toute ma vie privée et finit par me dire que je me marierais avec une très proche parente du fabricant

(l'empereur), ayant avec moi de grands rapports de goûts et d'âge. Cette allusion à Madame Mère eut peu de succès.

« Et moi? » dit Rovigo.

« Vous! vous irez en prison, et plus d'une fois.

— » Et moi? » demanda Duroc.

« Moreau étudia sa main et se tut.

« Parle, » dit le duc de Frioul.

« Même silence.

« Veux-tu bien parler!...

— » Puisqu'il le faut, je charge un boulet de ma réponse. »

» Ceci tournait tout à fait mal; nous partîmes tristes, soucieux, à peine si nous pûmes complimenter Savary sur ses diverses captivités; cela paraissait d'autant moins probable qu'il avait la mission permanente d'incarcérer les autres. Je me ressouvins de ce fait lors de l'équipée de Mallet, et j'en touchai un mot à Savary; il m'en parut très inquiet; la mort funeste de Duroc ajouta à sa vénération pour Moreau; et combien de fois, en 1814, ne m'a-t-il point parlé de ce rêve de l'empereur, de ces deux captivités, représentées par ces deux rois : l'une s'était déjà

réalisée, quelle serait l'autre? Sainte-Hélène nous a prouvé que l'empereur avait raison quand il penchait à croire que le ciel se servait parfois de songes pour communiquer avec les rois.

» Je me rappelle, dit ensuite le prince Cambacérès, que, peu de jours après cette maussade visite, l'empereur, étant seul avec moi dans son cabinet, me prit à part, et, ne voulant pas être entendu même de cet excellent Méneval qui travaillait auprès de lui, il me conduisit vers la fenêtre; nous examinâmes le jardin, puis tout à coup il me dit :

« Si ce qui est possible arrive, je gage que je verrai presque tout Paris sous mes fenêtres. »

» Je le compris, mais n'en fis point semblant; il continua :

« L'empereur d'Autriche me déclare la guerre, c'est pour la quatrième fois; j'ai bien envie de le détrôner, si la victoire me reste fidèle.

— » Pourrait-elle ne pas l'être à Votre Majesté? elle vous suit par habitude, et vous savez combien l'habitude a de force.

— » Il y aurait une meilleure vengeance encore à tirer de ce *schlagueur* : par exemple, si je

l'obligeais à donner en mariage sa fille aînée à un de mes frères ?

— » Mais ils sont tous mariés ?

— » Le bel obstacle ! un mariage de roi se casse comme du verre.

— » Et la bénédiction religieuse...

— » Je ferai l'*évêque du dedans*.

— » Le pas est scabreux.

— » Mais quand un mariage est mal fait, quand il porte en soi des nullités patentes. Le mien, par exemple, béni en dépit de tous les canons de l'Église. »

» Il se dévoilait. Je ne pus me maintenir plus long-temps dans mon ignorance affectée; je répondis :

« En ce cas, Sire, on le démolit à coups de canon.

— » Vous riez, prince, mais ma position est affreuse : j'aime Joséphine du plus tendre amour, voilà près de quatorze ans qu'elle fait mon bonheur, ses enfans sont les miens; je m'enorgueillis d'être le père du vice-roi d'Italie, j'ai marié sa sœur à mon propre frère. Je hais le divorce, à cause du mauvais exemple qu'il donne; je le regarde comme un concubinage

légal, et voilà que je tombe moi-même au milieu de ces saletés. Mais aussi, prince, voyez ma position : la nécessité où je suis de consolider tous mes établissemens, mon système gigantesque, magnifique, la grandeur, le repos, la prospérité de la France. Si je viens à mourir, qui régnera ? quels sont les droits de mes frères ? ce sont des hommes, et il faudrait qu'ils fussent des héros ; on ne les regardera que comme des chefsde factions. L'un tirera à *dia* et l'autre à *hue*. Mes maréchaux mettront la main à la pâte, les Anglais, les Prussiens, les Hollandais... Partout on regarderait le trône comme vacant ; il lui faudrait un chef héréditaire, né de mon sang, un second Napoléon. Voilà, prince, les considérations auxquelles je m'immole, celles qui me déterminent à me briser le cœur. Oui, je vais faire la guerre pour avoir une femme ; mais malheur à vous si un mot vous échappe : vous entendez bien ? »

» Je vous exprimerais mal, Messieurs, la vivacité, l'agitation de l'empereur en me tenant ce langage, et, au milieu de toutes ces sensations, l'avouerai-je, la crainte de Joséphine dominait : il la voyait pleurant, échevelée, san-

glotant; il entendait ses cris, il se rappelait ses droits, ses qualités; mais il se devait à la France, et il est certain que dans ce moment la France demandait à Napoléon un nouveau mariage, nous le savions tous. On craignait qu'un trépas imprévu ne renversât ce grand édifice, et la masse des citoyens, ne songeant qu'à l'avantage de tous, n'apercevait pas seulement les angoisses de Joséphine, de Napoléon, de la reine Hortense et du vice-roi d'Italie.

CHAPITRE XII.

—

Joséphine et des chiffons, Napoléon et le divorce. — Conversation rompue par un message mystérieux. — *Le Diable au souper du grand Frédéric,* anecdote de Voltaire, racontée par le marquis de Villevieille. — Talma, Dugazon et l'empereur. — *Sortez, Dugazon!* — Prise de possession du rang de premier consul par un escamotage de chaises, racontée par Cambacérès.— Propos de Fouché.— Madame de Staël.— *Le comte de Turenne et la Pétition,* anecdote impériale. — Roustan et Constant. — Raguse. — Mot profond de Voltaire. — Napoléon se plaint des calomnies touchant sa conduite avec le pape, déversées sur lui par le vicomte de Chateaubriand.

» Dans cette circonstance, je ne me serais certes pas pressé de révéler le secret dont la confiance de l'empereur m'honorait; j'étais trop affligé du sujet de cette révélation, pour tirer

vanité de l'avoir reçue, et j'allais rassurer Napoléon, lorsque je fus prévenu par Joséphine elle-même, qui, profitant de l'escalier dérobé, venait montrer à son mari des échantillons de robes qu'elle recevait de Lyon. Le contraste était cruel entre la conversation, menaçante pour elle, que nous venions d'avoir, et la frivolité de ses goûts.

» L'empereur me regarda avec une expression qui me fit peur, tant elle était significative; je craignais que Joséphine ne l'aperçût et ne s'en alarmât; mais la bonne princesse était trop préoccupée de ses soieries, qui, selon elle, étaient charmantes, délicieuses, admirablement dessinées et nuancées.

« Prince, me dit-elle, mariez-vous; ces étoffes doivent en donner envie : comme une femme avec elles est bien parée ! Vous en offrirez de semblables à la vôtre; elle vous chérira, vous l'aimerez; notre ménage vous servira de modèle.... N'est-ce pas, Monsieur, dit-elle en se retournant vers son époux qu'elle serra dans ses bras, que vous aimez bien votre petite Joséphine?... Qu'as-tu, cher ami? es-tu malade?

— » Cette odieuse guerre, dit Napoléon, va encore.... nous séparer.

» A l'inflexion de la voix, je compris qu'il se reprochait cette espèce de supercherie; elle était pourtant bien innocente.

« Mais aussi, répondit l'impératrice, pourquoi fais-tu toujours la guerre ?

— » Les Anglais seraient bien heureux s'ils t'entendaient, répliqua Napoléon d'un ton piqué. Est-ce moi qui veux la guerre? est-ce que j'attaque l'Autriche? Que ne se tient-elle tranquille ? »

» Joséphine aurait pu lui dire : Si tu n'eusses pas envahi la Westphalie, la Hollande, le Portugal, l'Espagne, l'Étrurie, Rome, à qui le pape ne tenait que par un fil, comme Louis à la Haye, assurément le cabinet de Vienne n'aurait pas repris les armes; mais tu ne cesses de prendre.

» Elle ne lui tint pas ce langage et fit bien; Napoléon continua :

« Joséphine, l'archichancelier pourra te dire si je ne suis pas aujourd'hui complètement abandonné; je ferai feu des quatre pieds pour les punir, ils auront cessé de régner. »

» Joséphine remporta tristement ses beaux

chiffons. Qu'il est rare que le bonheur soit assis sur le trône! Au demeurant, on a réformé le proverbe *heureuse comme une reine*. Le bonheur, aujourd'hui, n'est pas plus l'apanage des reines que des rois. »

Nous applaudîmes tous à cette réflexion mélancolique; nous admirâmes le hasard qui avait fait arriver l'impératrice au moment où sa chute venait d'être décidée. Il y a dans la vie des rapprochemens bien bizarres, et l'on composerait sur eux un livre curieux.

Cependant aucun de nous ne tenait Cambacérès quitte de l'anecdote qu'il nous avait promise; nous nous réunissions déjà pour le prier de nous la raconter, lorsque son premier valet de chambre entra mystérieusement et lui parla à l'oreille.

« Messieurs, nous dit-il ensuite, tandis que nous causons paisiblement ensemble, on vient réclamer mes avis; permettez-moi de vous congédier : des personnes, à qui je ne puis rieu refuser, me font prier de disposer en leur faveur du reste de ma soirée. »

Nous partîmes tous quatre ensemble; la voiture du comte Réal n'étant pas encore venue le cher-

cher, il monta dans celle du comte Fabre, qui nous ramena tous les deux. Nous cherchâmes, pendant la route, à deviner qui voulait s'entretenir avec le prince. C'était l'époque où les ultrà attaquaient avec une violence que rien ne pouvait calmer, le duc de Richelieu et M. de Cazes : celui-ci, soutenu de la faveur du roi, luttait vigoureusement contre ses ennemis sans négliger de traîner en même temps la perte d'un de ses bienfaiteurs, de M. de Richelieu, dont il enviait la place, quoiqu'il ne pût espérer d'obtenir jamais la même considération.

Je sus, deux jours après, qui était venu, et plus tard nous eûmes enfin l'anecdote du marquis deVillevieille; la voici :

« C'était à Postdam, on allait se mettre à table; il ne devait y avoir qu'un petit nombre de convives : le roi, le prince Henri, frère du roi, admis ce soir-là par faveur spéciale, un de ses aides de camp, le feld-maréchal de Mollendorff, *Quintus Icilius*, noms romains bizarrement appliqués au colonel Guichard; le marquis d'Argens, Français, bel-esprit, auteur philosophe, La Mettrie, médecin athée, superstitieux, savant, cynique, insolent et flatteur, le baron de Poëlnitz, chambellan,

friponneau éhonté, changeant de religion comme de bottes et lui-même ne sachant jamais si, pour le moment, il était luthérien ou catholique; l'abbé de Prades, prêtre français, athée et chanoine de Breslaw; le fameux Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, qui n'était pas encore brouillé avec Voltaire; enfin Voltaire lui-même, le premier de la réunion après le roi, quoique je le nomme le dernier.

» C'étaient dix convives de bonne compagnie, accoutumés à se rencontrer ensemble, se détestant tous, mais tous contenus par la présence du roi qui les faisait trembler, à commencer par son frère et à finir par Maupertuis; Voltaire, seul inébranlable, luttait en homme de génie contre le monarque dont il se rendait l'égal. Le roi de Prusse l'aimait, le vénérait, le méprisait, le haïssait tout ensemble : ces deux hautes réputations, par un effet bizarre, s'attiraient et se repoussaient mutuellement.

» Le roi prit place : à sa droite était Voltaire, à sa gauche le vénérable Mollendorff, en face le prince Henri, et puis le reste placé en apparence au hasard, mais avec une régularité de rang déterminée de longue main par la volonté du maître

« Messieurs, dit Frédéric en s'asseyant, je comptais vous faire souper aujourd'hui avec un plus grand seigneur que moi ; mais il paraît que l'étiquette ne lui permet pas de partager les plaisirs de la bonne compagnie.

Maupertuis. Un plus grand seigneur que le roi! en est-il sur la terre? car le roi n'a pas dit un seigneur porteur d'un titre plus élevé, ce qui désignerait l'empereur; d'ailleurs l'empire est à demi vacant.

La Mettrie. Oh! le roi est modeste, il désigne ainsi un plus beau génie que lui, Arnauld ou La Beaumelle.

Voltaire. Fi! fi! docteur, ne faites pas l'apothéose de ces misérables, même en plaisantant

Le Roi. Dites de ces beaux esprits, Monsieur de Voltaire.

Maupertuis. L'un sera le premier historien de l'époque quand l'âge aura tempéré sa fougue, l'autre sera le premier poète....

Le Prince Henri. Quand M. de Voltaire sera mort.

Voltaire. Eh! Monseigneur, pas de correctifs; M. le président dit ce qu'il pense, et

cette profession de foi en fait de goût démontre qu'il pense ce qu'il dit.

» Maupertuis, que cette réponse blessa vivement, allait riposter; le roi prit la parole, chacun se tut.

Le Roi. Oui, Messieurs, c'était avec un plus grand seigneur que moi, plus grand que l'empereur, plus grand même que le roi de France, lui que naguère en Europe on appelait le roi tout court, et avec raison, Messieurs, car sa maison est la première du monde.

L'abbé de Prades. Je ne savais pas que le pape voyageât incognito, et en Prusse encore.

Le Roi. Monsieur le chanoine de Breslaw, je suis fâché de votre erreur, car maintenant je n'oserai pas dire à l'honorable compagnie que l'hôte auguste que je voulais avoir était le diable en personne, très haut, très excellent prince Satan.

Le marquis d'Argens. Sire, moi qui suis son secrétaire, comment ne s'est-il pas adressé à ma petite seigneurie pour lui servir d'introducteur (1)?

(1) Le marquis d'Argens avait mis en jeu l'enfer et les

Icilius. Quoi! Sire, le diable est à Berlin?

Le Roi. Cela vous étonne; demandez au baron de Poëlnitz, il vous dira que depuis longtemps il l'a vu au fond de sa bourse.

» La plaisanterie du roi parut excellente.

Voltaire. Parbleu! Sire, je suis fâché qu'il n'ait pas accepté, d'abord pour voir comment les rois sont faits dans l'autre monde, et puis pour éviter à deux grands hommes, dont on parlait tantôt, de faire un trop long chemin pour aller tirer le diable par la queue.

Maupertuis *au prince Henri*. Voici Voltaire dans son fort, l'impiété.

Voltaire, *qui a entendu*. Sa majesté cornue aurait-elle profité, pour nous rendre visite, du trou que, sans doute, on aura creusé quelque part jusqu'au centre du globe? ou bien peut-être, enduite de poix-résine, elle nous serait venue par le cratère de l'Hécla.

Le prince Henri. Sire, Votre Majesté s'amuse.

Le Roi. Non, mon frère; il y a dans mon appartement un homme qui s'est engagé à me

démons dans ses Lettres *cabalistiques*, suite des Lettres *juives et chinoises*.

faire voir le diable, à condition que je me procure du parchemin vierge, un chat noir, un couteau qui n'ait pas servi, et un prêtre qui ne soit pas en état de péché mortel, et qui consente à dire la messe au rebours... Rassurez-vous, Monsieur le chanoine de Breslaw, comme je connais vos trois maîtresses, je n'ai pas songé à vous dans cette occasion ; j'ai trouvé un pauvre curé qui mourait de faim, les toits du palais ont fourni le chat, et le reste a été facile à rencontrer. Ainsi, après souper, ceux qui seront curieux viendront avec moi au sabbat.

Maupertuis. Sire, mes principes religieux.....

Voltaire. Ah! président, nous savons qu'ils ne vous permettent de passer votre temps qu'avec vos deux Laponnes (1). »

» Cette nouvelle épigramme fut sur le point de rallumer la querelle. Le roi qui, ce jour-là, n'en voulait pas, dit à Voltaire, presque durement :

« Je gage que Satan a refusé de souper avec

(1) M. de Maupertuis, qui voyagea dans le nord de l'Europe, en avait ramené deux jeunes Laponnes.

nous, parce qu'il se pique de n'être nulle part le second en malice.

Voltaire. Ah! Sire, je vois bien que Votre Majesté ne veut laisser à Satan aucune supériorité.

La Mettrie. Il me tarde de voir le diable pour lui dire, à sa barbe, que je ne crois ni à lui ni à Dieu.

» Ici, Maupertuis se signa.

Voltaire, *à de Prades*. Abbé, excommuniez ce maraud assez insensé pour douter du diable, quand il connait tant de ses délégués.

Le feld-maréchal de Mollendorff. Mais, docteur, nierez-vous l'existence du diable, s'il vient vous voir face à face ?

La Mettrie. Monsieur le feld-maréchal, qui ne connait les tours de passe-passe de tant de charlatans qui rôdent autour de nous ? Si le diable existait, pensez-vous qu'il n'eût pas donné un coup de griffe au colonel (Guichard) et au marquis (d'Argens); moi-même, ne m'aurait-il pas étranglé.

Icilius. Il connaîtrait mal ses intérêts en vous traitant ainsi, vous lui êtes utile en vie, et mort vous ne feriez même pas un bon tison.

La Mettrie. Eh bien ! on nous liera ensemble et nous nous aiderons réciproquement. »

» Il était de fait qu'un Juif, rabbin célèbre, commentateur du Talmud, homme versé dans les sciences occultes, s'était engagé à faire apparaître le diable par la force de ses enchantemens. Frédéric, qui ne croyait à rien, regarda la chose comme un badinage, et défia le rabbin de le faire souper avec Lucifer. Le sorcier répliqua qu'il n'oserait jamais faire à Satan une proposition pareille.

« Comment ! ne voudrait-il pas manger avec moi ? » dit fièrement le roi.

« Eh ! Sire, répondit le rabbin, un roi, devant lui, n'est qu'un homme; du reste, quoiqu'il ne soupe pas, il viendra dans votre salon, si vous l'ordonnez. »

» La chose ainsi convenue, le roi avait choisi ses spectateurs. La foule des courtisans fut écartée, le petit nombre des élus même trié avec une sévérité extrême, et la liste avait été close à dix, y compris le roi.

» En attendant, M. de Maupertuis était partagé entre l'amour-propre et la piété; celle-ci lui interdisait d'assister à cette séance, celui-là l'y

poussait; une retraite pouvait passer pour lâcheté; toutefois, afin de ne pas fournir matière à de nouveaux outrages, il quitta la salle à manger au moment où le roi ramena la compagnie au salon. Voltaire, voyant son rival prendre la fuite, dit à l'abbé de Prades :

» Il va nous dénoncer à l'Inquisition.

L'abbé de Prades. N'allons pas en Espagne.

Voltaire. Si l'envie me prenait de m'y établir, la frayeur du saint-office ne m'arrêterait guère, je déjeûnerais avec du pain à chanter, persuadé que ce repas tient le corps sain et l'esprit libre.

» Cette odieuse impiété que malheureusement Voltaire a mise en jeu plusieurs fois à Ferney, au lieu d'indigner la société rassemblée autour de lui, la fit seulement rire.

La Mettrie. Messieurs, Voltaire est conséquent; n'a-t-il pas dit dans une de ses immortelles pièces :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Le roi. Et vous, Poëlnitz, où irez-vous dimanche, à la messe ou au prêche?

Poelnitz. Le roi m'avait fait espérer un canonicat à Magdebourg.

Le roi. Ah! pauvre baron, c'est vrai, je vous ai oublié; le mal est fait, il ne me reste plus rien à donner en bien d'Église, ni prébende luthérienne, ni rectorat calviniste, ni cure catholique...; mais faites-vous juif, j'ai encore à ma nomination une présidence de synagogue.

» Cette cruelle raillerie, lancée à un homme que le roi, par ses artifices, avait fait changer deux ou trois fois de religion, ne provoqua, dans l'assemblée, que de la gaité. On avait décoiffé tant de bouteilles de vin de Champagne, que déjà les têtes partaient comme les bouchons.

» Le rabbin fut introduit; c'était un personnage grave, à physionomie austère, rompu au travail, pâle, voûté, quoique grand; il avait revêtu une robe cabalistique, s'était coiffé des *tephilim*, et portait des amulettes à chaque doigt des mains; il tenait dans l'une une verge d'acier poli, et dans l'autre son grimoire. Voltaire alla le premier à lui; et d'une voix qu'une demi-ivresse rendait tremblante, il lui dit :

« Es-tu un des descendans de l'abominable Joyada, que nous autres welches nommons Joad.

— » Oui, répondit le rabbin, c'est un de nos saints, celui qui extermina l'abominable Athalie. »

» Voltaire, effrayé de l'expression féroce qu'il mit à prononcer cette phrase, recula, saisi d'effroi, en disant à d'Argens :

« Je ne m'étonne pas si ce vieux coquin nous montre le diable ; il sait où le trouver ; c'est dans son propre cœur. »

» Le roi, s'approchant du rabbin, lui demanda s'il ne refuserait pas de remplir son engagement. Celui-ci répondit qu'il était prêt.

Le roi. Messieurs, choisissez le costume.

Le prince Henri. Celui qu'il porte journellement.

La Mettrie. Qu'il se montre en honnête homme.

D'Argens. En jésuite.

Icilius. En financier.

L'abbé de Prades. En professeur de Sorbonne.

Le roi. Ah ! le rancuneux.

Le feld-maréchal. Parbleu ! qu'il se montre en habit de gala, comme nous, Messieurs ; en courtisan.

» Tous applaudirent, même le silencieux

aide de camp du prince Henri, qui n'avait rien dit encore.

Voltaire. Quant à moi, Messieurs, j'avoue que si je pouvais voir Satanas vêtu de blanc, avec des mules brodées à ses vilains pieds fourchus, la queue cachée sous une longue chape, ayant au doigt l'anneau du pêcheur, au cou le pallium, enfin coiffé de la triple tiare, s'appelant ou Grégoire VII ou Alexandre VI, je ne désespérerais pas de mourir en pouffant de rire.

» L'inconvenance de cette proposition frappa le roi; il craignit le mauvais effet qu'elle produirait dans les cours catholiques, et il dit qu'il donnait son adhésion au costume proposé par le feld-maréchal.

Voltaire. Ah! Sire, je vous croyais philosophe, vous n'êtes encore que roi.

Le roi. Qui trop embrasse mal étreint. D'ailleurs, mon grand poète, les philosophes, tels que Poëlnitz, d'Argens et vous, êtes des gens aimables, bons convives à table; mais, ailleurs, vous déraisonnez. Mon cher, si j'avais une province à punir, je la ferais gouverner par des philosophes.

Voltaire *levant les yeux au ciel et parlant neanmoins de manière à n'être entendu que de Frédéric.* Ah! serpent, que nous avons nourri dans notre sein, dont nous avons agrandi la réputation, et qui nous mord lors même qu'il nous caresse !

» Le roi rit et donna le signal : on éteignit les bougies, on en alluma sept en cire jaune; une porte s'ouvrit, et l'on vit dans une pièce voisine un autel dressé et un prêtre vêtu d'habits sacerdotaux : il commença par le *Deo gratias*, l'Evangile selon saint Jean, l'*Ite missa est*, et le reste. A mesure qu'il avançait dans ce rit sacrilége, la gaîté des assistans diminuait, leur respiration devenait pénible; ils se lançaient les uns aux autres des regards inquiets; ils étaient mal à leur aise. Le rabbin avait interdit jusqu'à la moindre parole. Le roi jouait avec la dragonne de son épée, bâillait, et semblait prendre peu de plaisir au passe-temps; on aurait pu croire que le prince Henri sommeillait; le maréchal de Mollendorff se tenait prêt à tirer l'épée, comme si, pendant une nuit de marche forcée, il se fût attendu à tomber dans une embuscade; Poëlnitz déguisait mal sa peur; le marquis d'Argens faisait des signes de croix

dans la calotte de son chapeau ; Icilius et La Mettrie convinrent franchement, plus tard, qu'ils auraient voulu être ailleurs ; l'aide de camp ne pensait à rien, afin de ne pas sortir du rôle obligé de tout aide de camp ; quant à Voltaire, il se dandinait, se remuait, examinait tout, et, plus curieux qu'effrayé, s'étonnait qu'il pût attendre la venue d'un être à qui il ne croyait pas.

» Le rabbin faisait ses simagrées, tuait le malheureux chat noir, qui miaulait horriblement, brûlait sur un réchaud le cœur de cet animal en guise de sacrifice, et par des parfums versés en quantité sur les charbons ardens, corrigeait l'odeur infecte de l'holocauste.

» Tout à coup trois éclats de tonnerre retentirent, un vent impétueux siffla en ébranlant le palais, les portes craquèrent ; une fenêtre, soigneusement fermée, s'ouvrit avec un fracas incroyable, les battans heurtés se brisèrent, et le cliquetis des vitres cassés attira, de ce côté, l'attention : on vit de loin, dans le ciel, un point lumineux descendre, grandir, un nouveau coup de foudre partit, et quand l'éclair eut disparu, un homme sauta dans le salon, et cria :

« Qui m'appelle ? Me voici. »

» Trois voix partirent à la fois : Jésus-Christ ! Très Sainte Mère de Dieu ! dirent-elles, venez à notre aide !

» Un hurlement affreux leur répondit ; chacun éprouva comme un choc d'une machine électrique, dont la violente commotion les précipita tous sur le plancher....

» C'étaient d'Argens, Poëlnitz et La Mettrie qui avaient, en invoquant le secours d'en haut, rompu le charme et renvoyé le diable, lequel s'en vengea sur le rabbin ; car, dès ce moment, on ne le revit plus ; avec lui avait disparu l'être extraordinaire qui avait dit : *Qui m'appelle ? Me voici !* »

» Le roi et le prince de Prusse revinrent à eux les premiers ; le pauvre aide de camp était devenu fou ; il ne cessa plus de dire des bêtises, malheur si commun à ceux de sa classe, que cela porte à croire que les apparitions du diable sont plus fréquentes qu'on ne le croit communément, dans les états-majors s'entend.

» Quant à Voltaire, il demeura sans voix pendant plus d'une heure, et quand il la reprit :

« Je comprends, dit-il, que je dois mieux

peindre que je ne l'ai fait la venue de Satan dans la *Pucelle*. »

» Le roi, que le dénoucment de cette jonglerie mit de très mauvaise humeur, et qui ne douta pas que le salon étant au rez-de-chaussée, le fripon de Juif ne se fût évadé avec ses complices, mit aux arrêts les trois braillards, prétendant qu'ils avaient reçu de l'argent pour servir de compère. Et Icilius, que l'on tira de dessous une ottomane, où il prétendait s'être caché seulement pour respirer plus facilement, affirma qu'il avait vu le Juif jeter à Poëlnitz une bourse ; mais, comme il n'avança ceci que plusieurs jours après, on ne put le vérifier, tant il était impossible au chambellan de garder une somme quelconque sans la jouer et la perdre. »

C'était là l'histoire que racontait le marquis de Villcvieille ; il prétendait ne pas changer un mot à une lettre de Voltaire, ce qui n'était pas vrai.

Le prince Cambacérès, lorsque je revins le voir après le congé qu'il nous avait donné, me parut s'attendre à ce que je lui fisse des questions sur la personne qui avait désiré tenir conseil avec lui : c'était mal me connaître. Je lui parlai de

Napoléon, lui demandant seulement comment l'empereur s'y prenait pour tenir si bien tout le monde à une distance convenable.

« Mon ami, dit le prince, jamais je n'ai été familier avec Napoléon. Je vous ai conté notre première rencontre ; eh bien ! quoique j'eusse été son juge, il prit sur-le-champ de la supériorité sur moi ; ceux qui le tutoyaient au fort de la Révolution tardèrent peu à comprendre qu'il fallait renoncer à cette familiarité. Le tact exquis de Talma le servit à merveille. Dugazon fut moins heureux ; au retour du congrès de Rastadt, il se présenta à l'hôtel du général, et courut à lui, les bras ouverts, en disant :

« Eh bien ! farceur, te voilà devenu héros.

» Sortez, Dugazon, répondit froidement Bonaparte ; sortez. »

» Et la répétition de ce mot fut accompagnée d'un tel regard, que l'acteur ne put aller plus loin que l'antichambre ; là, il lui fallut boire et s'asseoir ; il eut toujours depuis lors ce dur *sortez* sur le cœur ; ses camarades prétendent que jusqu'à sa mort, en quelque lieu qu'il se trouvât, il lui arrivait machinalement de répéter ce *sortez*, avec une expression effrayante. Michot, cet acteur jovial,

qui avait été si ardent révolutionnaire, eut, lui aussi, à essuyer les rebuffades du premier consul. Le roi de Wurtemberg me disait en parlant de lui :

« C'est quand je ne vois pas l'empereur, que bien des circonstances me prouvent qu'il a été bourgeois ; mais quand je le vois agir, ou quand il me parle, je ne peux croire qu'il ne soit pas porphyrogénète (1); il est roi de la tête aux pieds.

» Jamais, me dit encore Cambacérès, l'ambassadeur anglais, lord Whitworth, n'oubliera l'allocution que lui adressa le premier consul : celui-ci s'énonça avec une grace, une dignité, une chaleur et en même temps avec une modération sans pareilles.

» Le 19 brumaire, les trois consuls provisoires, Sieyes, Roger-Ducos et lui, s'assemblèrent; il n'était nommé, dans le décret des Conseils, que le dernier, tandis que Sieyes s'était placé le premier, ce qui semblait indiquer qu'il aurait la présidence. En conséquence, des cinq fauteuils égaux qui se trouvaient dans la salle du Direc-

(1) Ce mot grec signifie *né dans la pourpre*, c'est à dire *fils de souverain*. L. L. L.

toire, on en retira deux, trois restèrent; je crois les voir encore, ils étaient en drap rouge, ayant pour dossier un bouclier, des épées pour bras, et les pieds en X avec des griffes.

» Sieyes et ses deux collègues entrèrent ensemble. L'ex-abbé s'assit sur le fauteuil du milieu. Bonaparte le laissa faire, prit le fauteuil qui était vide à la droite de Sieyes, le transporta en un clin d'œil, quoique lourd, à la gauche de l'autre encore inoccupé, s'assit dans celui-ci, et fit signe à Roger-Ducos de s'asseoir dans celui qu'il venait de faire voltiger. Ducos, modestement, se soumit, bien que du second rang il tombât au troisième; il a prétendu depuis que Sieyes pâlit, ce qui me semble impossible; cependant Napoléon, d'un ton sec, dit :

« Nous voilà comme il faut. A vous la parole, citoyen second consul : quel rapport allez-vous nous faire? »

» Sieyes, frémissant de colère, murmura quelques mots, pour dire qu'il n'était pas prêt.

« Eh bien! à vous, citoyen troisième consul. »

» Ducos, pour lui complaire, parla sur je ne sais quoi. La séance fut levée par Bonaparte, qui présida au serment du secrétaire général, et au-

quel il dicta soigneusement le procès-verbal, où sa présidence fut constatée. Sieyes, furieux, rencontra Treilhard :

» Ah ! lui dit-il, tu crois nous avoir donné, à Ducos et à moi, un collègue; eh bien ! messieurs des Conseils, vous saurez que c'est un maître pour la République. »

» Dès ce moment, Napoléon s'empara de la plénitude du pouvoir; il enjoignit aux ministres de présenter leur travail d'abord à lui. Les militaires, qui riaient des prétentions d'un abbé (Sieyes) et d'un avocat (Ducos), ne voulurent rien demander qu'à leur compagnon d'armes et de gloire; tout le monde fit comme eux, et au bout de trois jours il fut clair que les deux autres consuls seraient les mannequins du premier en tout ce qui avait rapport au gouvernement suprême; pour le reste, je dois dire qu'il les surchargeait de beaucoup trop d'attributions. Avec lui, tout prit une face nouvelle, et l'on vit se renouveler cette espèce de prodige qui, du temps de Louis XIII, étonna tant la France et l'Europe, lorsqu'après la mort de Luynes le roi eut accordé toute sa confiance au cardinal de Richelieu. Le passage de l'autorité si

chancelante du Directoire à la marche ferme et vigoureuse que prit le gouvernement après le 18 brumaire frappa tous les esprits.

» Je me souviens qu'à cette époque, Fouché, qui avait été l'un des fauteurs de la Révolution, bien qu'elle se fût faite à peu près sans lui, Fouché, dis-je, se trouvant avec moi à l'Opéra, me dit :

« Savez-vous que nous avons été de grands fous en abolissant la monarchie ?

— » Depuis quand, répliquai-je, reconnaissez-vous notre erreur ?

— » Oh! notre, dites votre; car vous, malgré votre vernis de civisme, vous avez toujours été un ci-devant; mais moi, je croyais de bonne foi à la possibilité de l'établissement d'un pouvoir populaire ?

— » Mais nous l'avons encore.

— » Fine mouche, vous savez parfaitement qu'il n'en est rien; je ne vous demande pas le secret du premier consul, dites-lui seulement ma pensée; je me flatte qu'il ne m'en voudra pas. »

» Peu de jours après, saisissant l'occasion, je

dis à Bonaparte que je connaissais un chaud royaliste.

« Qui donc?

— » Fouché; voici ce qu'il m'a dit. Je me mis à répéter ses propres paroles. Napoléon m'écouta attentivement, me prit la main et me dit :

« Mon cher collègue, la poire n'est pas mûre; et puis il y a un proverbe italien :

Qui va piano va lentano.

(qui va lentement va loin). » Depuis lors, il a toujours fait, de plus en plus, bonne mine à Fouché.

» Mais, tandis que celui-ci croissait dans son esprit, madame de Stael lui devenait insupportable; cette femme célèbre l'obsédait; il la rencontrait partout : à l'Opéra, au bal masqué, chez les ministres, et toujours elle lui parlait politique et galanterie, cherchait à le dominer, à influer sur ses résolutions. Il commença par louvoyer, puis battit froid, puis enfin éclata.

« Qu'on me délivre de cette harpie, disait-il; si je voulais une maîtresse, je la prendrais plus jeune et plus fraîche; si j'avais besoin d'un mi-

nistre, je voudrais lui voir des culottes, de la barbe et de la discrétion. »

» Ce mot cruel, répété devant M. de Talleyrand et madame de Chevreuse, fut porté tout chaud à la baronne de Stael. Dès lors, la guerre éclata entre ces deux personnages; elle a duré jusqu'à la mort de madame de Stael. Vous dirai-je que Napoléon trouvait du plaisir à la désespérer? Il avait fini par la prendre en haine; il n'aimait pas non plus, ni madame Récamier, parce qu'à l'entendre elle avait été injuste et malveillante à son égard, ni madame Tallien, parce que sa conduite blessait la morale. Quant à madame Grand, il la méprisait; ce qui l'attachait tant à Joséphine, c'est qu'elle n'était ni intrigante ni commère; il aurait été impossible de l'enlever à ses chiffons, à ses parures, au plaisir d'acheter, à la satisfaction d'avoir des dettes; il lui semblait qu'elle manquait de quelque chose, lorsque les créanciers n'affluaient pas; elle disait alors :

« C'est singulier, le matin je ne vois plus personne. »

» Napoléon, au contraire, était l'ordre personnifié; il en résultait que son économie lui permettait d'avoir de la magnificence dans l'occa-

sion. Avec des embarras d'argent, on est mesquin, ou bien l'on ne fait jamais de cadeaux ; il donnait souvent et toujours à propos; il prenait plaisir à donner, c'est le contraire de l'avare.

» J'étais avec lui, lorsqu'un de ses chambellans, M. de Turenne, je crois, celui que, depuis, il fit maître de la garde-robe, ainsi que je l'ai raconté au premier volume de cet ouvrage, lui apporta une pétition ; elle était de la veuve d'un colonel mort sur le champ de bataille, qui demandait une pension ; il prit la requête, la lut, et dit :

« C'est juste, quinze cents francs..... Attendez. »

» Il relut encore une fois la pétition :

« Quoi! cinq enfans, et la pauvre mère ne songe pas à eux; ce sont mes fils, leur père me les a légués; j'ai accepté l'héritage; deux mille quatre cents francs de pension, et cinq cents francs pour chaque *petit* au dessous de dix ans ; à cet âge, les garçons à Saint-Cyr, les filles à Saint-Denis. Tenez, emportez cela, remettez-le vous-même aux ministres; je voudrais faire plus, mais elle n'est pas seule. »

» Je me détournai pour essuyer mes larmes.

« Je crois que vous vous moquez de moi, prince, » me dit-il.

« Ah! Sire! je vous bénis, je vous admire!

— » De ce que je fais mon devoir? A quoi bon me serviraient ces cent louis quand je les mettrais de côté tous les ans? Voyez, ils me feront aimer de six personnes, puis des gendres, des belles-filles; ah! Monsieur, croyez-moi, c'est un argent placé à gros intérêt. »

» Je vous assure, Léon, me dit encore le prince, que de pareils élans se renouvelaient sans cesse; il comblait les gens de son intérieur; je sais que deux ingrats, pour colorer leur abandon, l'accusent de lésinerie; ils savent le contraire, les malheureux, mais ils lui donnent le coup de pied de l'âne.

» Aux Cent Jours, Roustan, le mameluck infidèle, et Constant, son valet de chambre, qui l'avaient si lestement abandonné, voulurent revenir à lui.

« Je ne le leur conseille pas, dit-il, je suis encore mal établi; si une nouvelle infortune me frappait, ces bonnes gens seraient contraints de recommencer leur ingratitude. Il vaut mieux

qu'on ne leur en reproche qu'une ; cela leur sera moins honteux.

» Il nous dit à propos du prince de Neufchâtel :

« S'il revient, je lui réserve un supplice d'un genre particulier : je le contraindrai à faire auprès de moi son service en grand costume de capitaine des gardes de Louis XVIII. »

» Il dit à Rovigo :

« Eh bien! pour nous revoir, il a fallu que je vinsse te chercher, mon pauvre Savary; ces pas que tu t'es épargnés l'an dernier, quand j'étais à Fontainebleau, t'ont fait faire une longue reculade dans l'Histoire. »

« A propos de Bourienne, qui m'avait fait prier d'intercéder pour lui :

« Mon Dieu ! me dit-il, que j'aurais été attrapé si sa conduite avait été honorable; je n'en ai jamais eu la crainte; je le connaissais trop bien.

» Que de fois j'ai rougi pour Raguse, s'écriait-il! Le malheureux! il a pris la gloire à rebrousse-poil et l'honneur à l'envers. Pour Augereau, il a fini comme il a commencé, en soudard, en chenapan. Je suis fier du prince Eugène; si je ne portais mon nom, je voudrais avoir le sien : je n'en connais pas de plus beau. »

» Je lui disais aussi, à l'époque de son retour, qu'à l'île d'Elbe il devait avoir eu de pénibles journées.

« Oui, lorsque je pensais aux ingrats; mais comme ils m'ont vengé! Quel soin ils ont pris de se vautrer dans la boue! Voltaire, à ce que l'on assure, disait pour unique prière : *Mon Dieu, faites que mes ennemis se rendent ridicules* : les miens ont fait pis, car ils se sont rendus vils et odieux.

» Louis XVIII a manqué d'adresse à mon égard; il m'a dit des injures; un homme d'esprit aurait dit du bien de moi : on ne sait pas l'avantage qu'on se donne par la magnanimité; nous enlevons à nos ennemis les vertus que nous leur supposons, et l'on nous affuble des sottises dont nous les chargeons. »

» Je fus frappé de la profondeur de ces pensées; je n'aurais pas dû l'être. Qui a mieux pu connaître les hommes que celui-là? En me parlant des souverains et de leur conduite à son égard, il me disait aussi :

« Savez-vous ce qu'ils ont gagné pour leurs descendans par les outrages qu'ils m'ont prodigués? c'est de donner de l'expérience à celui qui se

trouvera à ma place; il apprendra qu'il doit les écraser, à moins qu'il ne veuille les retrouver implacables, si un jour ils parviennent à le surprendre et à le museler. Quant à l'armée en masse, sauf les généraux, sa conduite a été admirable; elle m'aimait; elle n'a jamais cru aux calomnies qu'on a répandues pour nous brouiller : c'est que nous nous étions vus de près. Par exemple, dites-leur que je suis un poltron, comme Chateaubriand l'a imprimé, ils hausseront les épaules et lui demanderont si lui qui parle a jamais vu le feu. Je sais qu'il a fait imprimer qu'il avait été blessé à l'armée des princes; ses camarades disent qu'il l'a rêvé. M. de Chateaubriand, qui a mangé mon pain, aurait dû être juste : par exemple, il laisse dire encore qu'il a quitté mon service le jour où il apprit la mort du duc d'Enghien. Ce n'est pas exact, il le sait bien; il sait que, depuis, il a accepté des places et des pensions; je ne lui demandais pas l'eau du Jourdain qu'il m'envoya spontanément pour le baptême du roi de Rome. Il a dit que j'avais traîné le pape par les cheveux en France : mensonge que je repousse avec indignation. Pie VII est plein de vie, qu'il parle, qu'il m'accuse. J'ai été sévère envers lui; mais,

absent ou présent, j'ai toujours vu en lui le père des fidèles, un souverain respectable, un vieillard *dont la bénédiction portait bonheur*. Et moi qu'il a sacré, moi qui étais rempli d'estime pour lui, je me serais conduit en crocheteur, et plus mal que le plus vil des brigands ! De tels coups m'ont été douloureux ; certaines personnes y ont cru, on les répétera, et moi je vous redirai que M. de Chateaubriand est bien coupable d'avoir déguisé la vérité.

— » Sire, dis-je alors, il faut que Votre Majesté lui pardonne.

— » Eh ! Monsieur, que me dites-vous là ? Je serais un grand sot si je faisais autrement. Il voudrait être un martyr, je n'en ferai même pas un confesseur. Qu'il rentre, qu'il sorte, je ne m'en mêlerai pas. Au reste, les Bourbons prendront soin de ma vengeance ; il voudra les gouverner, et ce que les esprits médiocres détestent le plus au monde, c'est la domination du génie. Je gage que déjà, dans cette cour, on porte M. de Chateaubriand sur les épaules et que l'on cherche un prétexte pour le congédier. »

» Napoléon était clairvoyant; il me revient en effet, de cent endroits, que le roi dit à qui veut

l'entendre qu'il aime mieux lire M. de Chateaubriand que de lui parler, et MONSIEUR affirme à ses intimes que ce brillant génie est un jacobin sous une livrée royaliste, et un impie, malgré le Génie du Christianisme, Atala, René, Eudore et Cymodocée.

» Retenez ces jugemens, je vous le recommande; vous êtes de ceux qui ne sont liés par aucun intérêt, vous ne ferez pas votre chemin; mais qui passera devant vous se retournera pour vous saluer en témoignage d'estime. »

Je tâche de remplir les intentions de mon protecteur, et je travaillerai sans cesse à augmenter d'un fleuron la couronne héroïque de NAPOLÉON.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Matinée du 6 mars 1815. — L'abbé aide de camp du comte de Blacas. — Mécontentement de l'armée. — Détails peu connus. — Je révèle à ma famille la nouvelle du débarquement. — État calme de Paris. — Fragment significatif du *Journal des Débats* du 6 mars. — Marchangy encore en scène. — Souvenirs de notre jeunesse. — Conversation curieuse avec lui. — Entrevue avec le peintre David ; son épouvante. — Marigné ; son enthousiasme. — Propos du public touchant Bonaparte. — Conversation avec le comte B***. — Citation de Talma. — Les deux actrices. Mademoiselle B***. — Aveu tardif et obscur des journaux. — Rumeurs et bruits divers. — Peinture de Paris à la nouvelle fatale. — Détails sur la manière dont le roi apprit cet événement. — Son mot à M. de Blacas. — Le duc de Dalmatie. Mesures prises. — Le duc de Damas-Crux. — Le baron de Vitrolles. — S. A. S. le duc de Bourbon. — MONSIEUR. — S. A. S. le duc d'Orléans. — Faute commise en envoyant MONSIEUR à Lyon. — Propos de Napoléon à ce sujet. — Louis XVIII et le

baron de Vitrolles. — Anarchie aux Tuileries et aux environs. Le comte de B*** V***. — Détails intéressans. 1

CHAPITRE II.

Bourienne et ses Mémoires. — Il est fait ministre aux approches du 20 mars. — M. de Besplas. — Visite à l'archichancelier. — Récit d'une conversation entre Cambacérès et Fouché. — Robespierre, anecdote. — Le général Quesnel. — Des cauchemars extraordinaires. — Les souterrains de l'empereur Julien. — Les associés de la Mort. — La Bible louée par un athée. — *Tu ne tueras point.* — Un haut frère. — L'emploi du temps. — Billet mortuaire d'un nouveau genre. — Le restaurateur Lambert. — Ce que veut l'anarchie. — Ce que procure la royauté. — L'égalité n'est pas dans la nature. — *Le glas des trépassés.* — *La petite mort.* — *La voix de saint Benoît.* — La dernière fois !!! 33

CHAPITRE III.

Chien qui hurle. — Les souterrains. — Trois initiés. — L'espion de la police parisienne. — Le niais républicain. — L'espion de la police européenne. — Réception des trois initiés. — Un jugement terrible. — Accusation, débats, condamnation. — Un homme muré. — Un général assassiné et noyé. — Trois niais empoisonnés. — Le *Journal des Débats*. — Comment on annonça le débarquement de Napoléon aux Parisiens. — Plaisanteries sur un fait grave. — Le maréchal Ney. — Détails. — LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — Conversation de Carnot et de Cambacérès. — Le duc de Feltre remplaçant le duc de Dalmatie. 69

CHAPITRE IV.

Disgrace du maréchal Soult. — Le duc de Feltre. — Mensonge politique, accompagné de plusieurs autres. — Les royalistes

purs, fleur des vrais royalistes. — Le comte Grégoire ne veut pas se faire bonapartiste ; il est toujours républicain. — M. Marigné. — Soirée chez madame de Cheminot. — M. V***, l'un des sauveurs d'alors. — Le Dictionnaire des sauveurs. — Les trois marquises et les onze nègres. — Séance royale du 16 mars. — Détails nouveaux. — Le prince de Condé. — Le duc d'Orléans. — Discours du roi. — Conversation entre une dame et moi. — Monsieur, Monseigneur le duc de Berri, Monseigneur le duc d'Orléans, jurent d'observer la Charte. — Le roi apprend la trahison du maréchal Ney. — Curieuses variantes inédites du discours royal. — Grandeur prouvée de la maison de France. Curieux rapprochement à ce sujet. 103

CHAPITRE V.

Fausses nouvelles répandues contre Napoléon et toutes à son avantage. — Sotte déclaration ayant le même but. — On aurait pu défendre la patrie. — Intrigues de Fouché. — Le comte Regnauld. — Abdication prématurée de l'archichancelier en faveur du général Le Pic. — Ce prince lit dans l'avenir. — Conversation que j'eus avec lui. — Il se plaint au roi de Bourrienne. — La duchesse de Saint-Leu. — Mon ami et une grande dame. — Détails bonapartistes. — Fragment de lettre inédite de Napoléon. — Les balayeurs de palais. — La dame blanche du Berlin. — Insolent propos tenu à Louis XVIII par un soldat. — Colère peu digne de ce prince quand il apprit qu'il fallait quitter Paris. — Propos à ce sujet tenus aux Tuileries. — Où se retirera-t-on? — La frayeur de M. Blacas décide la sortie du royaume. — Nuit du 19 au 20 mars. — Aspect des rues. — Benjamin Constant et son pamphlet. — Les jacobins et les libéraux dévoilés. — Visite nocturne que je reçois. — Terreur panique. — La République jugée par qui l'a bien vue. — Paris sans troupes. — Trois partis se prononcent dès cette nuit. — *La Carmagnole, ô Richard! ô mon roi!* — Chant impérial. 135

CHAPITRE VI.

Je m'excuse. — Romance vendéenne. — Le prince vice-roi, la

reine Hortense. — Magnanimité de la famille impériale. — Parallèle de la police d'alors avec celle d'aujourd'hui. — Fragment d'ode en preuve. — La Rue, le 20 mars matin. — Le Carrousel, pendant tout le jour. — Présages. — Détails très curieux sur le départ du roi. — Physionomie du 20 mars, d'heure en heure. — Excelmans plante aux Tuileries le drapeau tricolore. — Le feu aux Tuileries. — Arrivée des grognards *soutenus dans leur ivresse* par ceux qui les ont fait boire. — Autres détails. — Départ de l'île d'Elbe. — Les deux proclamations impériales. — Ce qu'il faut y blâmer. — Rencontre de Napoléon et du prince de Monaco. — Récit de Cannes à Grenoble. — *Y a-t-il un soldat qui veuille tuer son empereur?* 169

CHAPITRE VII.

Suite de la scène héroïque de Vizille. — Paroles de Napoléon. — Son injustice relevée par une note. — Combien de fois la nation réveilla son pacte avec les Capétiens. — Réponse des paysans. — Venue de Labédoyère. — *Voici le coucou!* — Entrée dramatique à Grenoble. — Lasbarres. — *Les Trois Dauphins.* — Mot adroit de Napoléon. — Les portes de Grenoble. — Détails de la prise de possession de Lyon. — Funestes décrets impériaux. — Les douze proscrits. — Proclamation aux Lyonnais. — Voyage. — Le maréchal Ney. — Fontainebleau. — Entrée à Paris. — Délire des amis de l'empereur. — Détails de son arrivée aux Tuileries. — Carnot et Fouché. — Un journal. — Nominations aux ministères et dans la maison impériale. — Lucien devient prince français. — Singularité de l'Almanach des Cent Jours. — Conseil d'État. — Marchangy. — Détails de mes rapports avec Carnot. — Fouché me rend suspect. — On m'envoie dans le Midi avec une mission. — Colloque avec Fouché. — Lettre que j'écris à l'empereur. 203

CHAPITRE VIII.

Royalisme dans l'impérialisme. — Ce que me dit l'empereur. — Je prends congé de Cambacérès. — Mot obscur qu'il me dit. — Explication qu'il m'en donna long-temps après. — Napoléon affaissé. — Mal que lui a fait la souveraineté du peuple. — Ben-

jamin Constant. — Sa versatilité. — Choix d'injures qu'il dit à l'empereur dans son placard. — Il se rend à Napoléon à la première cajolerie. — On lui doit l'acte additionnel. — Comment Napoléon reçut Cambacérès. — Ce qu'il lui dit. — Il en revient à la marotte du moment. — Les peuples avant les rois, soit, mais la famille avant les peuples, et par conséquent le père ou roi avant tout. — Les Bourbons sortent de France. — Récit rapide des évènemens dans le Midi. — Maison impériale. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Épisode de Murat. — Colléges électoraux. — Pairs impériaux. — Le Champ de Mai. — Derniers évènemens des Cent Jours. 237

CHAPITRE IX.

Notice sur les dernières années de Cambacérès. — Le comte de Pontécoulant. — *Nos amis en* 1815. — Quelques Toulousains. — Poésie et fidélité de M. Caubet. — Le sous-préfet de Muret. — Le marquis de Lavalette-Montgaillard. — M. Saulnier fils. — Le général Maurin. — Le baron Lecrosnier. — M. Chartrand. — M. Pech-Palajanel. — L'évêque monseigneur de Laporte. — Le chevalier de Carrières. — Ma position en 1815. — Mes parens et mes amis. — Le marquis de Mauremont. — Retour à Paris en 1818. — Je revois Cambacérès. — Les royalistes en 1815. — Les deux Dragons de la fable de La Fontaine. — Double désintéressement des frères Mo***. — Projets singuliers de Napoléon. — Réal dénonce Fouché à l'empereur. — *Sauvez le monarque, je sauverai la monarchie.* — Faiblesse de Napoléon pour Fouché. — *La Bague d'amour*, conte du temps de Charlemagne. 269

CHAPITRE X.

Intrigue de Fouché. — Napoléon, Lucien et Cambacérès. — Conversation fantasmagorique. — Prédiction faite à Cambacérès en 1797. — Le Rose-croix. — Le ciel de Carcassonne. — Le comte de Saint-Germain, le thaumaturge, ressuscité. — Détails sur l'arche d'alliance, etc. ; — sur Cagliostro. — Napoléon et un rose-croix dans la grande pyramide en 1798. — Conversation

curieuse et prophétique. — Pourquoi Napoléon fonda la couronne de fer. — Ce qu'était Saint-Germain. 297

CHAPITRE XI.

Vers de Voltaire. — Quels hommes aiment principalement les récits surnaturels. — Conversation de Napoléon et de Réal sur Saint-Germain. — Anecdote singulière touchant Savary. — *L'Homme vivant, le Portrait, le Diable à la Police*, histoire du XIXe siècle. — Le chien noir et Agrippa. — La main mystérieuse. — Un revenant qui cite des vers de Voltaire. — Napoléon, Duroc et Cambacérès chez le sorcier Moreau, qui leur dit la bonne aventure. — L'évêque du dedans. — Voltaire, Richelieu et un abbé en quête du diable. — Ce que dit Napoléon à Cambacérès pour excuser son second mariage. 331

CHAPITRE XII.

Joséphine et des chiffons, Napoléon et le divorce. — Conversation rompue par un message mystérieux. — *Le Diable au souper du grand Frédéric*, anecdote de Voltaire, racontée par le marquis de Villevieille. — Talma, Dugazon et l'empereur. — *Sortez, Dugazon!* — Prise de possession du rang de premier consul par un escamotage de chaises, racontée par Cambacérès. — Propos de Fouché. — Madame de Stael. — *Le comte de Turenne et la Pétition*, anecdote impériale. — Roustan et Constant. — Raguse. — Mot profond de Voltaire. — Napoléon se plaint des calomnies touchant sa conduite avec le pape, déversées sur lui par le vicomte de Chateaubriand. 365

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







